PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

41e Année. N° 7

Michigan
APR 24 1934

# LA REVUE DE PARIS

## 1er AVRIL 1934

| | | Pages. |
|---|---|---|
| l Morand . . . | *Réflexions sur le Roman détective.* . . . . . | 481 |
| s Duhem . . . | *Un Texte inédit du Baron Méneval* . . . | 493 |
| on Méneval . . | *Mes Relations avec M. de Lavalette* . . . | 508 |
| nce Ch. Murat. | *L'Acte d'Algésiras et la Crise marocaine.* | 532 |
| n Giono . . . . | *Le Chant du Monde.* — III. . . . . | 550 |
| is Rougier . . | *La Mystique soviétique* . . . . . | 600 |
| rcel Griaule . . | *La Mort par la Mousseline* . . . . . | 630 |
| nel Herbillon. | *Dans le Jeu des Balkans.* — I . . . . . | 654 |
| rles Massonne. | *Poèmes* . . . . . | 675 |
| nçois Porché . | *Le Théâtre* . . . . . | 680 |
| l Alfassa . . . | *A travers quelques Expositions* . . . . . | 689 |
| ry Bidou . . . | *Le Mouvement littéraire.* . . . . . | 701 |

**Jean Poirier** : *Parmi les Livres.*

Correspondance : Lettre de M. André Cornu.

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

---

**LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS**

---

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

# S. A. R. le Prince Sixte de Bourbo

Nous avons appris avec une émotion profonde la mort du Prince Sixte Bourbon que la REVUE DE PARIS avait l'honneur de compter parmi ses co borateurs. Pour rendre hommage à sa mémoire, il faudrait d'abord pouv évoquer cette vive impression d'étincelante intelligence et d'inlassable acti que faisait naître un simple entretien avec lui : la richesse et la netteté de pensée frappaient dès le premier abord; et toute la généreuse impétuosité d nature transparaissait dans l'éclat de son regard. Un besoin de travailler, d'ent prendre, le besoin surtout de servir la France ont marqué son existence t entière. Descendant direct de Louis XIV (son ancêtre, Philippe duc de Parme é fils de Philippe V, roi d'Espagne, et arrière-petit-fils du Roi-Soleil), le Pri était le fils aîné du prince Robert de Bourbon, duc de Parme, et de la princ Maria Antonia de Bragance, infante de Portugal. Il fut élevé par son père qui a été élevé lui-même par le comte de Chambord. Ayant fait ses études de dro Paris, le Prince Sixte fut reçu docteur au début de 1914. Dès que la guerre écl il tenta en vain de s'engager dans l'armée française avec son frère le prince Xav Mais la loi qui frappe les descendants des familles ayant régné en France, ne l laisse même pas le droit d'offrir leur vie à leur pays. Le Prince Sixte s'enga dans l'armée belge, où il termina la guerre comme capitaine d'artillerie, ay obtenu trois citations dans l'armée belge et la croix de guerre française.

Au cours de la guerre le Prince eut l'occasion de jouer un rôle de prem plan dans la fameuse affaire d'offre de paix séparée, faite par l'Autriche. conté lui-même les divers épisodes de cette négociation (où il témoigna de d de diplomatie indiscutables) dans un livre d'une réelle puissance dramatiq où ont pris place les comptes rendus de tous ses entretiens avec l'Emper Charles (beau-frère du Prince), avec MM. Poincaré, Cambon, Lloyd George, et Il ne nous appartient pas de juger ici les décisions prises par les gouverneme alliés, mais on ne saurait relire sans émotion le récit de ces entrevues qui elles eussent abouti, auraient épargné la vie de tant de soldats.

Après la guerre, la vie du Prince se partagea entre les recherches historiq et les voyages d'exploration. Un de ses ouvrages publié en partie dans no Revue évoque la vie d'une de ses aïeules, Marie-Louise d'Espagne, qui, ve du duc Louis de Parme, fut REINE D'ÉTRURIE jusqu'au jour où les co binaisons politiques de Napoléon Ier la privèrent de son royaume et, après main aventures, la conduisirent dans un couvent romain, où elle fut reléguée par police impériale jusqu'en 1814. Puis, dans la DERNIÈRE CONQUÊTE DUR un grand ouvrage dont d'importants chapitres ont paru également dans c Revue, le Prince étudia les débuts de l'expédition d'Algérie (1830) et montra a quelle habileté Charles X, qui fut moins heureux en politique intérieure, sut le les obstacles qui, sur le plan européen, s'opposaient à notre établissement en Al rie. Après avoir analysé tout le travail diplomatique qui précéda cette expédit le Prince Sixte restitua les principaux épisodes du siège et de la prise d'Alg interrompant seulement son récit au départ de Bourmont, conséquence directe la Révolution de 1830. Tout récemment enfin, le Prince présentait aux lecteurs la REVUE DE PARIS le journal tenu par le comte de Chambord au cours d voyage accompli en Italie en 1839. Nous croyons savoir que les travaux du Pri l'eussent mené bientôt à la publication de pièces historiques d'une grande imp tance, tirées des archives constituées par la maison de Parme au XVIIIe siè

Voyageur, le Prince Sixte a entrepris à maintes reprises de longues et di ciles expéditions. Son premier voyage qui date de 1911 (il avait vingt-cinq alors) le mena en Abyssinie et au Soudan. Après deux séjours au Maroc, et voyage dans l'Afrique du Nord, le Prince étudia sur place en 1926 les gra itinéraires sahariens. En 1929 ses études le conduisirent dans le Hoggar et l'A puis de nouveau en Abyssinie. Il y a deux ans, enfin, complétant le cycle de explorations sahariennes, qu'il a évoquées dans AU CŒUR DU GRAND DÉSER le Prince dirigea une mission vers le Tibesti, le Borkou et le Wadaï, d'où il r porta une incomparable documentation. La Légion d'honneur, la médaille d de la Société de Géographie, la médaille coloniale sanctionnèrent officiellem la valeur scientifique de ces expéditions. C'est au cours de la dernière d'en elles que, vraisemblablement, le Prince contracta la cruelle maladie qui dev l'enlever après six mois de souffrance.

# RÉFLEXIONS
# SUR LE ROMAN DÉTECTIVE

La peur est, avec l'amour, la plus puissante des émotions humaines; comme l'amour, elle est terrible et exquise, elle exalte, elle fait fuir, elle fait mourir. Elle surpasse l'amour en fécondité, car presque tous les dieux lui doivent la vie. Chaque fois que l'homme a tremblé, il a élevé un autel; ses dieux et ses demi-dieux, il les a inventés pour s'assurer leur protection; de nos jours encore il continue; il a créé un demi-dieu moderne, puissant et juste comme Hercule, audacieux et invulnérable comme Achille : le Détective, dont on célèbre le culte dans ces temples que l'on nomme les romans policiers.

Je ne sais si l'on rend suffisamment hommage au tour de force qu'accomplit le roman policier : faire peur à l'homme contemporain, cela n'est point si facile; dans l'ordre naturel, il en a trop vu; dans l'ordre surnaturel, il ne croit plus à rien. La sorcellerie, les envoûtements, les fantômes, les fées ne font plus frissonner que les sauvages ou les très jeunes enfants dont la fraîche imagination croit à un univers peuplé de merveilles et d'horreurs miraculeuses; voit-on ceux-là lire un roman policier? Pour le goûter, il faut le rationalisme obstiné des esprits forts... pas si forts néanmoins qu'ils puissent se passer de tout merveilleux.

Longtemps la réalité a suffi à combler le besoin fortement enraciné dans le cœur humain d'aventures surprenantes. Périples commerciaux, guerres contre les Barbares, croisades, explorations : la Terre, encore presque inconnue, s'ouvrait

devant l'homme, pleine de promesses séduisantes ou terribles; le navigateur s'attendait à affronter des périls surhumains; au retour, il décrivait des villes pavées d'émeraudes, des hommes-cyclopes, des monstres vomissant des flammes. Des siècles qui avaient eu Marco Polo et Christophe Colomb, Cook et Bougainville, les âges qui avaient visité l'Amérique vierge des Natchez et l'Orient fermé que frôla Gérard de Nerval, étaient gorgés d'exploits dangereux. La grande enquête sur le globe terrestre leur apportait une telle moisson de secrets dévoilés et d'énigmes résolues qu'ils n'avaient que faire d'en demander à l'imagination des conteurs. Mais vint un jour où la planète, inventoriée, mesurée, photographiée à satiété, fut connue et archiconnue sur toutes les coutures de ses longitudes et de ses latitudes, où le ciel, exploré par le prosaïque XIXe siècle, fut dépossédé de ses miracles. L'homme, désormais réduit à la seule réalité, avait perdu le chemin qui mène aux zones mystérieuses où fleurit l'aventure.

Avez-vous remarqué que c'est vers ce moment, c'est-à-dire vers 1850, que naquit le roman policier? Une zone mystérieuse était retrouvée; ce fut l'obscure forêt de l'âme criminelle. C'est alors que l'exotisme revint du Mississipi au faubourg Saint-Antoine, que les Hurons de Mayne Reid s'effacèrent devant les apaches de la Villette et que les singes se balancèrent non plus aux lianes de la Louisiane, mais au balcon de la rue Morgue. Les brouillards de Londres se révèlent désormais plus périlleux que ceux du détroit de Magellan. Ce n'est plus le joyeux Cartouche, l'alerte Mandrin qui font couler les sueurs froides sous les gibus des bourgeois, mais Ravachol et les bombes anarchistes. Sous le ciel blême et noir de charbon d'un monde qui naît à la grande industrie, rôde partout le voleur, l'assassin caché. Étonnante découverte : le crime moderne utilisant les progrès du monde moderne, le chemin de fer et son ubiquité, le télégraphe et son anonymat. Crimes qui paraîtront plus sauvages encore dans une ère de sécurité; secrets qui surprendront davantage en un temps de méthodique prévision scientifique. Cette méthode appliquée à la chasse à l'assassin nous donnera Dupin, le héros d'Edgar Poe et toute sa descendance. N'est-ce pas d'elle que se réclame M. Lecoq quand il parle d'une « exacte, minutieuse et patiente

perquisition »? Que fait-il, sinon régénérer les hasardeuses et confuses investigations policières de son temps, en s'inspirant des recherches récentes d'un Lavater et de l'esprit de classification d'un Cuvier? Ainsi s'explique le foudroyant succès de ces premiers récits policiers : ils romançaient la science et dotaient le réalisme de mystères sanglants et terribles qui, même dans Balzac, lui avaient fait défaut.

Car l'homme moderne ne peut plus se passer de réalisme et même il s'en entiche davantage de jour en jour : voyez comme, au théâtre, il applaudit les spectacles vrais, transportés tout crus sous la rampe : scènes de rues, de café, de Cour d'assises. L'écrivain doit compter avec ce public badaud qui préfère à tout le fait-divers ou, ce qui s'en rapproche le plus, le roman policier. D'ailleurs, un fait-divers est à l'origine de bien des romans policiers. Van Dyne affirme, dans *The Green Murder Case*, qu'il n'y a qu'à feuilleter certain manuel allemand de criminologie pour y trouver une mine de forfaits magnifiques. Gaboriau possédait, tout comme Sherlock Holmes, une vaste collection d'archives policières ou de traités de médecine légale, et Wilkin Collins avouait avoir trouvé tous ses sujets dans un vieux répertoire de procès criminels acheté à Paris, sur les quais. Les grands auteurs eux-mêmes ont fait des emprunts à la vie des assassins. Tout le monde connaît le remarquable roman d'analyse criminelle intitulé *André Cornélis* où le héros de M. Paul Bourget, avec une puissance de déduction qui ne le cède en rien à celle de Poe, remonte pas à pas implacablement jusqu'au coupable; or le point de départ de ce livre a été la célèbre affaire Pelzer oubliée aujourd'hui, mais qui enfiévra les contemporains. L'avocat Armand Pelzer assassina Bernays pour épouser la ravissante madame Bernays qui lui avait inspiré un secret et profond amour, et ce crime passionnel fut exécuté avec la plus glaciale préméditation.

Cette vérité ou cette vraisemblance dans le postulat d'un roman détective doit, pour que le livre plaise aux lecteurs, se retrouver dans le déroulement et les détails de l'action. Il est certain que le goût du public se détourne de plus en plus du roman policier mâtiné de roman d'aventures, de ce genre hybride sévèrement traité de « romantique » par Mrs. Sayers,

où le détective cabriole avantageusement à travers mille péripéties sensationnelles dont il sort en triomphateur, sans que le lecteur ému, dérouté et ahuri ait pu comprendre sa tactique ni son succès... Bon pour nos pères qui lisaient en s'essuyant les yeux; notre génération, réputée pour n'avoir pas de cœur, recherche un plaisir intellectuel. Celui que lui propose la littérature policière n'est pas d'un niveau très élevé, certes, mais à un grand public qui s'est déshabitué de penser sérieusement parce que la pensée lui est servie toute mâchée, le matin, par son quotidien, son hebdomadaire ou sa T. S. F., on ne pouvait donner qu'une pseudo-activité cérébrale : devinettes, mots croisés, problèmes de bridge, problèmes détectives : *les 13 Problèmes de Simenon*, *les 100 Problems for Amateur Detectives* de J. C. Cannell témoignent de l'intérêt avec lequel le lecteur s'efforce de débrouiller les énigmes. Certains romans de Philip Mac Donald se contentent de reproduire toutes les dépositions devant le coroner; au lecteur à découvrir le criminel dont le nom ne lui sera fourni qu'à la dernière page; un éditeur américain publie des romans policiers dont le dénouement est enfermé dans une enveloppe de cellophane : le lecteur attentif et intelligent doit avoir deviné la solution avant de rompre le cachet. Et qu'il ne se fie pas à sa seule intuition pour montrer du doigt l'assassin! C'est la reconstitution du crime par déduction logique qu'on lui demande; il lui faudra aussi retrouver l'arme qui a donné la mort; il fera là un peu de chimie ou de physique amusantes! Les meurtriers de la littérature se tiennent au courant des progrès de la science et manient couramment les bougies méphitiques, l'électrocution par téléphone, les bulles d'air injectées dans les veines, les thermomètres à explosions, les gaz solidifiés, etc., etc.

Dans un genre littéraire qui ne vit que de la surprise, où les sources de la surprise, à peine trouvées, sont immédiatement taries par une surproduction excessive, où les « Pourquoi? » et les « Par qui? » ont déjà fait l'objet de toutes les combinaisons possibles, seul le « Comment? » laisse encore quelques chances à l'écrivain inventif. Il imagine donc des façons inédites de faire mourir et réveille ainsi le lecteur blasé qu'il importe de tenir sans cesse sur le qui-vive; car sa

collaboration est essentielle; s'il n'est pas prêt à se lancer, inquiet, angoissé, haletant, sur toutes les pistes que lui ouvre l'auteur, c'est que le livre est raté.

Nous touchons là au point important où un bon roman détective, même s'il n'est pas nécessairement une œuvre d'art, est toujours une réussite de l'intelligence, un beau produit de l'imagination la plus fertile unie à la plus froide logique. Philippe Guedalla disait : « Le roman détective est la récréation naturelle des nobles esprits. » La liste de ces nobles esprits est longue : elle va de Bismarck à Auric et à Jean Cocteau en passant par Aristide Briand qui adorait les romans policiers (malheureusement comme on lui demandait s'il en connaissait beaucoup, il répondit : « Non, car, comme je les oublie tout de suite, je relis toujours le même).

On ne peut douter que Voltaire les eût aimés; il s'y est même essayé. Zadig présente un modèle court mais parfait d'investigation policière, qu'il est intéressant de comparer à une page de Conan Doyle traitant le même thème.

Voici Voltaire :

« Un jour se promenant auprès d'un petit bois, Zadig vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. — Vous avez raison, reprit le premier eunuque. — C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig. Elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Et il explique aux gardes à quels signes, à quelles empreintes sur le sol il a reconnu le passage de la chienne.

Et voici Conan Doyle :

« Debout devant la cheminée, j'examinais la canne que le visiteur que nous venions de manquer avait oubliée derrière lui. Elle était épaisse, à poignée bulbeuse, et portait un anneau

d'argent gravé de ces mots : « Au Docteur James Mortimer M. R. S. C. offert par ses amis du C. C. H. »

— Vous connaissez mes méthodes, Watson, — dit Holmes; — reconstruisez le propriétaire d'après la canne.

— Eh bien, — dis-je, — ce docteur Mortimer est un bon vieux médecin de famille, âgé, estimé, et qui semble avoir réussi dans la vie. Il habite sans doute la campagne et fait ses visites à pied; sa canne est usée comme s'il s'en était beaucoup servi en marchant, et les lettres C. C. H. indiquent sans doute un cadeau de quelque société de chasse à courre.

— Vraiment, Watson, vous vous surpassez, — dit Holmes. Il avait pris la canne de mes mains et la portant à la fenêtre l'examinait attentivement.

— Quelque indication m'aurait-elle échappé? — demandai-je avec suffisance.

— Mon cher Watson, l'homme est certainement un médecin de campagne. A part cela, toutes vos conclusions sont erronées, car votre bon vieux docteur de famille cède la place à un jeune homme de moins de trente ans, aimable, dénué d'ambition, distrait et propriétaire d'un chien qui doit être plus grand qu'un terrier et un peu plus petit qu'un bouledogue.

J'éclatai d'un rire incrédule.

— Par Jupiter! Oui, c'est un épagneul à poil long, — cria Holmes. »

Le parallélisme est frappant; on pourrait en déduire que les vieux trucs restent les meilleurs, mais on aurait tort. En fait, aucun genre littéraire n'exige un aussi constant renouvellement que le roman détective; chaque trouvaille est immédiatement plagiée et exploitée par un millier d'auteurs de seconde zone. D'où la nécessité pour les maîtres de poser le problème autrement afin de lui redonner son apparence insoluble.

J'ai dit dans une conférence récente faite aux *Annales* que le roman détective est une partie d'échecs, mais une partie où l'un des joueurs seulement — le lecteur — est de bonne foi : l'auteur triche toujours. Il a le choix entre plusieurs manières de tricher : la première, la plus répandue, consiste à multiplier les indices et surtout les incidents, de façon à surcharger la mémoire du lecteur jusqu'au point où elle craque

et laisse échapper quelque chaînon indispensable dans la chaîne des évidences. C'est le système des anciens auteurs qui corsaient le roman policier d'un roman d'aventures.

Les écrivains les plus récents manient une autre arme, qui est l'ennui. Ils nous font assister à tous les détails de l'enquête, nous traînent à la suite du détective dans tous ses pas et démarches, et épuisent ainsi la dose d'attention que nous sommes capables de consacrer au livre; quand le dénouement arrive, il nous surprend, mais seulement parce que nous pensions à autre chose.

Un procédé plus communément employé est celui qui se rapproche de ce vol à l'esbrouffe où le voleur jette un pétard et profite de ce que l'attention générale est concentrée sur la détonation pour dévaliser un étalage. De même l'auteur du roman détective machine un coup de théâtre tout à fait inutile à la marche de l'affaire, et à la faveur du bruit, il court inaperçu vers son but et l'atteint à la surprise du lecteur.

Une méthode plus raffinée est celle qui consiste à rendre l'objet (c'est-à-dire le criminel) invisible à force de visibilité. Dans le jeu où l'on vous demande de cacher une feuille de papier blanc, ne suffit-il pas de la rouler autour d'une bougie pour qu'elle crève impunément tous les yeux? C'est l'invisibilité matérielle, mais il y a une invisibilité morale en vertu de laquelle dans *La Mystérieuse Affaire de Styles* par exemple, la culpabilité du meurtrier est si évidente moralement que le lecteur se refuse à y croire et cherche un autre assassin. Le plus souvent, c'est l'individu invraisemblable entre tous qui a commis le crime; le modèle de ce genre de mystification est *Le Meurtre de Roger Ackroyd* où le coupable est la personne même qui fait le récit du crime.

Presque tous les auteurs exploitent cette routine de l'esprit qui consiste, dans un raisonnement, à passer de la majeure à la conclusion en sautant par-dessus la mineure, parce qu'elle est fréquemment donnée dans la réalité. Par exemple, j'aperçois un homme en train de faire l'argenterie dans l'office; sans prendre la peine de le regarder, j'affirmerai plus tard avoir vu mon maître d'hôtel dans l'office, parce que je suis habitué à ce que ce soit lui qui y fasse l'argenterie. Ces généralisations hâtives sont à la source de la plupart des erreurs

dans les témoignages, et les auteurs de romans policiers sont parfaitement justifiés à les utiliser; mais ils vont trop loin quand ils dépassent la ressemblance superficielle et fortuite. Ainsi, dans *La Loi des Quatre*, Wallace atteint la limite de la vraisemblance avec son justicier qui se fait passer pendant quelques minutes pour le chef de la Sûreté. Mais dans *Le Parfum de la Dame en Noir*, Leroux dépasse cette limite avec son Frédéric Larsan que ses intimes prennent tantôt pour le détective, tantôt pour le mari, et cela en plein jour et pendant de longues heures!

Sur les bizarreries de l'entendement humain, les auteurs trouveraient profit à consulter l'intéressante étude esquissée par Paulhan à la N. R. F. dans ses *Carnets d'un Spectateur*; connaissant mieux les faiblesses du jugement de l'homme, ils pourraient plus facilement tromper leurs lecteurs selon toutes les règles scientifiques. Il est un de ces mirages dont ils bénéficient déjà : c'est celui ntitulé par Paulhan : « L'illusion du passé prévu. » En effet, un bon roman policier suppose une exceptionnelle faculté d'attention chez tous les personnages. Il n'est pas jusqu'aux filles de cuisine qui ne se souviennent, minute par minute, de l'emploi de leur temps. Tout l'entourage de la victime a saisi et retenu les plus insignifiants détails des journées qui ont précédé l'événement (voir, par exemple, l'étonnante précision des dépositions dans *Le Rendez-vous de Chasse*); le lecteur pourrait s'étonner d'une telle vigilance s'il n'était lui aussi dupe de l'illusion du passé prévu. Tous savent qu'un crime a été commis et tous agissent comme s'ils l'avaient su d'avance, ce qui naturellement aurait décuplé leur attention, mais ce qui n'est pas le cas.

J'ai cru longtemps que la création de détectives-types comme M. Lecoq, Sherlock Holmes, Poiret, Lord Peter, avait pour unique d'objet d'introduire un intérêt humain dans des histoires qui, sans cela, ne pourraient renoncer au pathétique du mélo sans tomber dans la sécheresse du théorème. Et il est certain que ces figures répondent au besoin sentimental de culte du héros. Ces fortes et excentriques personnalités sont toutes dotées de quelque idiosyncrasie (les cigarettes de Holmes, la peinture de Trent, l'élégance vesti-

mentaire de Vance) qui reviennent avec une monotonie inexplicable pour quiconque ne se dit pas qu'il s'agit de créer chez le lecteur des automatismes propices à distraire son attention. Depuis Dupin tous les détectives sont érudits, mais depuis Holmes ils sont devenus épouvantablement bavards et prêts à conférencier sur les plus arides sujets; leur prolixité ressemble énormément — et pour cause — au flux de paroles des faiseurs de tours. Il s'agit d'étourdir le lecteur pour l'empêcher de surveiller les mains du prestidigitateur.

Chez trop d'auteurs, l'intrigue n'est mystérieuse qu'au prix de l'incompréhensible mutisme des héros; le plus souvent c'est l'héroïne qui, sans l'ombre d'une raison, cache à son entourage un incident fort important. Il y a aussi l'assaut de générosité des deux amoureux dont chacun, croyant l'autre coupable, dissimule la vérité; tout cela nous mène à la plus importante et à la plus répandue des tricheries : au gauchissement des caractères. Dans les détectives parfaitement construits, où toutes les pièces du puzzle sont étalées sous nos yeux, le dénouement nous échappe pourtant...; c'est donc que nous avons été trompés; seulement c'est une tromperie subtile; l'auteur a faussé la vérité psychologique; il a créé une illusion d'optique morale; pendant trois cents pages, il nous a montré un savant admirable; à la trois cent unième, c'est un sadique et grimaçant maniaque; la douce jeune fille est atteinte de folie homicide; le plus insignifiant indice suffit à un fiancé raisonnable pour croire à la culpabilité de celle qu'il aime et il court s'accuser pour la sauver; l'excessive crédulité des uns a pour pendant la méfiance têtue des autres. Au prix de l'incohérence des héros jumelée avec la perspicacité géniale du détective, l'histoire aboutit enfin à son dénouement sans que le lecteur, dérouté par tant d'invraisemblance, ait pu éviter d'être échec et mat.

Je suis convaincu que plus un roman policier est bien construit, monté hermétiquement, sans aucune fissure, sans aucun grincement dans le mécanisme et plus il sera acculé à sacrifier la vérité des caractères. Ce n'est pas là, je le sais, l'opinion de Mrs. Dorothy Sayers, un des plus brillants représentants de la littérature policière en Angleterre. Mrs. Sayers a longuement et fructueusement médité sur

les règles, les conditions, l'évolution et la philosophie même de l'art qu'elle pratique avec tant de maîtrise. Elle déclare que si la vérité psychologique n'est pas atteinte, c'est par une erreur initiale dans la conception du livre : « L'auteur d'un roman détective s'attaque à une tâche psychologique plus difficile que celle du romancier ordinaire. Pour lui, l'avenir est fixé à l'avance et ses personnages doivent s'y conformer. Cela ne veut pas dire que leur psychologie doive être artificielle ou ratée, mais seulement que l'auteur devra se donner la peine, dès le début, de choisir une juste combinaison des caractères avec l'intrigue. Chaque fois qu'un roman détective rate la vraisemblance, l'on peut dire que cet échec est dû à ce que l'intrigue destinée à développer l'idée initiale a été mal choisie, ou bien à ce que les personnages n'ont pas été conçus ni présentés assez clairement pour que leurs actes paraissent logiques. C'est peine perdue que de continuer le mécanisme de l'histoire dans le doux espoir que les caractères s'y ajusteront d'eux-mêmes « le soir de la première ». Il va sans dire que cet effort cérébral fondamental demande du temps, de l'attention, et, ce qui est encore plus important, de l'espace.

Et Mrs. Sayers ajoute que les laborieux fabricants de fictions mystérieuses doivent blêmir d'envie en apprenant que le romancier Galsworthy a pour principe de renoncer à tout plan préétabli, de manière que ses personnages puissent « se débarrasser de leurs langes et se libérer de leur créateur ». Mais précisément la vérité humaine d'un caractère est conditionnée par le nombre des possibles que lui laisse l'auteur; un héros de roman naît dans l'esprit de l'écrivain, mais il ne naît pas armé de pied en cap; sa croissance est aussi variable, capricieuse, et imprévisible que l'évolution d'un être vivant. Si non seulement le dénouement, mais encore tous les actes qui y mèneront sont rigoureusement déterminés à l'avance avec l'enchaînement mathématique que réclament, par ailleurs, les règles du genre, il est certain que ce personnage sera d'une raideur mécanique invraisemblable : ajoutez à cela qu'il ne faut pas que la noirceur de son âme soit un instant soupçonnée par le lecteur. Comment, dans ces conditions, élaborer des psychologies vraies ou vraisemblables,

ou même simplement logiques? Si le personnage est logique, il se trahira. Pierre Mille a dit : « Le roman détective s'écrit à l'envers. » C'est en effet le déroulement exactement à rebours de celui de la vie.

Je ne dis pas cela pour décrier un genre auquel je dois tant de lectures divertissantes; est-ce le décrier que lui souhaiter de ne pas verser dans le roman d'analyse? Qu'il fasse montre d'une psychologie fausse ou arbitraire, quelle importance cela a-t-il pourvu qu'il nous ait intrigués, effrayés et tenus en haleine jusqu'au bout? Son rôle n'est pas de sonder les ténèbres des âmes, mais d'actionner des marionnettes par un impeccable mouvement d'horlogerie. Ses limites sont très précises, et Mrs. Sayers les a excellemment définies. Elle a raison de dire que le roman policier appartient à la littérature d'évasion et non à la littérature d'expression. Son domaine est l'action pure; il ne pourrait s'arrêter; ses morts eux-mêmes ignorent le repos car ils s'agitent et crient vengeance d'un bout à l'autre du livre. Sa philosophie, s'il en a une, tient en deux mots : *Memnto mori*. Il nous montre la Mort qui entre par notre fenêtre, durant notre sommeil, surprend la courtisane dans son bain, l'homme d'État dans son bureau; elle utilise les ondes, les bactéries, les rayons invisibles, toute notre poésie de silence, de vitesse, de laboratoire.

L'anonymat immense des foules modernes permet à l'assassin de se dérober à toutes les recherches. Chaque lecteur se sent non seulement une victime possible, mais aussi un criminel virtuel, car le roman russe nous a montré nos abîmes, et la psycho-analyse nous a révélé la latence subconsciente de nos besoins de meurtre. Tout le monde, aujourd'hui, peut être soupçonné. Le goût de la mort est sur nous; la guerre, les crimes passionnels, les accidents de chemin de fer, d'avion et d'auto ont mis le danger à la portée de tous et nous sommes désormais familiarisés avec cette idée du trépas violent à laquelle nos pères ne pensaient pas, pouvaient ne pas penser. Le plus beau jeu de notre époque, c'est le sang. C'est pour respirer son odeur fade que nous achetons chez le libraire le détective en édition bon marché; aussitôt après dîner, nous allumons notre pipe et, les pieds sur le

radiateur, dès les premières pages, nous voyons couler lentement sous la porte le filet noir révélateur; patiemment, en badauds, presque en complices, nous attendons l'arrivée de notre ami le médecin légiste. Si la victime est une milliardaire, si les draps rougis sont des draps de dentelles, si la tragédie tombe comme la foudre sur quelque propriétaire de diamants maudits, de perles fatales, la femme de chambre, le chauffeur ramasseront le livre oublié et y trouveront à leur tour une délectation d'autant plus grande qu'ils s'imagineront gratuitement avoir pour de bon exécuté leurs patrons. Forme nouvelle et imprévue de la lutte sociale, morale des immoralités financières. Aujourd'hui ce n'est plus Bossuet qui menace les grands, c'est Conan Doyle ou Edgar Wallace.

PAUL MORAND

# UN TEXTE INÉDIT
# DU BARON MÉNEVAL

## SECRÉTAIRE DE NAPOLÉON Ier ET DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE

L'histoire de Napoléon et de l'Empire garde ce privilège de s'enrichir sans cesse de nouveaux témoignages sans contenter jamais la curiosité des lecteurs. La masse énorme des écrits publiés excite plutôt qu'elle n'apaise cette soif d'apprendre toujours et encore quelque chose de nouveau et de révélateur : tant d'énigmes subsistent, par le silence volontaire de ceux qui savaient, et qui se sont tus! Les Souvenirs que nous publions aujourd'hui tirent essentiellement leur intérêt du prestige moral de leur auteur, un de ceux qui ont le mieux connu Napoléon et Marie-Louise, un des rares témoins de leur intimité, et le seul peut-être qui ait vu dans ses proportions naturelles, comme époux et comme père, l'homme que la Providence avait fait surhumain dans la fortune et dans l'adversité. Confident aimé des bons et des mauvais jours, le baron Méneval, fidèle au malheur, aurait peut-être su plaire à la Monarchie restaurée mieux que tant d'indignes Français qui avaient fait secrètement des vœux pour la défaite, s'il n'eût préféré l'indépendance de la solitude aux places de Cour et aux privilèges. Il ne consentit à parler qu'après de longues et prudentes réserves, et jamais pour le vain plaisir de se mettre en scène. Soit que, répondant à une demande de la *Revue Britannique*, il acceptât de dire impartialement ce qu'était le comte Neipperg; soit qu'il

dénonçât *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires*; soit qu'il écrivît sa *Lettre à M. Thiers sur quelques points de l'Histoire de Napoléon et sur la mort du duc d'Enghien*; soit enfin qu'il se résolût à donner au public, en 1843 et en 1845, ses plus attachants *Souvenirs* sur Napoléon et Marie-Louise, jamais il ne prit la plume que dans des occasions en quelque sorte solennelles, pour défendre la vérité, non contre de bas pamphlétaires, mais contre les offenses des ingrats, des menteurs et des lâches. Fidèle en cela au vœu de Napoléon mourant, qui, prévoyant le procès fait à sa mémoire, l'avait personnellement appelé, avec d'autres, au devoir de « redresser les idées sur les faits et sur les choses ».

A ce titre déjà, des Souvenirs inédits du baron Méneval pourraient légitimement compter parmi les plus précieux documents à verser aux débats de ce formidable procès engagé depuis plus d'un siècle entre les censeurs de la vie de Napoléon et ceux qui en proclament l'inexprimable grandeur. Mais ces Souvenirs, d'autre part, empruntent un intérêt très particulier aux événements qui les ont fait naître, et à de certaines circonstances qui ont déterminé leur auteur à les consigner entre les mains d'un dépositaire, au lieu de les publier. On y verra enfin le secret, jusqu'ici inviolé, d'une des machinations les plus habiles de Fouché.

Le 15 février 1830, mourait à Paris Antoine-Marie Chamans, comte Lavalette, ancien Directeur des Postes de l'Empire, célèbre par sa longue amitié avec l'Empereur, par son courage, par son procès criminel au retour des Bourbons, et surtout par l'héroïque dévouement de sa femme, Émilie-Louise de Beauharnais, nièce de Joséphine, qui l'avait sauvé de la mort la veille du jour fixé pour l'exécution, en se substituant à lui dans sa geôle, après avoir échangé ses vêtements contre les siens. Les circonstances extraordinaires de cette évasion, vieille déjà de quinze années, étaient encore dans toutes les mémoires. La presse consacra à cette victime de la Terreur Blanche, un grand nombre de notices, dont la plus remarquable parut dans la *Revue de Paris* du 7 mars 1830 sous la signature de Cuvillier-Fleury. Lavalette devint le héros vengeur des condamnés politiques. Sa mort fixa de nouveau la curiosité de l'opinion sur les survivants de ce drame qui

avait montré jusqu'où peut aller la grandeur et la bassesse de l'homme, depuis un Thibaudeau, un La Bédoyère, jusqu'à ce Maubreuil, écuyer de la reine de Westphalie, qui dévalise sa souveraine errante sur la route de Montereau. La vie publique de Napoléon et l'Histoire de ses campagnes avaient été racontées par les généraux et les administrateurs qui avaient partagé ses travaux. Ce que le public voulait connaître, c'était l'homme privé, sa vie secrète, les ressorts intimes de son activité. De là l'intérêt singulier qui, depuis la mort de l'Empereur, s'attachait aux moindres paroles de Lavalette, l'homme du Cabinet noir, et des trois secrétaires, Bourrienne, Méneval et Fain. Au moment de la mort de Lavalette, les Mémoires de Bourrienne étaient en cours de publication, et le succès en était assez vif pour déterminer quelques témoins véridiques à dénoncer « les erreurs volontaires et involontaires » de l'auteur dans le curieux recueil de Buloz : Méneval, sollicité, n'intervint qu'avec discrétion, et fut beaucoup moins sévère que Belliard, que Gourgaud et que le comte de Survilliers. Bourrienne, au surplus, étant suspect à tout le monde, ses révélations n'avaient guère que l'intérêt de la nouveauté. Quant au baron Fain, il s'en tenait à ses trois relations, célèbres déjà, et hautement approuvées par le Mémorial de Sainte-Hélène, sur les événements mémorables des derniers temps de l'Empire.

Tout autre fut l'intérêt suscité par les *Mémoires et Souvenirs* du comte Lavalette, publiés en deux volumes à Paris, chez Fournier jeune, un an après sa mort. On fut seulement surpris de leur brièveté. N'enveloppaient-ils pas toute la vie publique de leur auteur, de 1789 à 1829! Deux volumes, de souvenirs pour cette prodigieuse époque de quarante années formaient un contraste surprenant avec les dix volumes de Bourrienne. Cet homme qui avait porté la soutane, qui avait été soldat, diplomate, ministre; qui avait montré le plus haut degré de courage militaire; à qui la confiance de Napoléon avait réservé l'étrange destin de gouverner pendant treize ans le Cabinet secret des Postes; sur qui la catastrophe de l'Empire avait retenti comme une catastrophe privée : cet homme échappé par miracle à une mort ignominieuse n'était pas prolixe! Tel était si bien son dessein de rester muet sur certaines choses qu'il n'ajoutait à peu près rien à la première

rédaction de ses Mémoires, composés sans matériaux pendant son exil en Bavière, médités ensuite à loisir et jusqu'à sa mort dans la solitude de sa campagne de Sèvres. Attaché pendant plus de vingt ans à la personne de Napoléon, il annonçait d'ailleurs sa résolution de ne rien rapporter qu'il n'eût vu de ses yeux et de s'en tenir autant que possible aux faits privés. Les secrets de la Poste mis à part, Méneval fera plus tard la même promesse. Méneval, homme de cabinet, modeste et simple, n'avait assurément pas les mêmes motifs de se contenir. Or, l'étude comparée des Mémoires de Lavalette et des Souvenirs de Méneval conduit à de curieuses réflexions sur leurs insuffisances touchant certaines énigmes qui passionnaient l'opinion.

Par exemple, le mystère dont plusieurs traîtres ont su couvrir une activité qui porta ses fruits lors des deux abdications et pendant les Cent-Jours. Certes, les Mémoires de Méneval et de Lavalette abondent en traits typiques. Nous voyons Talleyrand et son émissaire Bourrienne se concerter secrètement pour envelopper le duc de Raguse dans leur trahison, quand un délai de douze heures eût suffi peut-être pour sauver Paris. Le conseiller Jaubert, promu colonel de la Garde Nationale, ne se montre jamais plus homme de robe que lorsque l'ennemi attaque la capitale. Fouché énonce froidement au troupeau des nouvellistes le los qu'il va falloir chanter. Méhée de Latouche mystifie les agents anglais. Bourrienne se glisse à l'Hôtel des Postes pour épier les progrès de l'invasion. Pendant que le tzar Alexandre et les chefs alliés délibèrent dans son hôtel, Talleyrand tient l'imprimeur Michaud posté au salon voisin, afin que la Déclaration de la déchéance de Napoléon soit sans perte de temps imprimée et affichée dans Paris. Le même Talleyrand désarme la noble, l'invincible, la touchante fidélité du général Beurnonville, simplement en le faisant ministre de son Gouvernement provisoire. Nous voyons grouiller les agents royalistes, les corrupteurs anglais, les espions subalternes. Mais la trahison a des racines autrement profondes, les habiles ont bien caché leur perfidie. Qui éclaircira le sort des lettres autographes écrites par les souverains étrangers à Napoléon, disparues aux Tuileries avant l'abdication?

Que sait-on, au vrai, du rôle exact de Talleyrand dans le procès du duc d'Enghien et dans les affaires d'Espagne, et de ses relations avec le Cabinet anglais lors du bombardement de Copenhague; des intelligences de Fouché et de Metternich pendant les Cent-Jours? L'un et l'autre ont su anéantir les originaux des pièces qui auraient pu les confondre. Ainsi, les témoins qui auraient pu parler étant morts, le secret de la trahison domestique n'est point percé.

Lavalette était aussi l'homme du Cabinet noir. Toute une littérature s'était déchaînée contre cette institution prétendue typiquement impériale. On oubliait que Louis XV en avait fait grand usage, pour de frivoles desseins, et que Louis XVI l'avait conservée, en la moralisant d'ailleurs par le choix du probe D'Ogny. Napoléon en avait simplement hérité du Directoire et du Comité de sûreté générale. Il l'avait, il est vrai, singulièrement perfectionnée, témoignant par un soin continuel du prix qu'il attachait aux informations tirées de cette source honteuse. Chaque matin, après le rapport de police, sa première occupation était d'étudier seul l'enveloppe qui recélait les lettres surprises, fruits du travail nocturne des mystérieux employés de Lavalette dans le cabinet secret de la rue du Coq-Héron. Mais, bien loin de chercher à surprendre les turpitudes des familles, il ne songeait qu'au salut de l'État. Au témoignage de Lavalette et de Méneval, le secret des Postes lui servait surtout à surveiller, à l'insu de sa police, les intelligences de certains de ses ministres. Peut-on valablement l'en blâmer, quand on se souvient qu'il n'a pu les empêcher de le trahir! Mais alors, on oubliait les grands desseins. On se rappelait les accusations de certains employés de la Poste qui avaient témoigné contre Lavalette dans son procès. L'annonce de sa mort réveilla l'appétit de scandale. On attendit ses révélations posthumes. Lavalette allait-il se venger, en livrant au public une partie des secrets du Cabinet noir? Fain assure qu'il avait été placé à la Direction des Postes, spécialement à cause du mérite très particulier que Napoléon lui prêtait pour cette sorte d'office. Si ce témoignage est sûr, Lavalette prouva bien par son silence que Napoléon ne s'était pas mépris. En ouvrant ses Mémoires, les amateurs de scandale virent avec stupeur un solennel « Avertissement » fai-

sant allusion aux curiosités malsaines que l'auteur voulait résolument décevoir. « Ce n'est point avec des immondices, disait-il, qu'on élève des monuments durables. » Méneval, treize ans plus tard, gardera le même silence dans ses Souvenirs imprimés. Nous verrons pourtant qu'il avait quelque chose à dire.

Toutes sortes d'histoires couraient aussi sur le mystérieux trésor connu sous le nom de trésor de La Verrière. C'était un dépôt d'or que Napoléon avait secrètement confié à Lavalette la veille du jour où il avait quitté Paris pour la campagne de Russie. Un garde du dépôt d'artillerie, nommé Régnier, ouvrier fort habile, avait façonné en forme de livres un grand nombre de boîtes, dans chacune desquelles Lavalette avait enfermé trente mille francs en or; puis, après les avoir assemblées en leur donnant l'apparence d'un grand ouvrage d'Histoire, il en avait garni sa bibliothèque. Quand les Alliés menacèrent Paris, Napoléon ordonna à Lavalette d'abriter son dépôt dans sa maison de campagne de La Verrière. Le trésor y fut porté, on pratiqua une ouverture dans un parquet du rez-de-chaussée, et les cinquante-quatre tomes de l'*Histoire ancienne et moderne* prirent place dans la cachette. Mais le château de La Verrière, situé sur la grande route de Versailles à Rambouillet, ne tarda pas à être investi. Trois cents Prussiens l'occupèrent, quinze cavaliers couchèrent pendant près de deux mois dans la pièce qui recélait le trésor. Par un bonheur inouï, rien ne fut découvert! Lavalette resta donc maître du précieux dépôt, dont il ne dit rien aux Bourbons. Ce silence lui fut sévèrement reproché par les royalistes. Reproche injuste, contre lequel Lavalette pouvait valablement alléguer le serment qui le liait encore à l'Empereur, comme dépositaire d'une partie de sa fortune privée. Au reste, ses Mémoires développent fortement cette obligation d'honneur qui lui interdisait absolument de servir les Bourbons dans le temps où il se trouvait exposé par son dépôt à recevoir encore les ordres de Napoléon. Mais la question délicate était celle de l'emploi qui avait été fait de cet or. On reconnut que Lavalette en avait expédié une partie au prince Eugène à Munich; qu'une autre partie, maladroitement acheminée sur l'île d'Elbe, n'y était jamais arrivée. En définitive, quand on exécuta le testament de l'Empereur, Lavalette se trouva débiteur d'une

somme très supérieure au legs qui lui était réservé. Ce fait, soumis aux légataires, le mit dans un grand embarras. Or, ses Mémoires sont muets sur les moyens qu'il employa pour en sortir. Quant à Méneval, il garda là-dessus une discrétion dont on appréciera le mérite quand on verra plus loin quel zèle il déploya pour Lavalette dans cette affaire, et comment il en fut tristement récompensé.

Un autre mystère entourait les dernières heures du séjour de Napoléon à la Malmaison en 1815, et certaines influences mal définies qui s'exercèrent sur lui avant son départ pour Rochefort et la captivité de Sainte-Hélène. Plusieurs de ceux qui protestaient de leur fidélité à la mémoire de l'Empereur passaient pour l'avoir abandonné pendant cette nuit tragique. Méneval était un de ceux-là. Des témoins rapportaient que Napoléon s'était entretenu longuement avec lui dans le petit jardin voisin de son cabinet, qu'il lui avait remis certains papiers confidentiels, qu'il l'avait enfin prié, l'âme navrée de douleur, de demeurer à la Malmaison cette nuit-là et de ne le point quitter. Or, Méneval était parti pour Paris après que l'Empereur se fut retiré dans sa chambre, et il n'était pas revenu à temps pour l'assister au moment de son départ pour Rochefort. Ses vrais amis l'avaient vu longtemps inconsolable d'avoir manqué ainsi au maître qu'il aimait et qu'il ne devait plus revoir. La pensée que l'Empereur s'était mis en route avec l'idée que lui aussi l'avait abandonné le tourmenta cruellement, et même les paroles affectueuses qui lui vinrent de Sainte-Hélène n'apaisèrent pas ses regrets. Mais les circonstances vraies de son absence étaient mal connues et prêtaient à la calomnie. L'exposé des événements de la Malmaison, tel qu'on le lit dans les Mémoires de Lavalette, est extrêmement curieux à rapprocher des autres récits et surtout de celui de Méneval. Lavalette se justifie malaisément d'avoir engagé Napoléon à se réfugier en Angleterre plutôt qu'en Amérique; il tâche aussi d'expliquer pourquoi il le mit précipitamment en voiture pour Rochefort, après avoir refusé de le suivre dans son exil. Pas un mot sur Méneval! Singulier silence, dont le secret paraîtra peut-être affligeant quand on saura ce qu'il avait réellement à dire, ce qu'il aurait dû dire. Ce ne fut qu'en 1843, en publiant ses Souvenirs, que Méneval se détermina

à raconter la singulière aventure dont il fut victime dans cette affaire. Encore eut-il la générosité de ne pas nommer le personnage qui l'avait desservi et trompé. Mais il s'était épanché dans la confiance d'un ami, et les Souvenirs inédits qu'on va lire révéleront la vérité.

Même silence de Lavalette sur les consolations et les secours que lui avait prodigués Méneval dans les mauvais jours de son procès et de sa prison. Il semble, à le lire, que le duc de Raguse a tout fait, tout prévu, et qu'il lui doit toute sa gratitude. Marmont, bien en Cour, était certes infiniment mieux placé que Méneval pour agir et surtout pour prévenir. C'est par lui que le condamné prévit à temps le refus définitif de sa grâce; ce fut lui qui dissipa les dernières illusions de la comtesse Lavalette et suggéra l'idée désespérée de l'évasion. Que Lavalette lui témoigne sa reconnaissance, rien de plus juste et naturel. Mais pourquoi ne rien dire de Méneval, qui avait été le seul à l'assister au moment même de l'arrestation, le premier à le secourir dans sa prison; qui avait soutenu dans leur douleur les époux séparés, quand le malheur achevait de les accabler par la mort d'un enfant; qui avait vu les avocats, les témoins, les juges; qui avait sollicité individuellement chacun des membres de la Cour désignée pour recevoir le pourvoi en cassation? Méneval était apparemment bien fondé à se plaindre de tant d'ingratitude quand il publia ses Souvenirs. D'où vient qu'il ne l'a pas fait? Pourquoi en a-t-il retranché, pour les confier à un ami, ses plaintes et ses amères réflexions?

Nous voici maintenant devant le fait le plus troublant et le moins expliqué de cette singulière histoire. Il s'agit de la comtesse Lavalette et de l'espèce de haine qu'elle voua soudainement à son mari en exil, après de certaines découvertes qu'elle fit à deux reprises dans ses papiers. Un bruit courait dans les salons de Paris, touchant les causes d'une révolution si étonnante chez une femme qui avait donné une preuve héroïque de sa tendresse pour son mari. On assurait qu'elle avait trouvé d'abord quelques petits papiers anciens, billets galants sans conséquence, dont elle avait peu souffert, mais qu'une lettre surprise tardivement découvrait une trahison récente et parfaitement dissimulée. Ce coup l'accablait. Bientôt, les agitations d'un délire convulsif alarmèrent

son entourage. Le célèbre Dupuytren fut appelé, et cette femme malheureuse, touchée des soins affectueux de son grand médecin, se mit à lui donner des marques non équivoques d'une tendresse passionnée. Il y eut bientôt de petits dîners intimes, où Méneval, paraît-il, figurait en tiers. Madame Dupuytren fut informée, la jalousie s'en mêla, tout Paris connut le scandale! En vain la Médecine et la Police unies parlèrent-elles de folie déprimante, suite arriérée des angoisses éprouvées par la comtesse Lavalette durant les six semaines de sa prison : l'opinion demeura rétive à s'égarer sur un épisode dérivatif. Le drame conjugal du baron Dupuytren, entre la jalousie de sa femme et la sollicitude tracassière de madame Lavalette, devint la fable des chroniqueurs, qui s'en emparèrent pour en égayer leurs petits livres de médisances mondaines. On le trouve en effet rapporté dans la plupart de ceux qui ont survécu aux saisies et à la destruction. C'est le cas, notamment, d'un curieux opuscule qui se vendait encore en 1826 sous les galeries du Palais-Royal, la *Biographie de Dames de la Cour et du Faubourg Saint-Germain, par un valet de chambre congédié*. Condamné à la destruction par arrêt de la Cour de Paris en date du 21 novembre 1826, ce joli petit livre orné d'une couverture bleue, avec une renommée allégorique, et facile à glisser dans un manchon, a dû être l'objet des soins très assidus de la Police, car l'arrêt de condamnation même ne fut pas publié, apparemment pour que le silence se fît mieux sur des révélations trop mortifiantes. C'est une galerie de cent portraits, tellement suggestifs qu'on peut raisonnablement croire que les auteurs supposés, Garay de Monglave et Constant Pilon, eurent l'adresse d'obtenir des intéressées elles-mêmes quantité de médisances mutuelles confiées en secret. Bien fin serait aujourd'hui celui qui saurait démêler le vrai du faux dans ce commerce de mensonges! Quand les indiscrétions sont trop piquantes, les bons apôtres les présentent complaisamment sous le signe du doute et de leur propre répugnance! C'est bien le ton qu'ils prennent pour rapporter une affligeante mésaventure survenue à la pauvre baronne Dupuytren : on racontait dans les salons que le célèbre médecin avait cassé un bras à son épouse dans une scène de jalousie, et qu'il refusait de le lui remettre!

L'état dans lequel Lavalette avait trouvé sa femme à son retour d'exil en 1822 laissait peu d'espoir de lui voir jamais recouvrer la santé. Elle lui survécut pourtant, mais comme une ombre désolée. Les soins dont il l'entoura jusqu'à sa mort, la dignité qu'il sut garder dans sa retraite, ont forcé tous les respects. Seulement, on chercherait en vain dans ses Mémoires le moindre éclaircissement sur les faits que nous venons de rapporter. Méneval n'est pas moins discret dans ses Souvenirs imprimés. Par contre, on trouvera dans son Mémoire inédit un long détail de sa conduite auprès de la comtesse Lavalette, dont il aurait soutenu la détresse avec tout le zèle de la plus constante amitié! Mais alors, comment expliquer la froideur, la rancune de Lavalette? Le lecteur jugera. Pour nous, nous avouons ne pas trouver dans le plaidoyer de Méneval ce qu'il faudrait pour dissiper sur ce point toute équivoque, et fonder un jugement certain.

La mort de Lavalette suivait de deux ans à peine celle d'un personnage dont la mémoire était particulièrement honnie en France, le général comte Neipperg, ministre favori de Marie-Louise, devenue duchesse de Parme. La vie et la « trahison » de Marie-Louise étaient encore une de ces énigmes qui occupaient étrangement l'opinion. Il y avait tant de prodiges dans l'Histoire de l'Empire qu'on voulait voir du merveilleux jusque dans cette existence passive et cahotée. On se rappelait Napoléon bombardant Vienne en 1805, et ordonnant, comme par une prescience mystérieuse de sa destinée, de préserver le Palais impérial, où l'archiduchesse, malade, était restée. On se souvenait de l'attachement sincère qu'elle avait témoigné à l'Empereur et à la France, au temps heureux où le grand homme, qui embrassait tant de choses en son génie, trouvait le temps de lui écrire chaque jour de sa main, en lui envoyant des fleurs. Comment croire qu'elle préférât à un héros, un homme médiocre, avancé en âge, et défiguré! Même après cette fatale déclaration du 11 mars 1815, rédigée avec Neipperg, où elle désavouait Napoléon revenu de l'île d'Elbe, n'avait-elle pas longtemps encore exprimé ses regrets d'avoir abandonné son époux? Quels secrets motifs l'avaient déterminée à laisser son fils à Vienne tandis qu'elle allait s'établir à Parme? Chacun des enfants qu'elle eut de

Neipperg réveillait le souvenir des soucis que la naissance pénible du roi de Rome avaient causés à Napoléon, quand les médecins l'avaient persuadé qu'une nouvelle grossesse serait mortelle et qu'il ne devait point espérer d'autre héritier! On ne voyait que la femme parjure, consolée dans l'oubli de ses liens. On lui opposait la fidélité de l'épouse du roi Jérôme, l'héroïque Catherine de Würtemberg, comme si l'on pouvait valablement comparer à cette femme énergique la créature la moins faite pour la vertu d'abnégation. Les gens informés connaissaient bien sa timidité naturelle, la pression exercée sur son père par les Cabinets alliés, la tristesse de sa position. Mais il y avait dans le peuple un arriéré de colère que le malheureux sort du duc de Reichstadt exaspérait.

Méneval était certainement l'homme le mieux instruit des circonstances cachées de la vie de Marie-Louise depuis la première abdication. Secrétaire de ses commandements par la volonté de l'Empereur, il avait gagné son affection au milieu des épreuves de son départ de Paris, de sa capture à Blois, de son retour à Vienne; et c'est à lui qu'elle se confiait toujours, dans sa retraite de Schœnbrunn, quand le passé la troublait d'amers souvenirs. Après l'avoir choisi pour rédiger en commun le récit de son voyage aux glaciers du Mont-Blanc, ne voulait-elle pas l'imprimer avec lui au moyen d'une petite presse que Méneval gardait en secret, faute grave dans ce pays! Pendant les cinq semaines de son premier séjour à Vienne, Méneval fut l'officieux intermédiaire de sa correspondance suivie avec Napoléon : il lui remettait les lettres de l'île d'Elbe, dissimulées dans celles du général Bertrand à sa propre adresse, et il acheminait clandestinement ses réponses par le courrier Sandrini, ou par d'autres voies. Plus tard, quand Marie-Louise dut renoncer à écrire, Napoléon dans son île serait resté sans nouvelles de sa femme et de son fils, si le zèle habile de Méneval n'y eût pourvu, avec l'aide secrète de deux négociants viennois. Il fut, enfin, celui qui la rattachait à la France, et qui, longtemps, lutta victorieusement contre l'influence d'une coterie sournoisement occupée à faire revivre dans l'âme faible de Marie-Louise l'idée monstrueuse qu'elle avait de Napoléon avant son mariage.

Aussi bien, est-ce toujours aux Souvenirs de Méneval qu'il faut recourir pour connaître la vérité. Et son attachement ne le fait point mentir. C'est ainsi qu'il juge sans complaisance tel geste de Marie-Louise hautement apprécié en France par les naïfs — son refus de participer aux processions organisées à Vienne pour le succès de la campagne de 1815 contre Napoléon : il fait voir qu'elle parut ne faire cette concession que pour avoir le droit de persévérer dans son refus de revenir en France. Par contre, il est volontairement discret sur des faits essentiels. Il parle à peine, et sans le nommer, bien qu'il le connût, de ce mystérieux officier, mari d'une des dames d'annonce de Marie-Louise, qui vint spécialement de l'île d'Elbe, porteur d'une lettre pressante de Napoléon pour sa femme, attendre à Berne l'Impératrice revenant des eaux d'Aix-en-Savoie, et qui dut s'en aller sans avoir pu remplir sa mission. Ce sont aussi des notes additionnelles aux éditions récentes de ses Souvenirs qui laissent entrevoir la funeste impression produite sur Marie-Louise par l'intimité de madame Walewska et de Napoléon à l'île d'Elbe. Le manuscrit que nous publions aujourd'hui contient d'amples détails sur la correspondance de l'Empereur et de Marie-Louise pendant les Cent-Jours et sur les sentiments vrais de l'Impératrice. Une partie fort importante, où l'on verra Méneval se défendre contre une odieuse accusation de Lavalette, permettra de deviner les sentiments plus hermétiques de Napoléon, et l'idée que le grand homme eut apparemment des rapports de sa femme avec Neipperg.

Nous arrivons enfin devant une espèce d'énigme tout à fait mystérieuse, à propos de laquelle le nouveau manuscrit de Méneval fournira pourtant quelque lumière aux historiens, s'ils jugent à propos de le consulter. Ils y retrouveront un fil perdu de la trame ourdie par Fouché avec Metternich pendant les Cent-Jours. Attaché à la personne de Napoléon depuis 1802, secrétaire du Portefeuille jusqu'à la fin de l'Empire, baron en 1809, décoré, pourvu de la manière la plus flatteuse, compagnon de l'Empereur dans ses voyages, et enfin, après les fatigues de la campagne de Russie, secrétaire des commandements de l'Impératrice, le baron Méneval devait normalement occuper une place considérable dans les

Mémoires de Lavalette. Il y est à peine nommé! Lavalette le cite une seule fois, simplement comme un convive occasionnel assis à sa table au moment de son arrestation. L'ancienneté et la continuité de leurs rapports, les services extraordinaires qu'il en avait reçus, les soins prodigués à sa femme et à sa fille pendant son exil, les lettres, enfin, par lesquelles il avait lui-même rendu hommage à l'amitié de Méneval, tout l'invitait à parler honorablement de l'homme qui s'était dévoué pour lui et pour les siens. S'agissait-il de fidélité à l'Empereur? Lavalette juge avec faveur le rôle, à tout prendre subalterne, d'un Thibaudeau, d'un Sieyès, et il ne dit rien de Méneval, qui résista aux tentations de Vienne et refusa l'offre d'une place opulente en Russie.

Bien pis! Il porte sur le secrétaire de Marie-Louise, sans le nommer toutefois, une accusation extraordinaire, aussi odieuse qu'imprévue. Selon lui, Méneval aurait sournoisement envoyé de Vienne, pendant les Cent-Jours, un certain nombre de lettres en écriture déguisée, pour faire connaître à l'Empereur les débordements vrais ou prétendus de Marie-Louise, et lui faire cruellement sentir la disgrâce de sa position. Lui-même, Lavalette, aurait été involontairement, avec le duc de Vicence, l'intermédiaire choisi par Méneval pour porter à l'Empereur la plus malfaisante de ses lettres anonymes. Il l'aurait lue devant Napoléon; il en aurait reconnu l'origine, avec l'aide de Caulaincourt, malgré le déguisement de l'écriture; il aurait vu, enfin, la peine, la torture morale que cette triste découverte infligeait à l'Empereur. Ainsi se trouvait anéantie, selon les vœux de la Coalition, l'espérance selon laquelle Napoléon pouvait encore croire que l'Impératrice et son fils lui seraient rendus. Car une telle perfidie suppose non seulement un but de malfaisance privée, mais encore la trahison ouverte d'un homme acquis aux Puissances. Et cet homme serait Méneval! Certes, Lavalette ne le désigne pas nommément, mais son rapport est circonstancié de telle sorte qu'il est impossible de se méprendre. Méneval, en effet, se reconnut aussitôt.

On imagine difficilement l'espèce de réaction, qu'il opposa à l'ancien ami qui l'immolait ainsi, sans égards, sans franchise, avec un fer caché. Bien que chacun le reconnût, il n'était pas

nommé, et ce doute venimeux aggravait encore sa position. Lui, qui poussait jusqu'au scrupule la crainte de parler des gens sans leur aveu, que la moindre incivilité affligeait, il se trouvait tout à coup outrageusement exposé à la réprobation des survivants de l'Empire! C'était un homme simple et sensible : l'excès même de l'offense le préserva. Peut-être est-ce la clef du mystère qu'il laissa volontairement subsister, par un silence opiniâtre, sur cette mortelle accusation. Rien ne parut jamais sous son nom qui pût faire croire à quelque intention défensive touchant cette affaire. Quand il publie ses Souvenirs, douze ans plus tard, il parle de Lavalette sans gêne perceptible, aux temps et lieux où il doit paraître, soit à propos d'un certain courrier que l'Empereur reçoit en Espagne, dans sa marche sur Benavente; soit au sujet de la défection du général Beurnonville en 1814; soit encore à l'occasion des derniers ordres laissés par l'Empereur à la Malmaison le 29 juin 1815. Pas la plus petite dose de rancœur! En 1845, certaines critiques élevées contre sa prétendue partialité en faveur de Napoléon le déterminent à donner une suite à ses Souvenirs. Ce troisième volume, rempli de choses neuves et particulièrement attendues, obtient un vif succès. Mais à l'égard de Lavalette, ses dispositions d'esprit n'ont pas changé. Il le cite deux fois, et de la façon la plus honorable, dans les journées tragiques de la campagne de France : d'abord comme « l'homme sûr et dévoué » qui transmet à Napoléon, alors à Saint-Dizier, un avis secret pour le déterminer à venir en toute hâte à Paris, à cause des menées royalistes; ensuite, comme l'ami personnel qu'il visite journellement à l'Hôtel des Postes, et avec qui il partage ses angoisses en suivant les progrès de l'invasion. Nulle trace d'inimitié.

Méneval mourra quinze ans plus tard sans avoir parlé, en dépit des censeurs qui le jugeaient exagérément oublieux des offenses. Aucun éclaircissement n'apparaît après sa mort. Point de réponse dans les documents publiés en 1894 par son petit-fils le baron de Méneval, comme compléments à l'édition définitive de ses Mémoires. Rien non plus dans le volume sur Marie-Louise et la Cour d'Autriche donné en 1909 par le même, d'après les papiers de son grand-père, pour dénoncer la malveillance des nouveaux Mémoires de Fain. Pourquoi

cette volonté de silence? Est-ce orgueil, prudence, mépris de l'opinion, dégoût de la polémique, torpeur du sage qui a mis un calus sur son âme? Dédain du philosophe qui, se remémorant les traverses surmontées, connaît le prix du temps et du repos pour effacer les meurtrissures? Quelque sentiment qu'on lui prête, il est impossible d'admettre qu'un tel homme ait subi passivement la souillure infligée à son passé.

On le verra, Méneval avait répondu! L'idée de cette perfidie le hantait. Sa justification, composée dès la publication des Mémoires de Lavalette, est tout entière développée dans le manuscrit inédit qu'on va lire, et que nous donnons tel qu'il l'a rédigé, corrigé, achevé de sa main avec un soin extrême, pour le confier à la vigilance du baron Fain. L'importance des cartons autographes y témoigne d'un extraordinaire travail de mise au point. Fain, qu'il tenait pour son ami, demeura sept ans, jusqu'à sa mort, le gardien de ce mémoire confidentiel. Méneval lui survécut treize ans sans paraître jamais disposer de son dépôt. Un hasard singulier, dont nous parlerons plus loin, l'empêcha vraisemblablement de le recouvrer, et peut-être ses héritiers, comme ceux de Fain, n'en ont-ils pas soupçonné l'existence.

JULES DUHEM

# MES RELATIONS AVEC M. DE LAVALETTE

## EXTRAIT DE MES SOUVENIRS

Ce fut à la Malmaison dans le courant de l'été de 1800, après la paix de Lunéville, que j'eus occasion de connaître M. de Lavalette. Joseph Bonaparte, ayant la confiance de son frère pour les diverses négociations qui étaient entamées à cette époque avec presque tous les Cabinets de l'Europe, venait assez fréquemment à la Malmaison pour conférer avec le Premier Consul. J'avais quelquefois l'honneur de l'accompagner. Il lui arrivait d'y passer une partie de la journée; et comme il n'y avait alors qu'une seule table, nous dînions avec le Premier Consul, avec madame Bonaparte, avec mademoiselle Hortense sa fille, avec les aides de camp, avec le Second et le Troisième Consul et avec quelques Ministres. M. de Lavalette se trouvait à la Malmaison, dans les rares occasions que j'avais d'y dîner. Il était fort poli pour moi, et m'engageait à me mettre à table à côté de lui.

Plus tard, lorsque je fus attaché au Premier Consul, au commencement de 1802, M. de Lavalette était Directeur Général des Postes. Nos relations, à peine ébauchées, devinrent plus fréquentes. Je n'ai eu qu'à m'en louer, hormis dans une circonstance que je ne puis passer sous silence.

Le Premier Consul, en arrivant aux affaires, trouva établi à l'hôtel des Postes un Cabinet qu'on a surnommé le *Cabinet*

*noir*. Plusieurs employés, vieillis dans l'exercice de ces fonctions, étaient chargés d'ouvrir les lettres qui leur étaient signalées par le Directeur Général. Le Chef de l'État, qui ne négligeait aucun moyen de gouvernement, conserva ce cabinet qui était alors en quelque sorte *banal*. Mais en lui interdisant toute communication avec quelque autorité que ce fût, il détruisit l'abus le plus nuisible de cette espèce de chambre d'Inquisition, et défendit expressément que ses recherches s'étendissent aux correspondances de famille. La plupart des nombreux agents, entretenus à Paris par les Cabinets Étrangers, un petit nombre de noms mêlés à la politique et à des habitudes d'intrigue, ou appartenant à quelques fonctionnaires de différentes branches de l'administration, qui n'avaient pas encore toute la confiance du nouveau Gouvernement, ou suspects par quelque endroit, furent signalés à l'attention du Cabinet. Des lumières importantes furent obtenues par ce moyen; mais un secret absolu couvrit toujours cette source d'informations. Les lettres étaient remises cachetées, et brûlées, aussitôt qu'elles étaient lues. Si le Cabinet se permettait la violation de quelque secret de famille, ou exhumait quelque anecdote scandaleuse sans intérêt pour le Gouvernement, il était à l'instant même averti de se renfermer dans le cercle qui lui était prescrit. Il faut se hâter d'ajouter que le Directeur Général s'exposait peu à des réprimandes de ce genre. Ce détail est nécessaire pour expliquer la nature du reproche que j'eus à faire à M. de Lavalette.

Un jour, l'Empereur me donna communication de la copie d'une lettre qui m'était adressée, sans signature. Cette lettre était du mari de ma sœur, alors Consul Général à Naples. Elle n'avait pu être mise au nombre des lettres suspectes que par une interprétation bien forcée, ou par l'effet d'un zèle exagéré. Ce ne fut que deux jours après que la lettre originale me parvint, parce qu'elle avait été gardée au Cabinet, jusqu'à ce qu'on sût si on pouvait lui donner cours. Ma position bien établie auprès de l'Empereur et une confiance de plusieurs années, bien connue de M. de Lavalette, devaient m'épargner de sa part, même le soupçon, ou tout au moins l'engager à me demander une explication. L'Empereur en jugea ainsi; et aux reproches très vifs que je me crus en droit d'adresser à

M. de Lavalette se joignit l'ordre de l'Empereur de ne pas comprendre mon nom sur la liste des suspects.

Cet événement n'avait pas laissé de nuages dans mon esprit, et des relations amicales, entretenues par un échange de services mutuels, continuèrent entre nous.

Les jours de malheur arrivèrent. L'Empereur luttait contre les armées de la Coalition qui inondaient la France de toutes parts. J'étais pendant ce temps à Paris, auprès de l'Impératrice Marie-Louise, alors Régente. J'allais souvent chez M. de Lavalette, pour y apprendre des nouvelles des progrès de l'ennemi, qu'apportaient des courriers et des personnes de tout état, fuyant le théâtre de la guerre, et qui pour la plupart aboutissaient à l'hôtel des Postes, comme à un centre commun. Je ne manquais pas d'y trouver M. de Bourrienne qui venait dans un but moins innocent que le mien, mais qui le déguisait par des démonstrations exagérées de zèle[1].

Paris fut occupé. L'Empereur abdiqua; et M. de Lavalette, quittant l'hôtel des Postes, se retira chez lui. Dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre l'occupation de Paris et mon départ pour Vienne avec Marie-Louise, je ne cessai de voir Lavalette plus intimement encore qu'auparavant, échangeant nos doléances sur les malheurs qui nous accablaient et nos espérances sur les chances que nous pouvions avoir d'un meilleur avenir.

Je partis pour Vienne. J'y passai tout le temps de la première restauration, ne recevant des nouvelles de M. de Lavalette que par des tiers.

L'Empereur revint de l'Ile d'Elbe. Pendant son trajet de Cannes à Paris, le roi Joseph, retiré alors en Suisse, ne me laissait pas manquer de nouvelles de la marche de l'Empereur, et m'envoyait des émissaires, pour me faire connaître le véritable état des choses, et pour balancer l'effet des rapports désastreux que Fauche-Borel répandait parmi les Membres du Congrès et dans la ville de Vienne[2].

1. Ce jugement, à peine modifié, a été reproduit par Méneval en 1845 dans le troisième volume de ses *Souvenirs*. On l'y retrouve, chose curieuse, isolé du contexte, p. 366. On voit que Méneval, qui avait gardé une copie du présent Mémoire, s'était définitivement résolu, après avoir hésité, à ne le point publier, hors quelques fragments de la première partie que nous signalerons au passage.

2. Fragment inséré en 1843 dans le second tome des *Souvenirs*, p. 251.

Environ un mois après le retour de l'Empereur à Paris, je vis entrer chez moi à Schoenbrunn M. de Montrond, qui me remit une lettre de l'Empereur pour l'Impératrice et deux lettres qui m'étaient adressées, l'une par le duc de Vicence, et l'autre par M. de Lavalette. M. de Montrond n'avait pu pénétrer en Autriche qu'à la faveur du passe port de l'abbé Altieri, envoyé par le Pape pour retirer de Paris les archives du Vatican que la conquête y avait apportées. Il m'apprit que l'Empereur avait essayé infructueusement de faire arriver à Vienne des courriers et plusieurs officiers, entre autres M. de Flahaut et M. de Stassart. Les passages étaient hermétiquement fermés.

M. de Montrond avait pour mission de rapporter des réponses aux lettres qu'il m'avait remises. M. de Lavalette, dans celle qu'il m'écrivait, me disait que l'Empereur était sans nouvelles, à cause de la rigueur avec laquelle les communications étaient gardées, et qu'il lui importait extrêmement d'en recevoir de détaillées sur tout ce qui pouvait l'intéresser dans le pays que j'habitais[1]. Je répondis à ces deux messieurs. Mes confidences ne pouvaient être déposées dans de meilleures mains. J'avais à mander à l'Empereur des choses qui avaient besoin pour arriver jusqu'à lui, de passer par la filière de cœurs dévoués et d'esprits prudents.

Je concertai ma réponse avec madame de Montesquiou[2] pour tout ce qui concernait le roi de Rome et même l'intérieur de l'Impératrice. Je formai de ces renseignements et de ceux que j'avais réunis, une espèce de rapport qui pouvait éclairer l'Empereur sur tous les points qui l'intéressaient. Après quelques nouvelles du Congrès, où je disais entre autres choses qu'on avait fait signer à l'Impératrice une déclaration portant qu'Elle était étrangère aux projets de Son Époux, et qu'Elle se mettait sous la protection des Alliés, j'entrai dans des détails sur les dispositions personnelles de l'Impératrice. Je lui dis que j'avais inutilement pressé cette Princesse de répondre

1. Fragment modifié et inséré dans le second tome des *Souvenirs*, p. 283. Fait remarquable, Lavalette n'y est plus nommé.

2. Gouvernante du roi de Rome, qu'elle avait suivi à Vienne. Le comte de Montesquiou avait reçu en 1808 la charge de Grand-Chambellan, ôtée à Talleyrand après une scène fameuse.

à la lettre de l'Empereur; qu'Elle m'avait fait connaître qu'Elle l'avait remise à son père, et qu'Elle s'était engagée envers lui à Lui communiquer toutes celles qu'Elle recevrait, et à n'y répondre qu'avec sa permission; que l'Empereur d'Autriche croyait devoir à ses Alliés cette preuve de sincérité. Je parlai du goût qu'Elle avait repris pour l'Allemagne et des habitudes qu'Elle y avait renouées. Je ne dus pas laisser ignorer la répugnance qu'Elle avait montrée, à rejoindre l'Empereur, fondée, non sur aucun sujet de plainte contre lui (Elle avouait au contraire que leur union avait été parfaitement heureuse), mais sur la crainte qu'Elle avait qu'on ne lui sût mauvais gré en France, de n'avoir pas partagé son adversité. Je faisais même la réflexion que son courage avait cédé à des circonstances plus fortes que les hommes, mais que sa bonté naturelle, et une nécessité qui ne tarderait pas à se présenter ( j'étais fondé à l'espérer alors), l'emporteraient aisément sur ses scrupules et sur sa timidité; assurance que je réitérai de vive voix à l'Empereur. Je crus devoir ajouter qu'il m'avait paru que depuis longtemps, on avait inspiré à l'Impératrice de l'éloignement pour la Cour Impériale, des doutes sur la fidélité que lui devait l'Empereur, et tout récemment encore, la crainte que le malheur et l'inaction n'aigrissent son caractère; et que ces impressions avaient rendu plus facile le succès des manœuvres employées pour détacher sa cause de la sienne.

Telle était, si ma mémoire me sert bien, la substance de ma lettre, en ce qui concernait l'Impératrice. Je confiai ces détails à la prudence de M. de Lavalette, m'en rapportant à lui pour l'usage qu'il croirait devoir en faire. Je ne sais pas ce que l'esprit caustique de M. de Montrond a pu répandre autour de l'Empereur sur la position du comte N** (Neipperg) auprès de l'Impératrice. Les réflexions malfaisantes auxquelles elle servait de texte dans la petite Cour du Prince de Talleyrand où M. de Montrond était allé s'établir, entraient dans l'esprit du rôle du ministre de Louis XVIII. Ce que M. de L** (Lavalette) avait pu entendre répéter sourdement, les bruits qui se sont répandus depuis, ont dû apporter de la confusion dans ses souvenirs. Sa mémoire infidèle lui aura représenté, comme les ayant lues dans ma lettre, des particularités fausses ou vraies qui ont dû successivement frapper son oreille et préoccuper son

esprit. C'est l'interprétation la plus favorable que je puisse admettre d'assertions trop odieuses pour qu'il ait pu les supposer. Le silence qu'il a gardé avec moi ne me permet pas d'expliquer autrement cette énigme[1].

M. de Montrond me disait en riant qu'il avait carte blanche pour enlever l'Impératrice, en la faisant, s'il le fallait, déguiser sous des habits d'homme, sans s'inquiéter de mièvreries, etc..., et s'étonnait de la confiance subite qu'on lui avait montrée à Paris, à lui qui avait été poursuivi, traqué, exilé. Je m'en étonnais aussi, parce que je pensais qu'il venait bien plutôt pour faire les affaires du prince de Talleyrand que celles de l'Empereur.

Je remis à M. de Montrond mes lettres, en lui recommandant de ne remettre celles de M. de Lavalette qu'à lui-même. J'appris à mon retour que le tout avait été porté chez l'Empereur, et qu'ainsi la précaution dont j'avais usé avait été rendue inutile[2].

J'arrivai à Paris, un mois après environ, peu de jours avant le départ de l'Empereur pour Waterloo. J'ai dit ailleurs le motif qui avait prolongé mon séjour à Vienne, et les espérances que j'avais été autorisé à concevoir. L'Empereur ne se lassa pas pendant les huit jours qui s'écoulèrent entre mon arrivée et son départ pour l'armée, de m'interroger sur tout ce qui s'était passé à Vienne pendant mon séjour. Ces confessions, si je puis me servir de ce terme, duraient des matinées entières. J'entrais chez l'Empereur pendant qu'il s'habillait, et sa toilette finie, il m'emmenait dans le jardin de l'Élysée. Le *Lever* qui se tenait ordinairement à neuf heures, n'était pas commencé à midi. Jamais l'Empereur ne me dit un mot qui pût faire soupçonner qu'il fût mécontent de l'Impératrice; et cependant, il avait assez l'habitude de penser tout haut devant

1. Carton autographe de deux pages : Méneval revient avec scrupule sur ce sujet délicat.

2. Ces deux passages ont été insérés en 1843 dans le second tome des *Souvenirs*, p. 284 et 296 : le premier, sensiblement modifié; le second, avec un changement capital : Lavalette n'est plus nommé, il est question de plusieurs lettres pour le seul duc de Vicence. Ainsi, rien ne reste de ce long plaidoyer Méneval se justifie dans l'imprimé par la seule lettre au duc de Vicence, conservée aux Archives des Affaires étrangères. Sa fameuse lettre à Lavalette sur les débordements de Marie-Louise avait déjà disparu de ce dépôt!

moi. Il me demanda une seule fois, en souriant, si quelqu'un de ses oncles ne lui avait pas fait la cour. J'ignore si sa fierté ou sa politique l'empêchèrent d'aborder un sujet sur lequel il en savait peut-être plus qu'il ne voulait le paraître; je n'ai pas la prétention de pénétrer dans son for intérieur. Du reste, il m'engagea à continuer d'écrire à l'Impératrice, et à ne pas laisser rompre le léger fil par lequel Elle tenait encore à la France[1].

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je lus dans les Mémoires publiés après la mort de M. de Lavalette, qu'un M. de *** *qui n'était pas son ami, et avec lequel il n'avait pas de liaison* qui l'autorisât à le prendre pour confident, lui avait écrit de Vienne, *sans y être provoqué, qu'il ne fallait pas compter sur l'Impératrice; qu'elle ne cachait pas sa haine pour l'Empereur, et qu'Elle était disposée à approuver toutes les mesures qu'on allait prendre contre lui; qu'il ne fallait pas penser à une réunion, et qu'elle y opposerait les plus grands obstacles dans le cas où il en serait question; qu'enfin il ne lui était plus possible de maîtriser son indignation; que l'Impératrice, livrée à* *** (Neipperg), *ne prenait plus même le soin de cacher son goût bizarre pour cet homme, et qu'il était autant maître de son esprit que de sa personne; que la Lettre ne portait pas d'adresse; que l'écriture était déguisée, mais qu'après l'avoir comparée à d'autres de la même main, on avait reconnu qu'elle était de* ***. *Qu'enfin cette découverte avait fait à l'Empereur beaucoup de mal, etc... etc...; car il aimait sincèrement l'Impératrice, et il espérait encore revoir son fils qu'il chérissait très vivement. Que cette lettre avait été apportée de Vienne par un courrier auquel elle avait été envoyée par M. de *** qui n'avait pas osé y mettre l'adresse.* Quel était ce M. ***? Ce ne pouvait être M. de Bausset ni madame de Brignole[2]. Ce devait donc être moi. Ces deux personnes et moi étions seuls auprès de l'Impératrice, en situation d'écrire ou à M. de Lavalette ou au duc de Vicence. L'Empereur ajoutait que ce dernier avait beaucoup de lettres

1. Plusieurs des propos prêtés ici à Napoléon ont été différemment rapportés par Méneval dans le vingt-cinquième chapitre de ses Souvenirs imprimés en 1843.

2. M. de Bausset, grand-maître de la maison de Marie-Louise, et madame de Brignole, dame du palais, avaient suivi l'Impératrice à Vienne.

de la même main. J'avais cependant peu d'occasions d'écrire à M. de Vicence. M. Lavalette dit que l'écriture était déguisée. Ma lettre ne devait donc pas être signée; elle devait avoir le caractère d'une lettre anonyme. Comment en aurait-il donc reconnu l'auteur? Quelle autre personne que M. de Bausset, madame de Brignole ou moi aurait pu envoyer un courrier à l'Empereur? Et ç'aurait été bien vainement que nous aurions tenté de faire passer un courrier à travers un pays soumis à la surveillance la plus minutieuse, et occupé par des armées ennemies. Aurions-nous pu profiter de la voie d'un courrier de l'ambassade de France ou d'une légation étrangère? Mais nous n'avions de communication avec aucune; et nous leur étions trop justement suspects pour qu'elles se fussent prêté à la transmission de nos missives. Je n'ai pas gardé copie de ma lettre à Lavalette; mais celle que j'écrivis le même jour et par la même voie au duc de Vicence se trouve par hasard déposée aux Archives des Affaires Étrangères; elle est à peu de chose près la même. On pourra en comparer les termes et l'esprit.

Je relus plusieurs fois le passage que j'ai souligné, je ne pouvais en croire mes yeux. Comment aurais-je pu imaginer de pareils faits, quand je n'étais témoin de rien de semblable; quand je devais éviter d'élever une muraille entre l'Empereur et l'Impératrice; alors que leur réunion était d'un si haut intérêt; lorsque quinze ans plus tard, quand ce qui touchait à l'Empire n'était déjà plus que de l'Histoire, je prenais dans la *Revue Britannique* la défense de Marie-Louise, et que je flétrissais l'odieuse conduite de la Coalition envers Elle; quand j'avais des espérances à donner à l'Empereur; quand d'ailleurs l'hospitalité honorable que je recevais de l'Impératrice m'imposait le devoir de ne parler d'elle qu'avec ménagement et respect! Marie-Louise parlait rarement de l'Empereur, mais c'était toujours avec une parfaite convenance et avec le souvenir des égards et de l'affection qu'il lui avait toujours montrés.

Une idée vient traverser mon esprit. Faudrait-il supposer qu'une fausse lettre avait été substituée à la mienne? Cette écriture déguisée, ce prétendu courrier auquel j'aurais envoyé une lettre sans adresse, les mains par lesquelles cette lettre

aurait passé, pourraient autoriser cette supposition. Quoi qu'il en soit de ces diverses conjectures, il y a dans tout cela un problème insoluble pour moi[1].

Quand je revis à Paris M. de Lavalette, je lui demandai quel usage il avait fait de ma réponse à sa lettre; il me dit qu'il n'avait pu la soustraire à l'impatience de l'Empereur qui avait voulu la lire. Mais il ne me dit rien de son contenu; et je n'eus aucun soupçon des prétendus ravages qu'elle avait faits, et qu'elle ne pouvait pas faire.

En continuant la lecture des Mémoires, j'y vis citer les noms de plusieurs de nos amis communs qui vinrent visiter Lavalette dans sa prison; mais il ne dit pas un mot de moi, ni des soins persévérants que je donnai à sa femme, dans la triste situation où elle était réduite. L'humeur que m'a donnée la lecture des passages que j'ai cités me fait attacher peut-être trop d'importance à cet oubli. Mais quand il m'assurait dans ses lettres de sa reconnaissance pour mon amitié constante et dévouée, pourquoi refusait-il de l'avouer dans ses Mémoires? Comment expliquer ces variations?

En relisant ces Mémoires et en y remarquant l'inexactitude de quelques-uns des faits qu'il raconte et dont il devait être si bien informé, je dus penser que sa mémoire avait dû subir de notables altérations, et que les chagrins causés par ses malheurs avaient enlevé à son esprit une partie de la modération et de la rectitude qui le caractérisaient.

C'est ici le lieu de parler de ce qui m'arriva avec lui, dans les derniers moments du séjour de l'Empereur à la Malmaison en 1815; ce qui fut cause d'une des plus vives peines que j'ai éprouvées dans le cours de ma vie[2].

A la suite d'un entretien que j'eus avec l'Empereur dans le jardin réservé qui tenait à son cabinet, entretien que j'ai rapporté à sa date, il me dit : « Méneval, ne vous en allez pas; dites à Hortense de vous faire donner une chambre. » Il me

1. Lavalette a vu la tettre : il attaque de bonne foi. Méneval n'est pas moins sincère. Ici paraît la main habile de Fouché. Cette manœuvre porte sa signature. Oter à Napoléon l'espoir de revoir les siens entrait dans ses vues, concertées avec celles de la coalition. Bien entendu, la lettre disparut des Archives des Affaires étrangères, comme tous les originaux compromettants pour Fouché.

2. Carton autographe de quatre pages, sensiblement postérieur au premier texte.

remit en même temps un rouleau de papier cacheté qu'il me chargea de lui garder.

Je dînai chez la Reine Hortense, qui s'était établie à la Malmaison pour recevoir l'Empereur. Le soir, d'assez bonne heure, on vint avertir qu'il s'était retiré dans son appartement. M. de Lavalette, qui avait dîné à la Malmaison et qui n'avait pas de voiture, me dit qu'il comptait sur moi pour le ramener Je lui alléguai l'ordre de l'Empereur. Il m'objecta que je n'avais pas à craindre qu'il me fît demander, puisqu'il s'était retiré. J'avais une grande envie de retourner à Paris, songeant à l'inquiétude qu'auraient ma femme et les miens, à cause de l'agitation qui y régnait, s'ils ne me voyaient pas revenir. Dans la préoccupation où j'étais, je ne réfléchis pas que Lavalette pouvait prendre ma voiture sans moi et se charger d'une lettre, et que, d'un autre côté, l'Empereur pouvait me faire appeler pendant la nuit. Je composai avec l'irrésistible désir que j'avais de partir. J'attendis encore une heure environ, jusqu'à ce qu'on vînt me dire que l'Empereur était couché. Alors, je cédai à la promesse que me fit Lavalette de me ramener le lendemain de grand matin. Je priai le Duc de Rovigo de dire à l'Empereur que j'avais mis dans le tiroir de son bureau le rouleau de papiers qu'il m'avait confié, et que je serais à la Malmaison le lendemain de bonne heure.

Le lendemain, j'attendis M. de Lavalette jusqu'à sept heures. N'entendant pas parler de lui, j'envoyai savoir la cause de ce retard. On vint me dire qu'il était parti depuis six heures. Il avait oublié sa promesse de la veille, comme il avait oublié la lettre qu'il m'avait écrite deux mois avant à Vienne de la part de l'Empereur. Je me mis sur-le-champ en quête d'une voiture; mais les barrières venaient d'être fermées, avec défense de laisser sortir personne de Paris, et force me fut de rester.

J'attendis le retour de Lavalette avec impatience. Je ne me souviens plus de l'excuse qu'il me donna. Il m'apprit que l'Empereur venait de partir pour Rochefort et qu'il l'avait mis en voiture. Rien ne faisait pressentir la veille que son départ dût être aussi prochain. Je fus douloureusement frappé par cette nouvelle inattendue; et ma première pensée fut que l'Empereur partait avec l'idée que, moi aussi, je l'abandonnais

et que je me repentais d'avoir promis d'aller le rejoindre partout où il irait. Cette pensée m'a tourmenté, jusqu'à ce que madame de Montholon, et ensuite les autres personnes qui avaient suivi l'Empereur à Sainte-Hélène, vinrent me tirer de peine, en m'assurant qu'il n'avait cessé de parler de moi avec bienveillance, et qu'il avait loué ma fidélité, assurance qui me fut confirmée par le souvenir qu'il daigna me laisser dans son Testament[1].

Le dépit et le chagrin que j'éprouvais m'éloignaient de l'auteur, quoique involontaire, d'un si cruel désappointement, ma sympathie pour l'ami fidèle et dévoué de l'Empereur m'en rapprochèrent (*sic*).

Je dînais avec Lavalette et sa femme, lorsqu'on vint le demander de la part de M. Decazes, alors préfet de Police. Quoique nous fussions loin de prévoir le malheur qui l'attendait, cette arrestation, trois semaines après le paisible rétablissement des Bourbons, donnait à penser. J'allai porter à Lavalette dans sa prison de la Préfecture de Police les consolations que je pouvais lui offrir. Je secondai, autant qu'il était en moi, madame de Lavalette dans les démarches qu'elle fit avec ses amis, pour empêcher sa condamnation. Elle venait de perdre un enfant dont elle était accouchée quelques semaines avant. C'était un fils, qu'elle avait ardemment désiré. Le chagrin qu'elle ressentit de sa perte et les suites fâcheuses de ses couches, aggravées par la fatigue des courses multipliées qu'elle voulut faire elle-même, ébranlèrent fortement son organisation (*sic*). La faiblesse de ses jambes, causée par les accidents les plus graves, était telle qu'elles ne pouvaient la soutenir. Une chaise à porteurs la transportait partout; elle n'en sortait que soutenue par des bras qui la portaient encore, pour parcourir les plus courtes distances, et pour franchir les escaliers.

Quand le procès de M. de Lavalette fut porté à la Cour de Cassation, je me concertai avec M. Darrieux, son avocat,

1. Cet épisode de la voiture manquée est rapporté dans les *Souvenirs* (tome III, p. 351) avec de grands changements et des omissions singulières. Méneval, usant à son tour du procédé oblique dont Lavalette s'était servi à son égard, le désigne sans le nommer, par une curieuse allusion à ses vains efforts pour être autorisé à partager l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, et à l'obligeante intervention du général Wilson, « principal auteur de l'évasion de M. de Lavalette ».

homme de cœur et de talent, pour une visite à faire aux membres de la Cour qui devaient juger le pourvoi. Je me présentai chez tous, comme son parent. J'en reçus des protestations d'intérêt; mais la tristesse avec laquelle elles m'étaient faites, me faisait trop prévoir qu'elles seraient stériles. Un d'eux, M. Schwendt, ami de mon beau-père, s'ouvrit davantage avec moi. Il ne me cacha pas que la cause de M. de Lavalette, étant *toute politique*, laissait peu de chances de succès.

L'événement justifia la prévision de M. Schwendt. M. de Lavalette fut condamné et sauvé miraculeusement par sa femme et par trois anglais, le général Wilson et MM. Bruce et Hutchinson, qui s'acquirent par cette bonne action, la reconnaissance de sa famille et celle de tous les gens de bien.

Madame de Lavalette fut retenue quelque temps en prison, après l'évasion de son mari. Elle revint dans l'appartement qu'elle avait occupé rue de Grenelle, poursuivie par les terreurs de l'espionnage dont la police l'avait environnée. Elle n'osait parler auprès de la cheminée ou le long des murs de sa chambre, persuadée qu'on avait pratiqué, pendant son absence dans le tuyau des cheminées et dans les mouvements des sonnettes, des conduits qui aboutissaient à *une autre oreille de Denys*, où l'on écoutait tout ce qui se disait. Ses terreurs diminuèrent avec le temps, mais surtout quand elle eut quitté ce logement qui était devenu trop vaste pour elle, et qui lui rappelait de pénibles souvenirs. Elle alla se loger rue de l'Université à un rez-de-chaussée qui était triste et donnait sur un jardin humide, entouré de murs où le soleil ne pénétrait pas. Sa santé en souffrit. Je l'engageai à louer un petit appartement au midi sur le boulevard Poissonnière. Le bon air et le mouvement lui apportèrent une distraction salutaire.

Madame Lavalette restait presque livrée à elle-même, avec quelques parents et quelques amis, tourmentée par une défiance qui s'étendait à tout. Madame de Vaudeuil, fille de Diderot, amie éprouvée, par la chaleur et la persévérance de son amitié, triomphait souvent de ses soupçons, et parvenait à lui faire écouter quelquefois ses excellents conseils. Mais presque tous ses amis, victimes de ses invincibles préventions, étaient le plus souvent repoussés par elle.

Le malheur de sa position augmenta l'intérêt que je lui

portais. La disposition de son esprit lui inspira pour madame Méneval et pour moi plus de confiance que pour tout autre. Ce qu'elle avait fait pour son mari avait ravivé toute sa tendresse. C'était pour elle une douce pensée, un sujet de satisfaction calme et d'innocent orgueil. La découverte de quelques billets galants, souvenirs de jeunesse oubliés dans un de ses portefeuilles, réveilla en elle un peu de jalousie, mais ne diminua pas sensiblement son attachement. Une autre découverte qu'elle crut avoir faite plus tard dans les papiers de son mari la préoccupa plus vivement. Elle m'en entretint à plusieurs reprises et la communiqua à M. le comte Alexandre de La Rochefoucauld qui était alors tuteur de sa fille.

Nous entreprîmes inutilement d'écarter les chimères qui assiégeaient sa tête, naturellement vague et mélancolique; mais les idées singulières pénétraient facilement dans son esprit et s'en emparaient exclusivement. Elle conçut dès ce moment pour son mari un éloignement qui s'accrut avec l'affaiblissement de ses facultés, et qui dégénéra en une antipathie prononcée[1].

Ses amis voulaient l'engager à aller rejoindre M. de Lavalette en Allemagne, comptant sur une diversion qui pouvait être utile. Elle avouait la convenance de ce voyage, mais elle inventait mille raisons pour l'éluder.

Au milieu de ce désenchantement et de la confusion où flottaient ses idées, sans pouvoir se fixer, elle se prit d'un goût subit pour M. D*** (Dupuytren). Ses manières et sa conversation lui plaisaient extrêmement. La réputation dont jouissait déjà ce célèbre médecin, la reconnaissance qu'elle éprouvait des soins qu'il donnait à sa santé, pouvaient expliquer cette distinction. Elle aimait à le voir et à lui donner quelquefois de petits déjeuners dont les préparatifs l'occupaient exclusivement. Je m'y trouvais en tiers. Elle attendait avec impatience ses visites qu'elle lui reprochait de rendre trop rares et trop courtes.

L'influence favorable que ces visites exerçaient sur son esprit étaient trop visibles pour que je ne sollicitasse pas M. D*** (Dupuytren) de les renouveler le plus souvent qu'il

1. Version atténuée de cette découverte galante. Un premier récit, beaucoup plus piquant, se lit encore sous les corrections de Méneval.

le pourrait. Mais ses occupations étaient tellement multipliées qu'elles ne lui permettaient pas de se rendre à ce désir. Ne les jugeant pas d'ailleurs d'une nécessité indispensable, puisque sa santé n'éprouvait pas d'altération, il les rendit insensiblement de plus en plus rares. Madame de Lavalette désira qu'il la dédommageât en lui donnant sa fille. Il l'engagea à aller à la campagne pendant la belle saison, et consentit à y envoyer sa fille passer de temps en temps huit jours avec elle. La partialité de madame Lavalette pour madame Méneval et pour moi ne faisait qu'augmenter. Elle nous avait fait préparer à Ville-d'Avray un petit appartement auprès du sien, qu'il fallait traverser pour s'y rendre, et se désolait que nous ne vinssions pas l'occuper.

Malgré ses préoccupations, le soin de ses affaires ne fut pas négligé un moment. Elle vivait avec une grande parcimonie, et toutes ses économies avaient été recueillies dans un ordre remarquable. Cependant, quelque confiance qu'elle me témoignât, elle ne me mit jamais dans le secret de ses affaires pécuniaires.

Un jour, elle apporta chez ma belle-mère, où je me trouvais, une boîte à compartiments en forme de volume, dans laquelle il y avait vingt mille francs en or[1], pour que je les lui gardasse en dépôt; mais en même temps, elle me demanda un reçu de cette somme, que je refusai de lui donner. Elle insista, et je cédai à ses instances, pour ne pas la heurter. Quand je lui rendis le dépôt qu'elle m'avait confié, je demandai mon reçu; mais il lui fut impossible de le retrouver. Elle me promit de le détruire, quand il lui tomberait sous la main. Il fallut se contenter de cette promesse.

De cette somme et de ses autres ressources, elle réunit un fonds assez considérable dont je ne me rappelle pas le chiffre, et me chargea de prier M. Dupuytren de le placer, comme à lui appartenant, chez M. Rothschild, avec les capitaux qu'il avait dans cette maison.

Quand l'époque du mariage de sa fille arriva[2], elle me pria

1. Peut-être une des boîtes-volumes distraites du fameux dépôt de La Verrière.

2. Elle épousa M. de Forget, riche propriétaire d'Auvergne, ancien auditeur au Conseil d'État.

d'être du conseil de famille, conseil dont je fais encore aujourd'hui partie. J'acceptai. Une difficulté s'éleva au sujet du douaire. Je plaidai chaudement ses intérêts au conseil de famille, appuyé par M. de Fréville.

J'entretenais avec M. de Lavalette, qui était réfugié à Munich sous un nom supposé, une correspondance qui était souvent interrompue, à cause de la rareté des occasions. Ses lettres étaient pleines de protestations de reconnaissance pour ce qu'il appelait : *ma courageuse amitié et pour celle que je n'avais cessé de montrer à son amie pendant leurs malheurs.* Ce sont ses expressions. On pourra voir dans une de ses lettres que je place à la suite de ces notes, dans quels termes j'étais avec lui.

Quand madame Lavalette voulut, dans un esprit de prudence et de calcul qui ne l'avait jamais abandonné, faire deux parts de leur fortune, dont l'une pour son mari et l'autre pour elle, M. de Lavalette m'écrivit pour me prier d'engager sa femme à augmenter sa portion de la moitié de la sienne, et avec l'autre moitié, accrue de diverses rentrées, d'acheter une propriété sous le nom de madame Lavalette pour qu'elle en jouît, dans la prévoyance que cette propriété pourrait être un jour une ressource pour elle et pour lui.

Je cite ces divers faits et les assurances de M. Lavalette que je pourrais multiplier, car ils sont répandus dans dix lettres que j'ai de lui, écrites pendant son exil, pour faire voir que je ne lui étais pas aussi étranger qu'il le suppose dans ses Mémoires.

La tête de madame Lavalette allait se désorganisant. Un jour, on vint m'avertir qu'elle jetait au feu ses titres de propriété. Je courus à la hâte chez elle. Là, j'appris qu'elle avait fait monter dans sa chambre la fille du libraire Mongie, dont le magasin était au rez-de-chaussée de sa maison, et qu'elle lui avait déclaré, en jetant au feu devant elle un paquet de papier, qu'elle la faisait appeler, pour la rendre témoin de la destruction de ses inscriptions.

Je priai M. Gillet mon notaire de venir à l'instant même avec moi, pour tâcher d'obtenir de madame Lavalette quelques lumières sur un acte aussi étrange. A travers ses réticences, nous saisîmes quelques indices qui me permirent

d'aller au Ministère des Finances, faire les recherches nécessaires pour parvenir à rétablir ses titres d'inscriptions, que j'engageai M. Gillet à garder jusqu'à nouvel ordre.

Cet oubli inopiné de ses intérêts, qu'elle avait ménagés jusque-là avec tant de soin, annonçait qu'un dérangement sérieux venait d'éclater dans ses organes intellectuels. Ce triste événement ne pouvait plus laisser d'illusion. M. Dupuytren fut engagé à prescrire ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. Il indiqua la maison de santé du docteur Lafont à Chaillot, où elle fut transportée et soumise à un traitement.

Depuis cette époque, sa santé s'altéra tout à fait, et après plusieurs alternatives, elle tomba dans un affaiblissement de facultés mentales qui n'a pas cessé.

M. de Lavalette fut instruit de tout, et me renouvela ses remerciements. Je lui exprimais dans mes lettres le désir qu'il pût bientôt revenir en France, où sa présence serait plus efficace que tous les soins de ses amis. Il se désespérait du retard apporté à la délivrance de ses lettres de grâce. En effet, l'abandon où se trouvait son intéressante femme, ayant son mari proscrit, et ses enfants à cent lieues d'elle, ne pouvait être que faiblement combattu par l'assiduité et le zèle de ses amis. Leur secours était insuffisant pour rasséréner une âme désolée, livrée à une mélancolie sans objet déterminé, errant sans but, sans boussole, flottant de rêveries en rêveries, de chimères en chimères, et ne pouvant s'arrêter nulle part. J'entrais dans ses peines, je la plaignais. Mais quand j'aurais pu réussir à lui procurer quelque distraction, je ne pouvais être constamment auprès d'elle. Quand j'étais à Paris, j'allais la voir deux ou trois fois par jour. Mais j'avais des devoirs de famille à remplir; quand j'étais à la campagne, je ne laissais pas passer huit jours sans venir m'informer d'elle. Je lui avais donné sur sa demande une personne intelligente et versée dans les affaires, qui avait soin des miennes, pour qu'elle pût la consulter et en recevoir quelques services. Elle le goûtait assez. Madame de Vaudeuil, qui ne quittait pas Parise la voyait fréquemment, malgré son grand âge. M. Leborgne d'Ideville lui faisait quelques visites qu'elle recevait avec plaisir, mais elles ne pouvaient être que rares. Elle avait auprès d'elle une ou deux domestiques dans lesquelles elle

n'avait pas de confiance. Je ne puis mieux faire juger de l'état de son esprit, qu'en rapportant la lettre qu'elle m'écrivit, peu de jours avant la résolution désespérée qu'elle prit de détruire subitement ses papiers :

« Je vais demander une audience à M. Decazes. Si cela ne « produit rien, que ma tranquillité soit toujours obsédée, « je me sépare de M. de L*** (Lavalette). A cet effet, je vou- « drais voir M. Fauquet[1] pour régler cela de suite, ou je pars « pour toujours. Aussi bien madame de Vaudeuil et chacun « cherche à se débarrasser de moi. Ma tête, mon cœur, rien « n'y peut tenir. Hier, elle m'a tenue une heure sur la sellette. « Qu'avez-vous? Eh bien, je ne veux pas le lui dire; quelle « importunité! Je lui défendrai ma porte, si elle m'obsède « ainsi. Elle se plaint de moi, et elle arrive à tous moments. « Si je suis malade, comme elle le dit, eh bien, je veux crever « à mon aise. Personne ne s'en affligera, je vous en réponds. »

Peu de mois après, les lettres de grâce de M. de Lavalette, qui étaient signées depuis quelque temps, furent entérinées à Strasbourg, et il eut la faculté de revenir à Paris, pour donner des soins à sa malheureuse compagne. Pendant la première année qui suivit son retour à Paris, les expressions de sa reconnaissance ne tarirent pas. Il venait fréquemment pour un ou deux jours à la campagne avec nous.

L'ouverture du testament de l'Empereur eut lieu l'année suivante. M. de Lavalette avait reçu en dépôt de l'Empereur en janvier 1814, une somme considérable. Cette somme fut enfouie par lui à son château de La Verrière pendant l'occupation des Étrangers. Dès qu'ils furent partis, M. Lavalette, effrayé de la responsabilité de la garde d'un tel trésor, en envoya la moitié ou les trois quarts au prince Eugène à Munich. Sur le restant de la somme qu'il conserva dans ses mains, il tenta d'en faire parvenir à l'Empereur à l'Ile d'Elbe la plus grande partie, et la confia à un négociant de ses amis qu'il devait croire sûr, mais qui employa cette somme à des spéculations particulières et la perdit.

Quand il fut question de l'exécution du testament de l'Empereur, M. de Lavalette se trouva redevable à la succession d'une somme, je crois, de cent cinquante mille francs. Comme il ne lui

1. « C'est l'homme d'affaires que je lui avais donné. » Note de Méneval.

revenait que cent mille francs, il devait ajouter de ses propres fonds cinquante mille francs. Il vint me trouver pour me donner ses explications sur ce fait que j'ignorais complètement. J'avais été nommé par l'assemblée des légataires, commissaire pour le Règlement de nos intérêts communs, conjointement avec le (colonel) Marbot, avec le général Cambronne, représenté par M. Petrou son notaire, et avec M. Poggi. M. de Lavalette nous fit exposer sa situation par le général Bertrand, et nous fûmes unanimes, sauf la ratification des légataires qui ne s'y opposèrent point, dans la résolution de faire à M. Lavalette la remise des cinquante mille francs qu'il devait rapporter à la masse.

Je n'ai cité ce nouveau fait et tout ce qui précède, que pour faire voir que je ne laissais pas échapper l'occasion de lui être bon à quelque chose, toutes les fois que je le pouvais, et qu'il avait quelque confiance dans mon amitié. Je pourrais ajouter d'autres particularités qui, toutes, viendraient à l'appui de ce que je viens d'exposer avec la simplicité de la vérité. Mais je m'arrête; le besoin de repousser une injustice m'a déjà entraîné dans de trop longs détails. Ces services, dont je suis loin de vouloir me targuer, et que je suis obligé de rappeler, auraient dû corroborer les liens de l'amitié entre M. de Lavalette et moi. Au lieu de cela, il oublia que j'avais fait pour sa femme ce que j'aurais fait pour la mienne. Un jour qu'il sortait avec moi de chez madame de Lavalette, il lui échappa de dire en termes énergiques que, s'il n'avait pas eu des amis égoïstes et aveugles, sa femme ne serait pas dans l'état où elle était. Nous étions seuls; dans ce cas, l'exception était indispensable; elle ne fut pas articulée; et tout aussitôt Lavalette me quitta avec humeur. Quelque choquant que fût pour moi le propos qu'il avait tenu, il pouvait être pardonné à l'égoïsme d'un vif chagrin. Mais il ne revint pas sur son injuste sortie. J'avoue que j'en fus assez blessé, pour me tenir dès ce moment avec lui dans une réserve qu'il ne fit rien pour combattre.

Si sa persévérance dans son injustice était de bonne foi, c'est une vision *cornue* qui ne pouvait se loger que dans un cerveau fêlé (*sic*). Si elle était simulée, pour cacher une cause qu'il n'a pas eu la franchise de me faire connaître, et que j'ai

vainement cherchée dans l'examen minutieux de ma conscience, mon respect pour sa mémoire m'empêche de qualifier cette conduite. S'il trouvait que je n'eusse pas assez fait, quel droit avait-il de montrer cette exigence, puisqu'il me refuse le titre qui seul autorise à tout exiger : le titre d'ami? Quand j'ai fait un peu de bien, je n'ai jamais songé à en quêter des remerciements. Toutefois, j'ai vu avec peine que M. de Lavalette ne m'ait favorisé d'aucun des souvenirs qu'il a accordés à la plupart de ses amis. Il ne m'a pas même cité dans ses Mémoires, où je n'ai eu au contraire à recueillir que le triste Legs dont il a jugé mon amitié.

## COPIE DE LA LETTRE DE M. LE COMTE DE LAVALETTE AU BARON DE MÉNEVAL[1]

« Je ne peux céder plus longtemps, cher Ami, au désir de « vous témoigner toute ma reconnaissance pour votre coura- « geuse amitié, et pour celle que vous n'avez cessé de montrer « à mon Amie pendant nos malheurs. Je ne sais si je pourrais « vous en remercier un jour de vive voix; mais croyez que « mon cœur vous gardera jusqu'à son dernier battement les « plus tendres sentiments.

« J'approuve tous les petits arrangements auxquels vous « avez bien voulu contribuer pour nos débris de fortune. E***[2] « recevra par ce courrier toutes les pièces qui lui sont néces- « saires. Je me reposais tranquillement dans la situation « précédente; et ce n'est qu'avec un sentiment pénible que « j'ai reçu ses nouvelles résolutions, non pas que je ne les « trouve sages ou prévoyantes; mais je n'y ai vu que la pré- « somption d'un éloignement dont le terme lui paraît indé- « fini, et cela me fait mal. Je suis placé trop loin pour juger les « événements. J'ai le droit de compter sur la Providence plus « que personne. Mais quoique l'âge et le malheur viennent « m'accabler ensemble, j'avais de douces illusions que ceci « affaiblit fort tristement. Cependant, j'approuve tout. Mais « enfin, puisque ma part est faite, après de mûres réflexions,

1. Lettre écrite de Munich, ou d'Eichstadt, refuge de Lavalette en exil.
2. Émilie-Louise de Beauharnais, sa femme.

« voici, mon ami, ce à quoi je m'arrête invariablement.
« E*** (Émilie) vous dira que ne je veux recevoir que la moitié
« de ma portion. J'ai calculé largement. Mon genre de vie
« est fixé par ma position, par mes goûts et même par mes
« fantaisies. Quoi qu'il puisse m'arriver, je ne peux dépenser
« davantage. Si je tombe malade, je dépenserai moins; dans
« le meilleur état de santé, je ne peux rien changer. Quelques
« livres, de la Musique, un appartement commode, deux domes-
« tiques dans ma solitude, j'ai pour cela autant qu'il m'en
« faut. Je désire donc très fortement que le Capital de l'autre
« moitié soit ajouté aux économies qu'elle m'a annoncé
« avoir faites, et à une petite somme de 5**** (50 000) qui
« me revient comme succession, et qu'avec tout cela, vous
« achetiez une propriété, *mais sous son nom*, dont elle jouira.
« Je dis que vous achetiez, mais il est tout simple qu'elle
« choisira ce qu'elle trouvera de plus agréable pour elle, pour
« ses goûts et pour ses habitudes. Elle employera le revenu
« pour elle; car je vous le répète, je ne peux pas avoir besoin
« de plus que ce que je me réserve. Elle en employera une
« partie à augmenter son appartement pour y placer mes
« livres auxquels je tiens tant; et si d'ailleurs, j'avais besoin
« par la suite de quelque chose, je le trouverais dans son
« amitié; mais qu'elle n'y pense pas. Pensez, mon ami, que
« nous ne sommes pas éloignés de la Révolution passée, et
« que les passions sont encore si actives qu'un esprit sage ne
« doit pas être sans inquiétude sur l'avenir. Cette propriété
« sera une ressource, quelle que faible (*sic*) qu'elle puisse être,
« pour elle et pour moi. Nous trouverions du moins une res-
« source à la campagne. Je ne serais pas obligé de faire anti-
« chambre pour une malheureuse pension, et nous pourrions
« encore vivre dans l'indépendance, le premier des biens. Je
« n'ai pas besoin de vous prier de lever les scrupules, si elle
« en avait, pour mettre cette propriété sous son nom. Ma
« position en dit assez sur ce point. Ce que je désire au reste,
« c'est qu'elle ne soit pas trop éloignée de Paris, qu'il y ait un
« enclos, un ruisseau, s'il est possible, une basse-cour et du soleil.
« Pour cette modique somme, elle n'aura pas un château, et je
« n'en veux plus; mais qu'elle y soit agréablement et commo-
« dément pour elle; pour moi, je n'ai besoin que d'une chambre.

« Adieu, mon ami, pensez à cela comme à votre affaire « personnelle. Causez-en avec elle, je vous prie. Je ne vis pas « tant que je la sais dans cette triste position; elle n'est point « convenable. Je suis profondément affligé, quand je pense « à son existence si triste, si abandonnée, et je dirai même si « peu convenable. Il m'est déjà revenu, je ne vous le cache pas, « qu'on m'accuse de cette mauvaise position, et qu'on en « conclut qu'elle sacrifie pour moi sa fortune. Croyez-moi, « l'ingratitude n'approchera jamais de mon cœur; et il m'est « affreux de penser que beaucoup de gens affectent de croire « que j'abuse de sa tendresse pour moi.

« A toutes les objections, je n'ai que ceci à répondre : c'est « ma fortune, et je désire qu'elle soit *ainsi* employée.

« Adieu, Cher ami. Recevez tous mes vœux. Mille respec- « tueux hommages à Madame (Méneval).

« J'ai reçu le premier trimestre depuis septembre, ainsi « jusqu'à la fin de mars, je n'ai rien à toucher.

« Je vous embrasse.

« *N. B.* — Vous sentez, mon ami, que quoique je ne veuille « pas une Maison de campagne, *un* ou *deux* pour Cent de moins « ne doivent pas être sacrifiés à l'agrément. Ce qui importe, « c'est d'être bien. Achetez les folies des autres, si c'est pos- « sible.

« Ce 9 octobre 1819. C***[1].

MÉNEVAL

***

Le plaidoyer qu'on vient de lire, si explicite sur plusieurs points, laisse visiblement subsister une sorte de mystère convenu sur certaines choses entre Lavalette, Méneval et Fain. Si l'intention de Lavalette était d'affliger cruellement Méneval sans fournir un aliment à la malignité, son dessein a été parfaitement rempli. On voit d'autre part, par ses Mémoires, comment il l'a mûri et résolu. Une remarque allusive à M. de Vaudeuil permet d'en dater l'exécution après les élections de 1827, c'est-à-dire dans les derniers temps de sa vie.

Mais quels motifs animaient sa rancœur? On sait que Napoléon, en 1814, avait pensé lui ôter la Direction des Postes pour la confier à

1. Lavalette portait en Bavière le nom de Cossard.

Méneval, qui rapporte le fait avec convenance. D'un autre côté, les paroles qu'il prête à Napoléon touchant la fameuse lettre en écriture déguisée font apparaître entre Méneval et lui une inimitié ancienne, que l'Empereur connaissait bien. Enfin, la lettre déguisée est certaine : Lavalette, instrument inconscient de Fouché, est sincère dans son attaque. Est-ce là tout le secret de son ressentiment? Nous ne le croyons pas. Lavalette reprochait à Méneval quelque chose de mystérieux, d'inavoué, relativement aux malheurs de sa femme pendant son exil. Méneval avait été l'introducteur de Dupuytren dans l'intimité de la comtesse, il avait été dans la confidence des papiers galants. C'est là, à notre avis, la clef de leur mutuel silence.

Rien d'autre ne pourrait expliquer la stoïque patience de Méneval. Le détail circonstancié qu'on vient de lire manque totalement dans ses Souvenirs imprimés. Omission inexplicable, hors ce motif. Comment croire, notamment, qu'il ôte de ses Mémoires jusqu'au souvenir de cette fameuse lettre déguisée, qu'il n'a point écrite, qu'il a bien plutôt ignorée, et qui, substituée à la sienne propre, fait reconnaître la main experte de Fouché. La relation de ces événements obscurs relevait très essentiellement de la mission de témoin véridique qu'il voulait remplir, selon le vœu de Napoléon mourant.

Les circonstances dans lesquelles le manuscrit fut composé, conservé, préservé, confirment exactement ces conclusions. Sitôt que les Mémoires de Lavalette parurent en librairie, un exemplaire fut offert en présent au baron Fain par la fille de l'auteur. L'envoi autographe se lit encore très bien sur le premier tome : *A Monsieur le Baron Fain, au Palais-Royal, de la part de Madame la baronne de Forget.* Fain a qualifié de sa main la donatrice : *Fille de mon ami Lavalette.* Plus loin, il se désigne lui-même d'une façon un peu naïve en inscrivant le mot, « *Moi !* » en marge d'un passage où il est fait allusion à son rôle auprès de Napoléon. Cet exemplaire fut communiqué à Méneval, qui répondit par le manuscrit qu'on vient de lire. Si quelque entente existait antérieurement entre Lavalette et Fain, Méneval apparemment n'y vit pas malice, et il n'hésita pas à remettre son Mémoire aux mains du même dépositaire. Fain, au surplus, n'était-il pas l'ami doublement désigné pour cet office? Il devait à Méneval d'avoir été promu jadis par Napoléon à des fonctions éminentes, et l'Empereur, qui constatait volontiers la ressemblance de leurs caractères, aimait à les unir dans la même amitié : on a de lui une note autographe bien curieuse sur ce sujet. Fain resta donc unique possesseur de l'exemplaire de présent des Mémoires de Lavalette et du Mémoire manuscrit de Méneval. Il les fit relier ensemble, en y joignant le tirage à part d'une lettre de Ballouhey à Lavalette, déjà insérée dans les Mémoires, et répondant à une certaine accusation attribuée à Napoléon par le rédacteur du Mémorial de Sainte-Hélène, au sujet de la succession de l'Impératrice Joséphine. Le tout forme deux jolis volumes agréablement reliés en veau fauve à coins, encore intacts aujourd'hui. Le manuscrit s'y trouve parfaitement dissimulé au

second tome, entre le texte et la table des matières, à laquelle Fain a d'ailleurs ajouté de sa main une mention sommaire du manuscrit, en sorte qu'il est tout à fait évident que ceci a été disposé pour lui et selon ses instructions. Ainsi, l'ouvrage a été traité comme un imprimé ordinaire, sans qu'on en soupçonnât l'intérêt, et Méneval, après la mort de Fain, a bien pu faire de vaines recherches pour recouvrer son manuscrit.

Ceci nous conduit à reviser certains jugements prêtés au baron Fain par les éditeurs de ses Mémoires posthumes, publiés à Paris en 1908, après un siècle de sommeil. Fain y parle très étrangement de Méneval, son bienfaiteur, « le petit secrétaire », auquel Napoléon aurait assigné un rôle et un rang des plus effacés. La manière dont il explique sa promotion au rang de Secrétaire-Archiviste, sans rien dire de Méneval, artisan de sa fortune, témoigne d'une ingratitude qu'on a peine à concevoir. La bonté, la modestie de Méneval y sont travesties en platitude, en médiocrité. A supposer que le baron Fain éprouvât de tels sentiments pour son bienfaiteur, comment imaginer qu'il réussît à les masquer au point de devenir le dépositaire de son manuscrit? Cela est bien peu vraisemblable. D'autant qu'il ne dit pas un seul mot de ce dépôt, si curieux pourtant. Doit-on admettre que l'amitié qui unissait les deux hommes, parfaite encore en 1831, lors de la remise du manuscrit, s'est altérée dans les six années qui ont précédé la mort de Fain, survenue en 1837? Un important carton autographe de quatre pages, tardivement inséré par Méneval dans son manuscrit, témoigne plutôt de la constance de cette amitié. Méneval, au surplus, n'a rien soupçonné de contraire : ce qu'il dit de Fain dans ses Souvenirs est parfaitement honorable. En somme, rien n'explique les dispositions malveillantes du baron Fain. Si les propos qu'on lui prête sont véridiques, il y a là une espèce d'énigme que nous ne nous chargeons pas de déchiffrer.

En quittant ici Méneval et les ombres de l'Empire, nous avouons subir encore le charme des Souvenirs laissés par cet homme rare, qui vit tant de choses, sut tant de secrets, et prit pour règle de modestie de n'offrir jamais son caractère en garantie de sa véracité. Un instinct naturel le porte vers les êtres de cœur, telle cette reine de Sicile, grand'mère de Marie-Louise, qui exhortait si fermement sa petite-fille à rejoindre à l'Ile d'Elbe Napoléon prisonnier. Qui sait ce qui fût arrivé si Marie-Louise avait retrouvé à Vienne, à son retour des eaux d'Aix, la vieille reine trop tôt disparue. Qu'on relise le touchant récit de la dernière visite qu'il fit au petit roi de Rome, et les paroles que l'enfant lui confie en secret pour son père : « Monsieur *Méva*, vous lui direz que je l'aime toujours bien! » Que de révélations précieuses sur le caractère vrai de Napoléon et de Marie-Louise! Sur la poignante tentative de suicide de Napoléon à Fontainebleau, dans la nuit du 12 avril 1814! Que d'erreurs corrigées, sur le retour d'Égypte, sur la mission de Balachoff, sur la royauté de Bernadotte, sur les circonstances vraies du divorce... Méneval, à l'encontre de Lavalette,

est bon pour les comparses méprisés, comme Fauche-Borel ou Jaubert. Tous les ridicules trouvent grâce devant lui, même ceux de la Cour de Vienne; et c'est sans acrimonie qu'il parle de ce vieux prince de Ligne « à la tête couronnée d'une forêt de cheveux gris, dont les hôtes parasites s'égaraient quelquefois dans les fauteuils où le prince s'asseyait »; de ce noble prince de Lambesc, fameux par l'éclat de ses bottes, dont il composait lui-même le vernis! Sa vie s'oriente vers ce calme qu'il avait tant aimé chez son premier maître, le vénérable Palissot. Il l'achève en sage, comme il avait accueilli, à vingt-quatre ans, l'annonce de sa haute carrière : « Que me voulait la fortune, à moi qui ne lui demandais rien? »

J. D.

# L'ACTE D'ALGÉSIRAS ET LA CRISE MAROCAINE

En 1906, treize nations se réunissaient à Algésiras pour faire sortir le Maroc du chaos et lui donner une charte économique, politique et financière. Au XX^e siècle, l'Empire chérifien était moins bien organisé qu'au XIV^e : loin de se moderniser, il s'était soustrait aux influences européennes; retiré derrière le rempart de ses coutumes, derrière l'abri de ses côtes inhospitalières et de ses hautes montagnes, il était retourné à l'état social des premiers siècles.

Quelques puissances essayèrent de s'infiltrer : elles envoyaient des commerçants qui étaient des agents diplomatiques, mettaient à la disposition du souverain des missions militaires qui devaient instruire ses troupes, mais cherchaient à prendre de l'influence, lui offraient des médecins qui se transformaient vite en conseillers intimes. La France, l'Angleterre et l'Allemagne rivalisaient d'ardeur. Le Sultan dodelinait de la tête, donnant des assurances qu'il retirait le lendemain, faisant luire aux yeux de tous les mêmes espoirs, excitant les puissances les unes contre les autres, cherchant à calmer les tribus berbères qui s'agitaient et trouvaient que leur chef religieux se compromettait avec les infidèles. La situation ne pouvait durer. On n'espérait pas que le Sultan puisse organiser son Empire sur le plan d'un État moderne, c'est-à-dire capable de faire du commerce et non du troc, un État où l'on se promène sans armes, où l'on respecte les contrats; bref un pays relié aux autres par ces canaux multiples

que sont les routes et les rivages sûrs, les chemins de fer, la monnaie, les banques, les traités de commerce, etc... Il fallait qu'une des puissances rivales réussît à s'imposer et à créer un État organisé. L'Angleterre se retira de la lutte en 1904 pour reporter son activité sur l'Égypte : la France et l'Allemagne restèrent les grands concurrents. Lequel triompherait? On ne pouvait le prévoir, mais ce dont chacun était à peu près certain, c'est que la victoire de l'un amènerait un conflit mondial. La France prenait tous les jours une avance, mais l'Angleterre continuait à intriguer en sous-main, l'Allemagne grondait : c'est l'époque où Guillaume II venait rôder dans les eaux méditerranéennes et faisait entendre ses clameurs. Il y avait dans l'air une odeur de poudre, lorsque le Sultan endetté, sans ressources, à la veille de la faillite, accepta la convocation d'une conférence internationale qui devait déterminer l'avenir du Maroc.

Non seulement les trois puissances furent convoquées à Algésiras, mais toutes celles qui prétendaient avoir des intérêts au Maroc.

Quelles intrigues dans les couloirs, quels marchés en séance, on peut l'imaginer. Les conversations diplomatiques se poursuivaient interminables jusque dans les jardins de l'Hôtel Reina-Christina où tous les délégués étaient logés. Ils ne pouvaient sortir d'une chambre pour aller dans l'autre sans être assaillis par une nuée de reporters. Le représentant de l'Allemagne, M. de Tattenbach, se rendant compte qu'il ne serait pas suivi, se promenait au bras du représentant des États-Unis, l'ambassadeur White, en déclarant : « Que l'Allemagne ne désirait ni vainqueur, ni vaincu. » Le délégué de la France, M. Revoil, étonnait par son habileté juridique, tandis qu'Arthur Nicolson, l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, promenait son visage impassible mais non dépourvu de ruse. Ils s'ennuyaient presque tous dans ce paradis sans joie. Les représentants de la plupart des nations ne comprenaient pas l'insistance allemande qui faisait durer la plus monotone des réunions. L'Angleterre laissait les mains libres à la France, le Président Roosevelt, qui faisait intervenir pour la première fois son pays dans les affaires de l'Europe, nous soutenait : s'il ne voulait pas que la France pût faire du Maroc une nou-

velle Tunisie, il désirait cependant que le régime « de la porte ouverte », conforme au traité de 1836 entre les États-Unis et le Sultan, assurât la sécurité du pays. La thèse française finit par l'emporter.

Le principe même qui fut appliqué est celui qu'avait énoncé dans son discours d'ouverture le Président duc d'Almodovar, ministre des Affaires étrangères d'Espagne, et qui fut repris pendant la même séance par M. Revoil, qui représentait la France :

« En fixant le programme qui doit servir de base à nos délibérations, les puissances contribuaient directement à le préparer, ainsi que celles, qui ont adhéré par la suite, ont clairement manifesté l'intérêt qui s'attache à ce que l'ordre, la paix et la prospérité règnent au Maroc... Les puissances sont également d'accord pour reconnaître que ce but précieux ne peut être atteint que moyennant l'introduction dans l'Empire de réformes basées sur le triple principe de la Souveraineté du Sultan, de l'intégrité de ses États et de l'égalité du traitement en matière de commerce, c'est-à-dire de la porte ouverte. »

L'Acte chargeait la France d'organiser avec l'Espagne la police du Sultan, réglait la surveillance et la contrebande des armes, créait une Banque d'État, s'efforçait d'obtenir un meilleur rendement des impôts, fixait le statut des adjudications des travaux publics, accordait à toutes les puissances signataires, c'est-à-dire l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Hollande, l'Italie, le Portugal, la Russie, la Suède, la clause de la nation la plus favorisée : c'est en application de cette clause, que les marchandises provenant de ces puissances devaient payer le même droit de douane, droit qui se monte, sauf pour quelques marchandises priviligiées, à 12 1/2 p. 100, décomposé comme suit, 10 p. 100 destinés au budget, 2 1/2 p. 100 pour alimenter une caisse spéciale des travaux publics.

Les milieux informés comprirent que les charges assumées par la France, en ce qui concernait l'organisation de la police, en devaient être compensées ultérieurement par de sérieux avantages et l'Acte d'Algésiras fut salué par eux comme une victoire de notre diplomatie.

***

Moins de trente ans après, un diplomate formé à l'école de ceux qui avaient poussé la France vers Algésiras, M. Ponsot, nouveau résident au Maroc, disait du traité, — s'adressant à un représentant du journal *Le Temps* : « Il est injuste, suranné, qu'il se justifie pour un pays sans industrie, sans activité économique tel qu'était le Maroc il y a trente ans », et il ajoutait : « L'égalité des droits n'est pas en cause, le Maroc ne proteste pas contre la chance égale pour ses fournisseurs, mais cela ne saurait être sans une réciprocité qui lui permette d'équilibrer sa situation. »

La question de l'économie marocaine a été dominée jusqu'à présent par le principe de l'égalité économique inscrit dans l'Acte d'Algésiras et par le principe de la porte ouverte qui, sans être formulé, est conforme à l'esprit de ce traité. Le Maroc est entouré d'une barrière douanière de 12 1/2 p. 100 *ad valorem* pour les marchandises de toutes nations qui semble, dans un monde où règne l'autarchie, une plaisanterie. Lié par ses obligations internationales, le Maroc est resté libre-échangiste malgré la fermeture de presque tous les marchés, malgré la plus terrible lutte douanière qui se soit jamais vue, malgré les dumpings qui ont livré aux consommateurs du monde entier des marchandises à des cours devant lesquels les économistes restent confondus. Seul il est ouvert à tous les produits sans droits de douane capables de le défendre ou de lui faire concéder, par intimidation, des avantages commerciaux. Il est devenu un paradoxe vivant.

Il veut continuer à vivre. Il faut se demander si cette situation l'a aidé ou l'a gêné dans son essor et si, maintenant, elle peut assurer son équilibre ou doit être modifiée. Il nous sera donc utile de considérer le passé et d'observer l'évolution du Maroc depuis 1906 au cours d'une série d'années que nous pourrons diviser comme suit : la période militaire, la période de premier équipement et de la guerre du Riff, la période actuelle vraisemblablement caractérisée par la crise.

## PREMIÈRE PÉRIODE

*Période militaire.* — De 1906 à 1918, le Maroc est un camp militaire. Le premier noyau important d'Européens est le corps expéditionnaire de 1907. Jusqu'à cette époque, au milieu de plusieurs millions d'indigènes, il y avait quelques centaines d'Européens. Ils n'avaient pas l'influence nécessaire pour modifier l'allure moyenâgeuse du pays. Celui-ci était un bloc inentamé. Les 3 000 hommes, envoyés au Maroc en exécution de l'acte d'Algésiras, agirent à la fois comme le bélier qui perce une muraille et comme le chirurgien qui fait une trachéotomie : non seulement ils poussèrent une pointe vers l'intérieur du pays, mais ils firent affluer à ses poumons un air nouveau. Ces hommes, en effet, qui, dès l'année suivante, se trouvaient au nombre de 15 000, apportaient avec eux des besoins, un esprit, des habitudes inconnues. Il leur fallait du pain de blé tendre, du vin, de la viande et des légumes cuits à l'européenne, des vêtements et des logements d'un genre nouveau. Ils se sont mis à créer des jardins, à constituer des troupeaux, à importer des marchandises; ils formèrent l'embryon du Maroc moderne.

En même temps, ils donnèrent au pays des instruments de pacification qui ne devaient pas tarder à devenir des outils commerciaux : pistes améliorées, lignes télégraphiques et téléphoniques, chemins de fer à voie étroite et autres instruments bons pour la guerre mais aussi pour les travaux de la paix. Au fur et à mesure que le corps expéditionnaire avançait, les civils bénéficiaient de leurs efforts. C'est ainsi que, pendant de longues années, le chemin de fer à voie étroite assura le trafic des marchandises et voyageurs sur plus de 1 000 kilomètres. Le premier équipement a été fourni par la troupe sur le budget de la guerre.

Le corps d'occupation dut faire le plus large appel aux indigènes auxquels il achetait des denrées, auxquels il apprenait à travailler, dont il affinait et élargissait les besoins : bénéficiant de gains inespérés et découvrant des produits alimentaires dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, ceux-ci ouvrirent à l'Europe un nouveau débouché. Tous les Fran-

çais qui étaient au Maroc, se rappellent la débauche de chocolat à laquelle se livrèrent alors nos protégés.

Les services de l'intendance ne suffisaient pas à alimenter cet embryon d'un Maroc nouveau. Les civils affluent, construisent des maisons, ouvrent des cafés, des magasins, des dancings, des hôtels. Certaines années virent de grosses immigrations : en 1912, date de l'établissement de notre Protectorat, — convention particulière qui ne change rien aux précédents accords internationaux — 9 000 Européens, presque tous Français, s'installèrent; à vrai dire, ils cherchèrent moins à mettre en valeur le sol qu'à être les intermédiaires entre le Maroc militaire et la France. La jonction se faisait à Casablanca où régnait la plus fiévreuse animation : c'est l'inoubliable moment où les officiers venaient en permission sabler le champagne pendant que les civils ébauchaient des spéculations qui préfiguraient les grands mouvements urbains d'après-guerre. A partir de 1914, l'élément civil s'accrut : cette année-là vit arriver 27 000 Européens. L'élément militaire dominait encore pourtant, et, jusqu'à la fin de la grande guerre, fut le principal facteur de prospérité. Non seulement la troupe continuait d'acheter sur place, pour ses propres besoins, non seulement ses fournisseurs divers tant européens qu'indigènes continuaient de faire des bénéfices, mais l'intendance effectuait pour le compte du Ministère de la Guerre, de gros achats qu'elle envoyait sur les champs de bataille alliés. Les producteurs français qui s'indignent aujourd'hui de voir la métropole accorder au Maroc des contingents qui entrent en franchise ne doivent pas oublier que ce pays a mis dès la mobilisation, spontanément à la disposition de la France, toutes ses ressources en hommes et en marchandises. Il lui a fourni du blé, de l'orge, du maïs, des fèves, du sorgho, de l'alpiste, du fénugrec, du lin, du ricin, des pois chiches, des lentilles, des haricots, des bœufs, des moutons, des porcs, de la laine et du cuir, du crin végétal. L'intendance faisait, grâce à ses achats, une importante économie évaluée à plusieurs centaines de millions, les produits marocains étant à cette époque exceptionnellement bon marché. En même temps, elle rendait au Maroc le triple service d'acheter sa production, de la stimuler et de l'adapter aux

besoins européens. On estime que de 1914 à 1918, en quatre ans et demi, la France a acheté au Maroc pour ses propres besoins, plus de 400 millions de marchandises et pour le corps d'occupation plus de 150 millions; près de 3 milliards de notre monnaie actuelle.

Pendant cette période, malgré la grande tourmente, quelques efforts furent tentés pour mettre le sol en valeur; 30 000 hectares de terre furent donnés aux colons, ce qui n'est pas énorme, puisque plus tard, en une seule année, 1926, ils en recevront 34 000.

Le Maroc vivait des achats de l'Intendance. Le ministre de la Guerre lui donnait annuellement une aide matérielle et morale qui explique sa prospérité d'alors. L'Acte d'Algésiras gênait-il le pays? Non. C'est de lui que la France tenait les pouvoirs de police qui lui avaient permis d'envoyer un corps expéditionnaire. C'est en partie grâce au principe de l'égalité économique que le Maroc vivait à bon marché et produisait à des conditions aussi avantageuses.

## DEUXIÈME PÉRIODE

*De premier équipement et de la guerre du Riff.* — Une fois les hostilités terminées, il fallait que le Maroc vécût par lui-même : on pensa lui donner des instruments de travail. Nous entrons dans une nouvelle période; celle du premier équipement.

L'armée, pendant longtemps, continuera de jouer un rôle économique de grande importance mais le pays ne sera pas seulement un camp militaire, il sera aussi un chantier.

Pour construire, il faut avant tout de l'argent. Le Maroc n'en avait pas assez; il ne possédait à cet effet que les revenus de la taxe douanière de 12 1/2 p. 100 *ad valorem* que l'Acte d'Algésiras avait instituée pour alimenter la caisse spéciale des Travaux Publics. Mais l'Acte lui avait assuré une stabilité financière, qui lui permettait d'emprunter. Le Maroc empruntera. Au cours de la précédente période, en 1914 et 1916, il avait fait deux emprunts mais de moyenne importance : ils ne totalisent pas 300 millions. C'est en 1920 qu'il lance sur le marché français son premier grand emprunt d'équipement :

523 millions. Il était garanti par le Maroc et la France, ce qui n'empêchera pas les entreprises semi-publiques et les municipalités de faire plus tard des emprunts auxquels l'État chérifien donnera son aval : les chemins de fer du Maroc emprunteront 800 millions : les chemins de fer du Maroc oriental 120 millions; les ports marocains 250 millions; les municipalités 181 millions.

Bref, à partir de 1920, le Maroc possède un capital important qui croît sans cesse. Comment va-t-il l'utiliser?

Il achètera ou créera tout ce qui lui manque : des bâtiments administratifs, des ports, des routes, des voies ferrées, des barrages, des phares, des balisages pour les lignes aériennes, des usines électriques : tout ce qu'il fallait à ce pays pour réaliser un rêve qui aurait étonné, à Algésiras, les plus optimistes et dont l'audace fait honneur au génie français. C'est à partir de 1920 que tous les grands travaux d'assèchement des marais, de recherche de points d'eau, de captage de rivières sont entrepris, que la voie de chemin de fer militaire cède sa place peu à peu à une voie à écartement normal dont le premier tronçon entre Fez et Rabat ne sera inauguré qu'en 1923.

Ces travaux de construction n'empêchent pas l'État de songer à la mise en valeur proprement dite puisqu'il livre à la colonisation, tous les ans, en moyenne une vingtaine de mille hectares, mais son activité est nettement dirigée vers la création des instruments de travail qui constituent l'armature économique d'un pays moderne.

Ces emprunts, par les travaux dont ils ont permis la réalisation, jouent un rôle analogue aux achats de l'Intendance pendant la période précédente; ils donnent au pays à la fois l'air, l'aliment, l'énergie qui lui manquaient; ils les donnent largement.

Les capitaux d'emprunt qui viennent s'investir en travaux publics amènent des compagnons : puisque l'on construit des villes, le prix des terrains doit augmenter, les capitalistes français envoient de l'argent, soit pour acheter des terrains, soit pour élever des immeubles; les gens du pays qui s'enrichissent rapidement en donnant à l'État leurs fournitures et leur temps, achètent et construisent pour leur propre compte,

ce qui leur procurera de nouveaux bénéfices qu'ils incorporeront dans de nouveaux achats et de nouvelles constructions. Ainsi s'explique à la fois l'essor rapide des villes du Maroc et la spéculation sur les terrains. En 1920, on fait à Casablanca pour 65 millions de constructions, ce chiffre croîtra presque régulièrement pour atteindre 294 millions en 1931, les prix des terrains augmenteront dans des proportions encore plus fortes : ils valaient à Casablanca quelques centimes le mètre avant la guerre, quelques francs pendant la guerre et après ils monteront jusqu'à plus de 3 000 francs.

Les capitaux ne viennent pas seuls. Des hommes les accompagnent. La population européenne s'accroît rapidement; en 1914, elle était de 38 000, vingt ans après elle sera de 165 000 dont 3 000 colons et 18 000 fonctionnaires.

Ces immigrants ont porté avec eux des besoins nouveaux que les ressources du pays ne peuvent satisfaire. Ils sont obligés de faire venir d'Europe une multitude de marchandises.

Les importations ne cessent donc d'augmenter. Elles étaient, en 1918, de 314 379 981 francs, elles sont en 1920, année du premier grand emprunt, de 1 000 474 464 francs. Le Maroc vit, comme de 1907 à 1918, d'une subvention déguisée, fournie celle-là par les emprunts, mais les importations de marchandises présentent un intérêt dont elles étaient dépourvues pendant la période précédente. Celles qui étaient destinées aux troupes ne payaient pas de droits de douane; celles qui servent à l'équipement du pays ou répondent aux besoins du Maroc nouveau payent, conformément à l'acte d'Algésiras, un droit qui procure au budget une recette des plus intéressantes : les revenus de douane qui étaient en 1918 de 32 millions, sont, en 1920, de 92 millions.

L'économie marocaine profite largement d'un système douanier purement fiscal. Encore faut-il, si l'on veut bien la comprendre, la regarder de plus près et distinguer au cours de cette seconde période plusieurs phases.

Dès la fin de la guerre, grand enthousiasme. Les affaires vont à merveille, toutefois, les achats de l'intendance pour le compte de la métropole cessent; les producteurs qui s'étaient équipés pour la fournir se sentent gênés; ce malaise

disparaît sous l'afflux d'argent frais provenant de l'emprunt de 1920, mais les fonds d'emprunt s'épuisent également et en 1921 s'ébauche une crise qui dure pendant deux ans : 1922 et 1923.

Quatre faits alors viennent dévier le cours des événements : l'exploitation intensive des phosphates, la politique de contingents, la guerre du Riff, l'inflation en France.

Un gisement de phosphates découvert quelques années auparavant est exploité en régie co-intéressée par l'État, formule habile indirectement engendrée par l'Acte d'Algésiras; il devient bien vite une ressource exceptionnelle pour le pays en général et pour le budget en particulier : en 1921, l'Office avait exporté 8 232 tonnes, en 1924 il exporte 429 958 tonnes, en 1926, 885 720, en 1927, 1 157 209, en 1930, 1 779 008; on note que, cette dernière année, il a dépensé au Maroc 45 millions 170 000 francs, qu'il a versé à l'État 17 millions 721 000 francs d'impôts et une redevance de 160 millions de francs, ce qui représente près de 20 p. 100 du budget. Les phosphates contribuent sérieusement à atténuer les effets de la première crise.

En 1923 également, le Protectorat se lance dans une politique d'exportation qu'il avait ébauchée en 1921 et que l'on ne pourra juger que plus tard : il obtient de la France des contingents d'importations en franchise, ce qui a pour résultat immédiat de valoriser la récolte marocaine, les prix étant plus élevés en France qu'au Maroc.

En 1925, survient la guerre du Riff : dure pour nos soldats elle redressa l'économie du pays. La métropole envoie toute une armée. Le Maroc possède 165 000 soldats presque uniquement alimentés par le budget de la guerre. On peut estimer à plus de 400 millions par an les achats sur place de la troupe. Cette campagne qui fit la fortune du Maroc et retint l'attention du monde civilisé ne fut possible que grâce au traité d'Algésiras qui avait garanti la souveraineté du Sultan : sans l'Acte d'Algésiras, une république du Riff aurait pu être proclamée et notre influence en eût grandement souffert.

1926 est l'année où, dans la métropole, le franc baissait et les impôts montaient : hommes et argent s'enfuirent au Maroc. Il est difficile de calculer dans quelles proportions entrèrent les

capitaux cette année-là, mais ils vinrent en quantité impressionnante trouver un refuge dans ce pays où ils étaient libres et où le régime des impôts n'était pas soumis à l'arbitraire des partis politiques.

L'économie marocaine continua d'être alimentée par l'afflux des capitaux, des marchandises, des hommes, ce fut encore une économie à sens unique. Sans doute les colons commençaient à produire et exporter, mais le chiffre de leurs ventes à l'extérieur était encore faible et presque entièrement absorbé par la métropole. Les statistiques à cet égard sont trompeuses. Elles marquent des sorties en augmentation constante, mais elles comprennent les phosphates qui sont un accident heureux. En 1927, par exemple, le Maroc a exporté 2 065 000 tonnes de marchandises dont 1 157 209 fournies par les phosphates; les autres exportations, 907 791 tonnes, sont approximativement celles de 1925, époque où l'exploitation intensive du gisement n'avait pas commencé : on piétine.

Comme après la Grande Guerre, le Maroc, après la guerre du Riff, aurait sans doute subi une crise s'il n'avait employé à titre préventif deux remèdes qu'il avait déjà employés à titre curatif.

D'abord, il obtient en 1928 un emprunt de 820 millions qui stimule les affaires et accroît encore le mouvement des importations : celles-ci non seulement servent à équiper le Maroc à des prix très intéressants mais continuent d'alimenter son budget : les recettes douanières du Protectorat vont croissant, elles avaient été en 1927 de 155 530 806 francs; elles furent en 1928 de 186 010 485 francs, elles seront en 1929 de 230 599 967 francs.

Ensuite, le Maroc fit élargir par la France ses contingents. Les exportations marocaines s'accrurent sensiblement : en 1927 nous exportions 1 029 779 quintaux de blé, en 1928, 1 236 959 quintaux, en 1929, 1 271 992 quintaux. Ces exportations laissèrent d'importants bénéfices aux producteurs : en France, en effet, les cours, défendus par des droits de douane, étaient plus élevés; au Maroc les cours tendirent à se mettre à la parité et ce mouvement de hausse se précisa en 1929 lorsque le marché local fut fermé à l'importation des blés :

automatiquement le prix de la vie monta. C'est à cette époque que la vie devint chère au Maroc. Il est même intéressant de comparer l'indice d'augmentation par rapport à 1914. Il est en 1925 de 270; à la fin de l'année à cause sans doute de la guerre du Riff et des achats de l'intendance, il monte de quelques points, à 290; il ne bouge plus jusqu'en août, mais survient la dévalorisation du franc qui provoque une hausse plus apparente que réelle, il passe à 400. Il reste sur ce palier jusqu'en 1928, cette année-là, politique de contingentement : il saute à 480 et atteint 500 en 1929.

Les colons, encouragés par les hauts prix et par une facile exportation sur la France, étendent leurs surfaces cultivées; quelques industries confiantes dans l'avenir du pays s'installent : conserves de poissons, ciments, huileries auxquelles s'ajoutera une raffinerie de sucre; on active la prospection et l'on prépare l'exploitation des mines : charbon, fer, manganèse... lorsque survient la crise mondiale.

Avant d'étudier la troisième période, celle de la crise, il nous faut jeter un regard en l'arrière pour saisir les grandes lignes de celle que nous venons de décrire.

Elle est caractérisée par l'augmentation constante des importations, qui gonfle le budget de ressources artificielles et par la politique de contingentement et de la fermeture du Maroc à certains produits.

Il est évident que l'Acte d'Algésiras a facilité les importations, quant à la politique de contingentement et son dérivé, la fermeture du marché, il ne faut pas rendre le traité responsable de ses conséquences heureuses ou malheureuses : elle est nettement contraire à son esprit.

## TROISIÈME PÉRIODE

*La crise.* — On parlait tellement de la crise mondiale que le Maroc, sans bien en analyser les causes, ne fut pas très étonné, à partir de 1931, de subir une forte dépression dans ses affaires.

Les transactions sur les terrains et les immeubles se ralentirent; les colons qui avaient eu quelques récoltes endommagées par les calamités naturelles eurent de la peine à vendre celles qui étaient abondantes. Les bénéfices des phosphates

diminuèrent, les recettes dues aux importations également, les mines métalliques ne furent pas exploitées.

Le Maroc, cette fois encore, voulut employer les remèdes qui avaient précédemment réussi. Il réclama de la France des augmentations de contingents, mais la France ne lui donna pas entière satisfaction. Il lança un grand emprunt de 2 490 millions. Celui-ci, à vrai dire, n'était pas destiné officiellement à amortir les effets de la crise, mais à achever l'équipement du pays : on espérait faire d'une pierre deux coups.

Pour une fois, les méthodes qui avaient jusqu'alors réussi ont échoué. Malgré quelques augmentations de contingents qui ont eu pour corollaire la fermeture du Maroc aux importations de céréales secondaires et de bétail, la crise s'est installée au Maroc. Elle n'a pas provoqué d'aussi graves catastrophes que dans certains autres pays : il y a peu de chômeurs, peu de faillites, certaines branches de l'activité commerciale sont encore en pleine prospérité; elle existe tout de même et si elle n'est pas enrayée par les moyens habituels, il est infiniment probable qu'elle n'est pas engendrée exclusivement par les mêmes causes.

Quelles sont les causes? Nous n'avons pas besoin d'être grand clerc pour les diviser en deux catégories : les causes mondiales, les causes locales.

On accorde généralement et avec raison que la crise mondiale n'a pas eu une très grosse influence sur le Maroc : au moment où elle a éclaté, n'étant pas au même stade d'évolution que les autres pays, il n'a pas été affecté au même titre; elle s'est manifestée par une chute des prix : puisque le Maroc cherchait moins à vendre au dehors qu'à importer, il ne pouvait en souffrir beaucoup. Elle touche assez durement les phosphates, elle a empêché de réaliser les espoirs miniers; elle n'a pu ralentir l'exportation du blé, qui depuis la politique du contingentement avait abandonné le marché mondial pour se limiter à un marché franco-marocain presque hermétiquement clos.

Il nous faut chercher au Maroc même les causes de la crise marocaine. On accuse beaucoup l'Acte d'Algésiras. Est-il aussi coupable qu'on veut bien le dire?

Dans la mesure où son économie a été importatrice et nous savons qu'elle le fut dans une très large mesure il ne put

retarder le développement du Maroc : il l'activa au contraire; ce n'est pas lui qui a fait diminuer les effectifs des troupes qui depuis 1907 avaient fait des achats pour une valeur de plusieurs milliards. Si l'Acte d'Algésiras avait dû étouffer une branche économique du Maroc, c'est sa production. A-t-il empêché le Maroc de produire?

Regardons sa production industrielle. L'Acte d'Algésiras a empêché seulement la création de ces industries artificielles qui poussent à l'ombre des droits de douane et, de par le monde, sont à la fois une des causes et les premières victimes de la crise. Les industries qui se sont créées au Maroc vivent : en 1932 les bénéfices des sociétés industrielles ont été de 4,09 p. 100 du capital; et nous ne comptons pas dans ces résultats les sociétés d'électricité dont les bénéfices ont été de 25,51 p. 100, ni les sociétés exploitées en régie par l'État (tabac et phosphates) dont les bénéfices ont été de 137,18 p. 100. Reste alors que l'Acte d'Algésiras aurait pu entraver la production agricole. Que produit le sol marocain? Du vin, des agrumes, des primeurs qui ont trouvé leurs débouchés et du blé qui subit une crise grave pesant lourdement sur l'économie du pays : le Maroc en produit beaucoup plus qu'il n'en consomme et n'arrive pas à l'écouler.

La mévente du blé est au centre de la crise; or on a pour lui rompu avec l'esprit de l'Acte d'Algésiras. Nous avons parlé des interdictions des céréales secondaires et du bétail : ces mesures sont trop récentes pour qu'on puisse les juger, mais il est évident qu'une exception a été faite au principe de la porte ouverte en faveur du blé et qu'elle a abouti à une situation désastreuse. Les colons, en effet, ont établi leur prix de revient en fonction d'un marché protégé. Non seulement ils ont mis sur leurs champs des bâtiments trop considérables, non seulement ils ont acheté un matériel sans proportion avec leurs moyens, mais ils ont semé sur des terrains impropres à cette culture; ils ont obtenu une production considérable mais chère; le marché français l'a absorbée facilement jusqu'au jour où l'accroissement de sa production et les obligations de sa politique étrangère le détournèrent du blé marocain. Le Maroc s'est trouvé alors encombré de stocks qu'il n'a pu écouler.

Nous ne voulons qu'une preuve de ce que nous avançons : pendant la Grande Guerre, l'Intendance achetait au Maroc non seulement pour le corps d'occupation mais pour les armées alliées; à partir de 1929 elle n'acheta plus, même pour le corps d'occupation, que sous une réserve : en cas de différence entre le cours marocain et mondial, le budget du Maroc paierait la différence.

La crise peut donc se schématiser ainsi : sans doute dans le but de l'intégrer à son économie, la France a équipé le Maroc pour produire beaucoup, elle a cherché à rompre le principe de la porte ouverte, elle a voulu absorber la production marocaine, elle l'a stimulée mais en a augmenté le prix de revient. Lorsqu'elle a dû refuser cette production, le Maroc avait des prix de revient trop élevés et ne pouvait plus traiter sur le marché mondial... Voilà le drame...

Les drames marocains se sont jusqu'à présent terminés par l'intervention d'un *deus ex machina*.

Il faut maintenant chercher un dénouement naturel.

## VERS L'AVENIR

Si nous voulons trouver les remèdes, il nous faut d'abord prendre conscience d'un fait évident et qui dominera l'économie marocaine dans l'avenir : le Maroc a investi des capitaux importants qu'il doit rémunérer par une production proportionnée.

Il a absorbé 5 milliards d'emprunt, 2 352 millions fournis par les sociétés et le rapporteur de l'emprunt 1932 estime à un demi-milliard les sommes investies par les particuliers isolés. Voilà donc environ 8 milliards à rémunérer par des moyens naturels.

Le Maroc produit; sa terre est excellente, son climat très varié, à la charnière de deux hémisphères, lui permet de produire depuis le fruit de France jusqu'au fruit tropical et de se présenter sur les marchés à des époques de soudure. Mais ce qui est difficile, c'est de vendre. A qui vendra-t-il? Le marché local, composé de nombreux indigènes et d'un petit nombre d'Européens, sera, une fois stabilisé, encore plus réduit. Les indigènes? Ils sont de faibles consommateurs et, sauf le thé

et le sucre, ils se nourrissent presque uniquement de ce qu'ils cultivent. Les Européens? Ils ont fait illusion parce que chacun d'eux maniait des capitaux énormes.

Si le Maroc veut s'ouvrir des débouchés nous savons maintenant qu'il doit changer de politique. Il ne peut multiplier ses interdictions douanières sans s'enfermer sur un marché local de plus en plus engorgé où il mourra par étouffement. Il perdra même le seul débouché qui lui soit encore accessible, celui de la métropole : chaque fois qu'il défend à une marchandise d'entrer chez lui, cette mesure, en vertu de la clause de l'égalité économique, s'applique à la France : les Français refusent de laisser pénétrer chez eux, en franchise, des produits qui viennent d'un pays où les leurs n'ont aucun accès.

Quelle solution alors? Deux seulement sont à envisager.

Puisque la clause de l'égalité économique risque de faire perdre au Maroc le marché français, la première est une révision de l'Acte d'Algésiras. Les produits marocains seraient considérés comme des produits français et réciproquement; c'est-à-dire que les produits marocains entreraient en franchise en France, que le Maroc, en retour, élèverait ses droits de douane sur les produits étrangers et donnerait la préférence aux produits français. Le Maroc a toujours souhaité et, jusqu'à ces derniers temps, espéré cette solution. Depuis que la crise a pris l'ampleur actuelle, il la croit irréalisable. Les difficultés, du reste, viendraient moins de l'étranger que de la France et de l'Algérie. Les producteurs de la métropole ne tiennent pas à se voir concurrencés par le blé marocain, l'Algérie a peur de voir les primeurs et les fruits marocains triompher de ses propres productions sur le marché français. Crainte qu'ont révélée les difficultés faites pour élargir les contingents, les ordres du jour des agriculteurs de France et d'Algérie, les discussions de la Chambre sur les vins de l'Afrique du Nord : l'Algérie avait des députés pour la défendre, le Maroc n'en a pas, l'Algérie n'avait qu'un seul adversaire, le Midi de la France, le Maroc en aura un autre, l'Algérie elle-même. Il a perdu momentanément l'espoir d'être intégré à l'économie française. Il faut pourtant, s'il veut faire honneur à ses engagements et payer les annuités de ses emprunts, qu'il trouve des débouchés et qu'il exporte.

Une seule solution lui reste donc possible, le respect de l'Acte d'Algésiras dans son esprit, et encore plus que dans sa lettre. Le Maroc pratiquerait le libre-échangisme et, grâce à ses bas prix, affronterait le marché mondial. Il a pris l'habitude de produire à un cours élevé certaines marchandises et particulièrement le blé, mais il peut mieux qu'un autre se réformer et adopter hardiment une méthode de bas prix : il possède une main-d'œuvre indigène dont les besoins sont réduits, il n'est pas grevé de lourds impôts, enfin le principe de l'égalité économique lui permet d'acheter ce dont il a besoin dans les pays les moins chers et d'user des pavillons dont les prix sont les plus avantageux.

Respecter l'Acte d'Algésiras ne signifie pas qu'on ne doive pas l'utiliser au maximum : le Maroc consentant à l'étranger des tarifs douaniers très intéressants peut exiger de l'étranger des faveurs analogues. C'est ce que M. Ponsot préconisait, croyons-nous, lorsqu'il disait que le Maroc doit appliquer le principe de réciprocité.

Nous devons avoir une confiance d'autant plus grande dans l'emploi de ces méthodes, que d'ores et déjà sans être lié à l'étranger par des accords spéciaux, le Maroc a réussi quelques exportations intéressantes. Nous ne voulons donner qu'un seul exemple, celui du vin.

La France ne voulait pas de vin marocain et ses attachés commerciaux à l'étranger ne favorisaient pas l'exportation marocaine qui pouvait gêner celle de la métropole[1]; les viticulteurs marocains étaient concurrencés sur place par les produits espagnols, ils semblaient à la veille de la faillite; aussi demandèrent-ils l'interdiction des vins étrangers ou tout au moins une élévation des droits de douane; ils ne purent obtenir gain de cause; les prix baissèrent; non seulement les vins marocains virent disparaître du marché local la concurrence espagnole, mais purent être exportés sur le marché mondial. Les vignerons qui, découragés, s'étaient arrêtés de planter, ne craignent plus d'étendre leur vignoble. Ils produisent pour l'exportation, tandis que les cultivateurs de blé que l'on a voulu protéger meurent étouffés sous leurs privilèges.

1. Récemment, un contingent important de vins marocains, accepté par les États-Unis, n'a pu être exporté, la métropole redoutant la concurrence.

Telle est la voie que doit suivre le Maroc. Nous n'avons cité qu'un seul exemple, parce qu'il semble paradoxal, mais nous pourrions parler des primeurs et des agrumes qui bien standardisés, bien présentés, se vendent admirablement sur le marché mondial. Si le Maroc suit ce chemin, il n'obéit pas à une vue de l'esprit, il s'appuie sur des expériences concluantes. Dans la mesure où il pratiquera le libre-échange, le prix de la vie baissera; dans la mesure où il vivra à bas prix, il produira à bon marché, conditions indispensables pour exporter.

Ouvert à tout le monde, le Maroc peut être un pays qui vivra et produira au-dessous des prix mondiaux; s'il réussit à faire abaisser les barrières douanières étrangères, il deviendra un des pays les plus riches du monde.

Les résultats vaudront à la France la reconnaissance des indigènes qui ont demandé sa protection et qui auront reçu d'elle beaucoup plus qu'ils n'espéraient : en même temps que l'ordre et la paix, la prospérité économique.

PRINCE CHARLES MURAT

# LE CHANT DU MONDE[1]

## DEUXIÈME PARTIE

### I

L'hiver au pays Rebeillard était toujours une saison étincelante. Chaque nuit la neige descendait serrée et lourde. Dans le halo des réverbères, Antonio l'avait vue tomber parfois droite comme une pluie d'orage. Les villes, les villages, les fermes du Rebeillard dormaient, ensevelies dans ces épaisses nuits silencieuses. De temps en temps toutes les poutres d'un village craquaient, on s'éveillait, les épais nuages battaient des ailes au ras de terre en froissant les forêts. Mais tous les matins arrivaient dans un grand ciel sans nuages, lavé par une petite bise tranchante. A peine sorti de l'horizon, le soleil écrasé par un azur terrible ruisselait de tous côtés sur la neige gelée; le plus maigre buisson éclatait en cœur de flamme. Dans les forêts métalliques et solides le vent ne pouvait pas remuer un seul rameau; il faisait seulement jaillir sur l'embrasement blanc des embruns d'étincelles. Des poussières pleines de lumières couraient sur le pays. Parfois, au large des chemins plats, elles enveloppaient un homme qui marchait sur des raquettes, ou bien, surprenant les renards malades à la lisière des bois, elle les forçait à se lever et à courir vers d'autres abris. Les bêtes s'arrêtaient en plein soleil avec leurs poils tout salés de neige gelée, dure comme une poussière de granit; elles

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mars.

se léchaient dans les endroits sensibles pour se redonner du chaud et elles repartaient en boitant vers l'ondulation lointaine d'un talus. Le jour ne venait plus du soleil seul, d'un coin du ciel, avec chaque chose portant son ombre, mais la lumière bondissait de tous les éclats de la neige et de la glace dans toutes les directions et les ombres étaient maigres et malades, toutes piquetées de points d'or. On aurait dit que la terre avait englouti le soleil et que c'était elle, maintenant, la faiseuse de lumière. On ne pouvait pas la regarder. Elle frappait les yeux : on les fermait, on la regardait de coin pour chercher son chemin et c'est à peine si on pouvait la regarder assez pour trouver la direction : tout de suite le bord des paupières se mettait à brûler et, si on s'essuyait l'œil, on se trouvait des cils morts dans les doigts. Ce qu'il fallait faire, c'est chercher dans les armoires des morceaux de soie ou bleue ou noire. Ça se trouvait parfois dans les corbeilles où les petites filles mettent les robes des poupées. On se faisait un bandeau, on se le mettait sur les yeux, on pouvait alors partir et marcher dans une sorte d'étrange crépuscule qui ne blessait plus. Vers les midi, c'est le moment qu'on choisissait pour les petits voyages, les déplacements de ferme à ferme, ou pour se dégourdir un peu quand on s'était rôti devant, derrière à l'âtre — le pays était parcouru par des hommes, des femmes ou des chevaux masqués. Tout ça marchait lentement avec comme un peu de fatigue ainsi qu'il est d'usage de marcher dans les crépuscules. Ceux qui avaient des masques noirs avaient des gestes encore plus fatigués, ceux des masques bleus un peu moins, mais, quand on se rencontrait, on se mettait à se parler lentement sans grand entrain et on redressait péniblement ses reins comme si on était après un gros travail à la fin d'un jour. Pourtant, c'était midi, avec un soleil exaspéré par les cent mille soleils de la neige et on venait à peine de se lever des escabeaux autour du feu. Mais c'était à cause de ces masques de soie qu'on était obligé de porter contre l'éblouissement et parce que dans la tête on avait la couleur du soir.

Enfin, le soir véritable venait. Tous les piétons rentraient aux fermes et aux villages. Deux ou trois traîneaux passaient encore à toute vitesse à la lisière des bois dans un gros bruit de galopades et de grelots. On entendait dans le vent des gens

qui tapaient leurs raquettes sur le seuil des portes, puis les portes se fermaient, et les fermes et les villages se mettaient à suer de la vapeur et de la fumée comme des chevaux qui ont couru de toutes leurs forces dans le froid. La carapace des forêts, les épines des buissons devenaient bleues comme de l'acier, tout l'étincellement de la terre s'éteignait, d'un seul coup, deux ou trois grosses étoiles déchiraient le soir, puis, du haut des montagnes, s'écroulait lentement l'entassement des nuages, la neige recommençait à tomber et, la nuit s'étant fermée, il n'y avait plus rien à voir, il ne restait plus qu'à écouter les grands nuages qui battaient des ailes à travers les forêts.

Après la fermeture de l'hiver, Toussaint avait fait partir son homme de commission. Il lui avait dit :

— Va voir Junie, tu lui diras : « Ton fils est vivant, ton homme aussi. Ils sont à Villevieille chez Toussaint. Fais ton train et ne t'inquiète pas. Ils reviendront dès qu'ils pourront.

Pour le moment ils ne pouvaient pas.

Il y avait eu d'abord deux choses : une bonne dans un sens et une mauvaise. Maudru était allé chez les gendarmes. On l'avait su dans les premiers temps. Antonio pouvait sortir dans la ville, on ne le connaissait guère. Il descendait de la haute maison et il s'en allait renifler le vent de l'affaire chez les tanneurs et même chez les hommes de Maudru. Ils se réunissaient dans un débit de la ville basse appelé : « A la détorbe ». Mais, malgré ça, ils ne se laissaient « détorber » ni par le nom du débit ni par la boisson. Ils riaient tous dans leurs grandes forces de bouviers en regardant les lettres de l'enseigne peintes à l'envers sur les vitres.

— Qui nous détournera de notre but? — criaient-ils en frappant les tables de bois. — Qui peut nous détorber, nous autres?

— Bien sûr, bien sûr, — disait Antonio, — buvons le vin chaud, laissez faire.

Et, par-dessous, il apprenait toutes les choses cachées. Il avait retrouvé le tatoué, il lui avait dit :

— Ici c'est mieux que la route, viens boire.

Ça avait été vite fait. Le tatoué avait deux allures : une pour son milieu de bouviers et alors il se carrait sur sa chaise,

le torse en arrière, les jambes écartées, un bras sur le dossier et il disait : voilà l'affaire. Il expliquait une longue histoire, il ouvrait et il fermait les doigts de sa main, il se lissait sa grosse moustache rousse, et on avait beau lui dire : « Qu'est-ce que tu racontes? » il racontait jusqu'au moment où les grands bouviers silencieux le faisaient taire en tapant du poing sur la table. Alors, il devenait triste et rêveur. Il se tirait vers le coin d'Antonio et il prenait sa bonne allure naturelle. Il s'asseyait avec une grande politesse paysanne.

— Hé, comment va ta mère?

— Je t'ai déjà dit vingt fois que je l'ai perdue.

Il essuyait soigneusement son coin de table avec sa grosse main râpeuse. Il restait là les yeux baissés en soupirant, cherchant en lui-même ce qu'il pouvait dire de poli et de bien intentionné. Puis :

— Ah! quel malheur! — soupirait-il.

— Quel malheur? — dit Antonio.

— Le mien.

Il regarda de droite et de gauche pour voir si on ne l'écoutait pas. Il toucha le bras d'Antonio.

— Voilà l'affaire, — dit-il. — Moi, quand j'ai vu quelque chose, je suis obligé de le dire. Qu'est-ce que tu veux, c'est plus fort que moi. Si je vois bouger un rat, il faut que je crie tout de suite : « Le rat bouge », ou bien je suis malade.

— Où est le mal?

— Le mal, c'est eux. Il faut toujours qu'ils fassent et jamais dire. Des secrets. Moi j'aime dire. Quel mal quand c'est à des amis, toi et moi, là, tranquilles, qu'est-ce que ça peut faire, hé?

Il cligna de l'œil. C'était toujours une opération très extraordinaire. Il avait la tête toute molle et graisseuse. Sa peau ne faisait pas de poils. Il n'avait pas besoin de s'approprier de temps en temps au rasoir; il n'avait jamais eu sur le menton, la lèvre et les joues que le duvet des cadets. Et pourtant il était d'âge. Il clignait de l'œil lentement et avec une grande force dans ses moments où il ruminait quelque chose à dire en tête à tête. C'était encore sa politesse, comme pour faire comprendre d'un seul coup toute la malice de ce qui allait venir. Mais, dans sa tête molle, le clignement d'œil

creusait un gros trou, faisait des rides, tirait les joues et il n'avait plus figure d'homme mais comme un visage en souche de vigne.

— Ho! on lui disait, ne fais jamais ça devant la femme enceinte.

— Voilà l'affaire, — dit-il. — Je suis allé chez les gendarmes aujourd'hui. Pas tout seul, avec Maudru. Il leur a dit : « Hé, qu'est-ce que vous faites? — Tu vois, ils ont répondu, on se prépare. — A quoi? Ils ont dit : « Nous savons que celui qui a tiré sur le neveu est dans la ville. » Il les a regardés en soufflant. Il faisait craquer ses dents comme s'il cassait des noisettes. Ils en ont lâché les mousquetons.

« Doucement, Maudru », a dit le brigadier. — Doucement, toi, a fait Maudru. D'où tu as pris qu'on avait tiré sur le neveu? Qui t'a dit ça? C'est toujours pareil, il a dit, l'état vous engraisse, vous n'avez qu'à manger-dormir, alors votre sang fait des contes. Le neveu s'est blessé tout seul, voilà l'affaire. — Dans le ventre, a dit le patron-gendarme, c'est difficile. — Bien sûr, a fait Maudru, ta sœur est moins difficile, mais moi je te dis, un buisson qui accroche, un fusil chargé et un ventre d'andouille, ça peut faire une ligne de mire. Et je le dis. — Bon, a fait le gendarme, alors repos si c'est ça que tu veux. — C'est ça, je suis assez grand, a dit Maudru, et le fait est : il touchait leur petit plafond avec sa tête.

— Et le neveu, — dit Antonio, — qu'est-ce qu'il devient?

— Il passe, — dit le tatoué, — mais pas sans fueuler. Il verra dix jours, vingt si tu veux, mais c'est marqué. Il est déjà à moitié encaissé.

— Et Gina?

— La vieille, — dit le tatoué? — De la diablerie. Depuis, elle est toute en nerfs de loup.

***

Et puis, il y avait eu l'aventure du bessón.

Le bouvier qui gardait l'avancée de Puberclaire sortait tous les matins quand la ferme était encore engourdie. Il chaussait ses raquettes et il s'en allait tout doucement par la lisière du Bois Doré. Le soleil venait à peine de sortir des

montagnes et il montait en traînant des brumes rouges. Après le bois le chemin passait par le large des champs. A cette heure les enclos à taureaux étaient déserts. La neige montait jusqu'aux deux tiers des piquets de clôture. Le bouvier avait une toque en poils d'ours, ses deux gros foulards noués l'un sur l'autre, sa veste de cuir, des moufles en peau de mouton et des cuissards de loutre ficelés le long de ses jambes depuis la cheville jusqu'à la hanche. Il était lourd. Il marchait lentement. Il faisait juste les gestes qu'il faut. Il n'avait pas encore mis son masque de soie noire car la neige de si bon matin n'éblouissait pas. Il s'en alla tout droit dans le large des champs, il tourna à gauche, il monta la colline du Bièchard, il descendit de l'autre côté. Il ne voyait plus la ferme, il commençait à voir le fleuve qui roulait des eaux de goudron dans ses rives de glace. Au lieu dit « le clos du poirier », il longea la grande falaise qu'on appelait l'arche. C'était le refuge des houldres et de tous les oiseaux, un ou deux de chaque race qui portaient le printemps dans leur gorge. Comme d'habitude, le soleil donnait déjà en plein sur la muraille de rocher trop droite pour garder de la neige et les trous de la pierre grésillaient d'une petite chanson d'oiseau chantée de la pointe du bec. Une gelinotte se roulait dans la neige, puis sautait en secouant ses plumes.

— Beau matin, pensait le bouvier. On est en train de répéter le printemps dans l'arche. C'est encore loin, les amis, dit-il aux oiseaux. Heureusement! Qu'est-ce que ça va faire comme eau quand ça va fondre tout ça. Vous vous en foutez, vous avec vos ailes, mais moi, avec mes pieds!...

Comme il arrivait sur les hauts de Journas, il vit un homme en bas. Il faisait son chemin en venant de la ville. Il allait très vite. Il n'avait pas de raquettes, mais de longues planches sous les pieds, de ce que dans la haute montagne, « le Rebeillard du dessus », on appelait : « les plaques ».

— Quelle idée! — dit le bouvier.

Ça n'était pas l'usage ici-bas où l'hiver était une saison lente.

En bas l'homme filait plus vite qu'un cheval. Il se poussait avec deux bâtons. Le névé était tout en longues vagues avec des creux, des montées, des descentes. L'homme s'en allait là-dessus comme un oiseau. Il était vêtu de façon légère et

dégagée. Il ouvrait ses grandes jambes. Il les refermait. Il balançait ses bâtons. Il penchait son torse à gauche, puis à droite, à gauche, à droite, en se balançant pendant qu'il glissait à toute vitesse sur ses plaques, au fort des pentes, au revers des talus, sur les crêtes, puis il plongeait comme s'il s'enfonçait dans la neige; il disparaissait, puis il surgissait plus loin, les bras relevés, lancé tout droit à pleine poitrine; il se penchait en avant, il s'accroupissait, il sautait, il reprenait sa glissade. Il volait à ras de terre comme une hirondelle aplatie par l'orage. Il fit front vers une barrière de saules. Il s'élança contre elle et, la tête en avant, les bras repliés, il la traversa dans un jaillissement de poussière de neige que le soleil, maintenant haut, alluma comme un éclair.

« En voilà un de décidé, se dit le bouvier. Celui-là oui! »

Il se mit à descendre pluf-plaf le long de la colline en direction des saules au milieu desquels l'homme avait plongé. Ça l'intéressait, cette course.

« Je vais voir », se dit-il.

De l'autre côté du rideau de saules, le besson, ébloui de poussière de neige, tourna ses plaques, s'accroupit et s'arrêta. Depuis Villevieille il menait ce train d'enfer. Personne. Il était seul. Il regarda vers le fleuve. Il reconnaissait l'endroit, l'anse ronde où il avait marqué les bois. Son grand radeau était là sous la neige, en train de dormir.

Le besson était fort en reins et en cuisses. Il avait un petit buste terrible et nerveux et toute la force de son sang de poivre était là sur ses hanches, accumulée en deux énormes muscles au milieu de lui comme la force de l'arc est au milieu de l'arc. C'est de là que tout partait. Toute la route de Villevieille jusqu'ici à la plage du radeau avait été faite sur le jeu souple de ses cuisses et de ses reins depuis l'éveil quand il avait enjambé le corps encore endormi de Gina jusqu'à maintenant où il délaçait ses plaques. Il planta ses bâtons dans la neige. Il n'avait pas de gants. Son sang était assez chaud. Il ne sentait le froid que longtemps après les autres. Il regarda. Il était seul. Il ne mettait pas de masque de soie. Il pouvait regarder en plein soleil.

Il sonda la neige. La hauteur d'une moitié d'homme, puis, là-dessous, le bois du radeau sonnait. Avec sa hache il cassa

la croûte de glace puis il se mit à creuser. Il ne pouvait pas encore délivrer le radeau. Il voulait voir si les ferrures tenaient toujours.

« Drôle d'homme, se dit le bouvier. Qu'est-ce qu'il croit faire? »

Il était arrivé aux saules. Il s'était caché sous les branches et il regardait le travail.

Le besson tranchait dans la glace avec sa grande hache. Il essaya de remuer les troncs d'arbres, là-bas au fond.

« Qu'est-ce qu'il fait? se dit le bouvier. Peut-être qu'i cherche de l'or? »

Il se l'était dit un peu en riant : ces plaques, cet attirail de montagne lui avaient fait penser à ces chercheurs d'or qui maigrissent là-haut dans le Rebeillard du dessus, mais voilà qu'en fait d'or le besson enleva sa toque pour se gratter la tête.

— Le cheveu rouge!

Alors, le bouvier se retira doucement. Il en avait les yeux ronds; plus de surprise que de peur, mais quand même très embêté d'être si près du cheveu rouge; l'autre avait une hache, lui n'en avait pas; l'autre était leste, lui non.

Le rideau de saules le cachait. Il ne remonta pas à Journas, il obliqua vers les mélèzes, il suivit la lisière; là il était caché cinq fois sur dix. Il profita d'un recoin d'arbre pour regarder en bas : l'autre ne se souciait pas. Il creusait toujours à coups de hache dans la glace. Le bouvier pensait : « Si on était seulement cinq ou six! »

Mais il fallait aller jusqu'à la ferme et faire vite car l'équipe allait bientôt partir à Villevieille à en juger par l'heure du soleil.

Il faisait aussi vite que tout et il était au Bièchard quand il vit là-bas près de la ferme les gars presque déjà partis pour la ville.

Il n'y put pas tenir. Il ne pouvait pas courir. Il se dit : je sonnerai doucement, l'autre n'entendra pas. Il souffla un petit appel de trompe.

Dans l'anse du radeau le besson arrêta sa hache. Il avait l'oreille fine. Il chaussa ses plaques. Il glissa jusqu'à la barrière de saules. Il regarda. Là un bouvier était venu en raquettes.

Là il s'était couché, là il était reparti vers les mélèzes.

Il examina l'alentour. Les hauts de Journas faisaient le dos de vache; entre le bas de la colline et le fleuve il voyait encore le sillage de ses plaques à lui, mais, passer par là maintenant, il n'y fallait guère compter car il ne fallait guère compter partir avant que les bouviers arrivent. Il était le cheveu rouge, somme toute, et Gina avait beau dire. Il retourna tout doucement jusqu'à son trou. Il alla regarder le fleuve. Il avait baissé, il était aplati bien au-dessous de ses berges. Depuis le bord jusqu'à dix mètres vers le milieu il était gelé. A la couleur de la glace le besson comprit qu'elle portait et qu'elle devait porter partout le long de la rive. Elle était unie, propre, elle s'en allait vers Villevieille comme un chemin.

Il délaça ses plaques, il entra dans son trou. Il se tailla à travers la neige un couloir jusqu'à la berge du fleuve. Il dressa la tête. Sur les hauts de Journas, la forêt de mélèzes crépitait comme si un troupeau marchait à travers ses branches gelées. Le besson entr'ouvrit sa veste. Il avait là-dessous deux patins de fer pendus à son cou par une lanière. Il les cramponna à ses pieds et il attendit. Tout était désert. La cloche du matin sonnait à Villevieille. Le premier bouvier émergea de Journas. Il avait des raquettes, pas de fusil, habillé lourd. Bon. Deux, trois, quatre, puis dix, tout noirs comme des loups, sortant des mélèzes de Journas, puis restant là une minute sur la crête à se regarder, à regarder tout autour. Ils avaient tous des raquettes, trois portaient des fusils, un à chaque bord, un au milieu. Un désigna avec son bâton cette place ronde en bas entre les saules et le fleuve avec, à son centre, le trou où le besson était caché. Ils commencèrent à descendre lentement. Le besson toucha ses patins. Ils étaient bien amarrés. Bon. Il sortit du trou. Il fit le surpris et il sauta dans son trou comme pour se cacher. Il avait fait voir ses cheveux rouges. A ce moment la nasse des bouviers était faite comme ils voulaient; ils tenaient tous les chemins. Le fusil de gauche touchait le fleuve, celui de droite aussi, les autres râtelaient devant eux le névé nu et plat où l'on n'aurait pas pu perdre une épingle à tête noire. Cette fois on l'avait l'homme-renard. Ils crièrent tous ensemble. Ils essayaient de courir avec leurs jambes de fourrure et les gros pieds-raquettes. Le besson rampa dans son

couloir de neige. Il descendit dans le fleuve. La berge le cachait. Il tapa du pied. La glace portait comme de la roche. Il s'élança d'une longue glissade jusqu'à un trou de la berge. Il se cacha. Là-haut dessus il entendit passer le bouvier au fusil.

Il le laissa passer.

Il s'élança droit devant lui pendant qu'ils tiraient là-bas derrière des coups de fusil sur son trou vide. Il dépassa les deux grands détours du fleuve puis il remonta sur la berge et il remit ses plaques. Il se poussa dans la pente. A la remontée il arrêta son élan en pliant un de ses genoux. Il regarda. Là-bas loin des hommes noirs, petits comme des fourmis. Ils pataugeaient lourdement avec leurs raquettes. Ils devaient crier, on ne les entendait pas. Ils agitaient les bras. Un tira un coup de fusil. Le besson vit la fumée. Au bout d'un moment le bruit arriva, il roula dans les échos du pays vide, de la colline au fleuve, du fleuve à la sapinière, de la sapinière à la montagne où il fit sonner les gorges étroites des chemins montagnards.

L'heure sonna à Villevieille.

Le besson fit quelques pas vers la pente du vallon. Il se pencha en avant. Il glissa d'abord doucement, puis son poids, la pente et le balancement de ses bras l'emportèrent.

De l'autre côté du vallon la ville venait vers lui en grandissant à toute vitesse.

## II

— Tu n'as rien pour débourrer ma pipe? — demanda Antonio.

— Si, — dit Toussaint, — attends, je vais te chercher un poinçon.

Il marcha jusqu'à la porte du fond. Ses jambes maigres balançaient lentement son buste chargé de trop grosses épaules. Ses longs bras ramaient autour de lui.

— Il marche comme un bateau, avait dit Matelot, je pense beaucoup aux bateaux depuis quelque temps, qu'est-ce que ça veut dire?

— Apporte la lampe, — dit Toussaint.

C'était la première fois qu'il ouvrait la porte du fond.

— L'homme que tu as envoyé à Nibles, — dit Antonio, — il va bientôt revenir.

— D'habitude, il reste six jours. Aujourd'hui ça fait déjà dix, mais c'est le plein de l'hiver.

Il régla la mèche de la lampe.

— Mauvais temps, — dit-il.

Autour de la maison le vent claquait comme une charretée de planches. Sur le seuil de la porte, Toussaint regarda Antonio.

— Où est Matelot? — dit-il.

— Il dort.

— A-t-il toujours beaucoup parlé de la mer?

— Oui.

— Mauvais signe, — dit-il.

Chaque fois qu'on portait une lampe dans une pièce de cette énorme maison, la lumière avait peur. Elle ouvrait brusquement deux grandes ailes d'or, puis elle se couchait dans la lampe prête à s'éteindre.

Toussaint la rassura avec sa main blanche en haut du verre.

— Oui, — dit-il, — l'homme de Nibles peut rester dix jours ou bien deux mois, ça arrive.

— Je lui ai donné une commission, — dit Antonio.

— Loin de Nibles?

— Non, chez une femme qui s'appelle « la mère de la route ».

— Je ne te demande rien, — dit Toussaint.

— Et pourtant je voudrais te dire, — dit Antonio.

Le bossu le regarda par-dessus sa mauvaise épaule.

— Parle, — dit-il.

Il assura le pied de la lampe sur la table, entre deux grosses pierres de la montagne.

— Ce sont des choses difficiles, — dit Antonio.

Les yeux de Toussaint étaient sans bords : une immense lumière claire, presque fixe.

— Oh! c'est seulement une femme, — dit Antonio. — Ne t'inquiète pas.

— Jusqu'à présent tu as vécu seul? — dit le bossu.

— Oui.

— Je ne sais si je peux te parler comme parfois je me parle à moi-même, — dit Toussaint, — mais je le crois. Tu es un grand campagnard, toi, comment te dire?

Il ouvrait et il fermait ses doigts comme si, de temps en temps, des fleurs naissaient dans la paume de sa main.

— Je vais te parler comme je me parle à moi, veux-tu?

— Oui, — dit Antonio, — parle, mais n'oublie pas que j'ai surtout fréquenté l'école des poissons, je ne sais rien.

— Oui, mais tu as beaucoup senti. Tu es un de ces hommes qui sont comme des moyeux. Tu fais ta route sur la ligne plate, mais tu sens que la roue tourne autour de toi. Quel âge as-tu? Comment as-tu fait pour les femmes jusqu'à présent? Pourquoi dis-tu : « Seulement une femme? » Pourquoi dis-tu de ne pas s'inquiéter? Ça n'est pas « seulement » et c'est toujours de l'inquiétude quand quelque chose change.

Antonio se mit à sourire.

— Tu dis : « Je vais parler », — dit-il, — puis tu demandes : « Pourquoi, pourquoi? » Je ne peux rien t'expliquer. Comment je faisais pour les femmes? Quand j'en avais besoin je descendais jusqu'aux pays bas et j'en avais toujours une. J'ai quarante ans. Maintenant, c'est autre chose. Bien simple. En venant ici avec Matelot, nous avons trouvé une femme dans les bois. Pour moi ça n'est pas une belle fille, le printemps et le besson, non. Cette femme faisait son petit dans les broussailles comme une laie. Je l'ai portée sur mon épaule, je lui ai donné un lit, du chaud, je l'ai lavée. Elle est aveugle. En partant je lui ai dit : « Attends-moi. » Je ne pouvais pas lui dire autre chose.

— Tu veux la garder avec toi?

— Oui.

— Aveugle?

— Pourquoi pas? Je lui ferai connaître tous les bords de mon île. Le fleuve s'entend tout autour, elle ne risquera rien, elle n'aura qu'à se méfier de cette voix avant d'avancer son pied.

— Voilà le poinçon, débourre ta pipe.

Antonio renifla autour de lui.

— Il y a une odeur ici.

— Ça sent un peu l'éther, — dit Toussaint.

Cette chambre était très sensible au vent. De longs remous d'air venaient reconnaître la lampe, se frotter contre son verre et la flamme effarouchée battait éperdument des ailes. On

distinguait dans l'ombre une large commode et deux ou trois tables appuyées contre le mur sur lesquelles les éclats de la lumière allumaient des reflets dans des bols de verre, de petites vitrines, des tubes et un gros bocal.

— J'ai des bêtes mortes ici, — dit Toussaint. — Viens.

Ils s'approchèrent de la table. Elle portait aussi un poids de pierres et de plantes comme la table de la salle où Toussaint faisait entrer ses malades.

— Prends cette loupe. Regarde cette pierre.

Antonio tourna la pierre dans ses mains.

— Elle est belle, — dit-il. — Elle est un peu savonneuse.

— Regarde, — dit Toussaint. — On dirait un grand pays. Tu vois ces taches vertes avec leur encerclage noir, là ces plaines rousses avec la petite ligne brune qui sépare les champs. Des mers, des fleuves, des océans avec leur couleur et leur forme. Et c'est une pierre que tu as dans ta main. Toutes ces taches de couleur, sais-tu ce que c'est? C'est un petit lichen vieux comme le monde, vivant depuis que le monde est monde, toujours vivant et qui n'est pas encore arrivé à son temps de floraison. Un de nos arbres, en quatre coups de saison ça fait sa fleur et ça la perd. Compte. Depuis des mille ans. Quelle confiance! Et c'est gros comme un poil de mouche, et ça se dit : j'ai le temps. Peut-être que, si on regardait le monde de haut ça serait pareil et on se dirait aussi : quelle confiance! Voilà mon jeu.

Il promenait son doigt mou sur le petit monde des lichens.

— A un moment donné, moi aussi, — dit-il, — j'ai pensé aux femmes, ça a été ma plus grande dispute avec Matelot. Tant ça peut donner de force que cette fois-là j'ai tenu tête. Pourtant c'était la première fois qu'il avait raison contre moi. Attends, je vais te faire voir des bêtes. Tu n'as pas froid?

— J'ai froid, — dit Antonio, — mais fais voir.

Il alluma sa pipe.

Toussaint alla chercher un bol de verre sur une table de l'ombre.

— C'était une fille d'en bas, — dit-il. — La force du dedans de soi n'a rien à faire avec ça. (Il ouvrit ses bras pour se montrer avec son petit corps de bois tordu et ses membres de fil.) C'est surtout question d'œil et d'oreille, — dit-il, — et encore,

quand je dis question je veux dire qualité véritable et non pas cette beauté qu'on voit. Tu me suis? Regarde ce scarabée, je l'appelle Madame des lunes, regarde, elle a des lunes sur son dos. J'aime mieux mettre des noms à moi. C'est une question d'œil et d'oreille justement. Tu peux toucher, ça n'est pas un aiguillon. Ça a l'air terrible, mais ça n'est rien, c'est son plantoir pour les œufs. Avec ça il plante profondément ses œufs dans la terre. Une arme d'amour. Oui, une fois, moi aussi je me suis mis en tête... Comprends-moi, j'étais plus jeune. Et ça n'est pas allé bien loin, mais j'étais bien décidé. A ces moments-là on fait égal avec les plus grandes choses : avec des pays tout entiers qui portent trois fleuves et deux mers.

» Tu vois celle-là avec son plantoir, elle perce les mottes sèches et, en bas dedans au chaud et à l'ombre elle fait couler ses œufs.

Il resta un moment sans rien dire.

— Tu connais bien le pays en bas, toi, — dit-il?

— Oui, — dit Antonio.

— Tu connais Grand-Combe?

— Oui, — dit Antonio.

— La côte sur Chauplane, et puis la route fait trois S et là il y a une maison.

— Oui, — dit Antonio, — et puis Marguerite.

— Tu la connais? — dit Toussaint.

— Je la connais.

— Beaucoup? — dit Toussaint au bout d'un moment.

— Non, — dit Antonio, — connaître pour l'avoir vue.

— Tu sais son nom?

— Un homme l'appelait de la route. Elle est sortie, je l'ai vue, je descendais à Chauplane.

Toussaint regardait le scarabée mort.

— Tu ne peux rien m'en dire alors?

— Si, — dit Antonio.

Il tira deux ou trois bouffées sur sa pipe. Toussaint avait mis le scarabée dans la paume de sa main et il le soupesait.

— Difficile à oublier, — dit Antonio.

Toussaint regarda Antonio droit dans les yeux.

— Je dis difficile à oublier quand on l'a vue, — dit Antonio.

— Je descendais à Chauplane. Je me suis arrêté à l'auberge, j'ai dit : « La brune, là-haut, c'est qui? » Pas besoin de dire plus. — « Marguerite, on m'a dit. — Mariée? — Oui. — Longtemps? — Trois enfants sans perdre sa jeunesse, on m'a dit. — On voit bien, j'ai dit. »

Il y eut encore un moment de silence.

— Heureuse? — demanda Toussaint comme se parlant à lui-même : — Tu ne sais pas?

— Ça paraissait, — dit Antonio.

Une grosse étoile d'hiver toute peluchée de froid illuminait la fenêtre.

— Tu croyais peut-être que la terre est une boule de joie, — dit Toussaint.

Il avait repris sa voix d'enfant avec de petits gazouillements d'oiseaux qui s'embarrassaient dans les syllabes.

— Je ne crois rien, — dit Antonio.

— Celui qui sait nager, — dit Toussaint, — qui sait marcher, qui a de la force dans les bras et dans les cuisses, qui respire bien, qui travaille juste, il a le monde pour lui. Il ne croit rien, tu as raison. Allons près du feu, il fait froid ici.

Ils rentrèrent dans l'autre chambre où le feu vivait paisiblement entre les grosses bûches de chêne.

— Non, — dit Toussaint, — le monde n'est pas une boule de joie. Donne-moi la pique que je touille un peu dans ces braises.

— Il fait assez chaud, — dit Antonio entendant les mains à la flamme.

— J'ai le sang plus faible, — dit Toussaint. — Il me faut beaucoup plus de feu à moi.

Il poussa la pique dans les braises; il releva les bûches, la flamme sauta hors de l'âtre en découvrant son ventre blanc.

— Un gros feu, — dit-il. — Terre de nécessité et non de joie. Quelle confiance, je disais tout à l'heure. Tant de confiance, c'est de la soumission et de l'obéissance, voilà tout. Tu comprends?

— Je t'écoute, — dit Antonio.

— Moi aussi, j'ai obéi, — dit-il.

Il suivait dans l'ombre la vie des personnages invisibles.

— J'allais l'attendre sur le chemin, — dit-il. — Elle s'arrêtait. Tu me regardes?

— Oui, — dit Antonio.

— Tu l'as vue, elle, et tu me vois, moi? Tu as raison, c'est la grande chose.

— On n'est pas gaillard que de bras, — dit Antonio.

— Politesse, — dit Toussaint.

— Non, — dit Antonio, — c'est ce que je pense. Regarde : quand Gina s'assoit près de toi et que tu lui caresses les cheveux!

— La bonté, — dit Toussaint les yeux loin... — peut-être; mais tout ça revient au fond à la même chose : soigner. Là c'était plus du tout la même affaire.

» Quand on désire, — dit-il, — on n'est pas bon.

» Ça s'est fait comme à peu près ça aurait pu se faire avec toi à peu près. Du moins je me le dis. Ca me rassure.

» Quoique ça soit bien perdu tout ça.

» Peut-être elle me voyait. Et alors quoi penser?

» Peut-être elle ne me voyait pas.

» C'est plus juste.

» On ne voit pas toujours les gens qui sont devant vous, tu le sais, ça?

— Non, — dit Antonio, — je l'apprends.

— Oui, elle voyait sans doute celui qui parlait. A celui-là on pouvait lui donner la main. J'ai toujours eu une grande force de vouloir. Et j'avais tant d'envie! Elle m'a donné la main, — dit-il avec sa voix d'oiseau, — oui, oui, oui, elle est à moi malgré la maison de Chauplane et les enfants, et son bonheur. Elle est à moi.

Il se dressa.

Il resta un moment à méditer, tête basse, tout frémissant. Il releva la tête, il avait ses yeux de chèvre.

— Tiens, — dit-il doucement, — tu es aussi grand assis que moi debout, je n'avais jamais vu ça. Fais voir.

— Tu es plus grand, — dit Antonio.

— Si tu t'abaisses, mais reste au naturel. Regarde : plus grand assis que moi debout.

— L'homme de la route, — dit-il en posant sa main sur l'épaule d'Antonio, — c'était peut-être son homme.

— Possible, — dit Antonio.

— Il était grand comment? — dit Toussaint.

— Comme moi, — dit Antonio.

— Voilà, — dit Toussaint.

— Quand je commence, le temps se trompe. J'ai soif. Je vais descendre à la citerne. Bonne nuit.

***

Au fond du couloir Antonio alluma le briquet et regarda l'heure. C'était minuit.

Il se déchaussa pour monter les escaliers sans bruit. En haut la fenêtre ronde du palier était pleine de lune. Le vent de la nuit avait chassé les nuages. On voyait tout le pays : le fleuve noir, la ville éteinte couverte de neige, les collines avec leurs ombres de poix et leurs crêtes étincelantes. Du côté des hautes montagnes le ciel était encore tout bourbeux et maintenant que le vent était tombé les longues tentacules bleues des nuages recommençaient à chercher la lune à travers les étoiles.

Il y avait encore de la lumière chez le besson. On la voyait tout autour de la porte.

Antonio écouta.

— Parle, toi, — dit Gina.

— Oui, — dit le besson.

Puis il y eut un long moment de silence.

— C'est ça que tu voulais, fils des bois, — dit-elle (elle se frappait le corps avec ses mains) — et ça, là, voilà tout. C'est ça que tu regardais seulement à travers ma robe, avec ton désir. Tu n'as jamais eu l'œil assez aigu pour entrer dans moi au-delà de ma peau.

— Si, — dit le besson.

— Je voudrais bien que ce soit vrai, — dit-elle, — mais il n'y a qu'à te regarder les yeux pour savoir que ça n'est pas vrai. Qu'est-ce que tu peux voir avec ces yeux-là? Rien. De la chair chaude où tu as envie de mettre ta main. C'est tout. Qu'est-ce qui entre en toi quand tu me touches? Ce chaud, ma peau douce, c'est tout. Tu crois qu'un jour tu pourras

entendre un peu le bruit de mon sang? Jamais de la vie! Sourd, et sourd, et sourd!

Elle resta un moment sans parler.

— Et égoïste, — dit-elle.

Le lit craqua sous le besson qui se tournait.

— Égoïste, moi?

— Oui, toi. Tu as les oreilles, les yeux et les mains égoïstes. Tu vois pour toi, tu entends pour toi, tu touches et tu prends pour toi. Tu regardes. Tu me regardes. Qu'est-ce que tu vois? Tu ne vois rien. Tu vois pour toi. Tu vois tout ce que ça peut te rapporter comme plaisir. Pas plus.

» Ah! dieu vivant! Comment avez-vous fait le partage! Vous étiez fou, pas possible! Qu'est-ce que vous lui avez donné à celui-là en plus de ses reins et de ses bras? Rien.

» Si j'ai un peu de chaleur dans moi, c'est de Toussaint que ça me vient. Tu n'as pas honte?

» Celui-là, oui, il en a une grosse part de cœur!

» Quand tu marches, — il m'a dit, — on dirait que tu barattes du lait de femme. Quels enfants tu vas faire, ma fille.

— Attends, — dit le besson, — tu en feras.

— Je n'en veux pas, — cria Gina.

» Non, — dit-elle plus bas, — je n'en veux pas de tes enfants. Je ne suis pas une taupe pour les faire au fond de l'ombre, loin du soleil, cachée, toute entourée de couloirs, de murs, de portes et de serrures. Je ne veux pas faire des petits et puis être obligée après de courir en les portant dans ma gueule comme les chattes. Tu entends? Tes enfants! Au début quand je disais ça, quand je me le disais à moi toute seule en faisant un canal dans ma main depuis ma bouche jusqu'à mon oreille, j'en avais le dedans du ventre tout meuble. Maintenant c'est non.

Il y eut encore un moment de silence.

— Ou bien fais-moi libre, — dit-elle.

Puis au bout d'un moment :

— Embrasse-moi.

Antonio se mit à monter vers le haut étage où il dormait près de Matelot. Au milieu de l'escalier il entendit qu'elle recommençait de parler en bas. Il s'arrêta.

— Tu m'avais promis, — disait-elle, — la ferme dans

la forêt. Nous couchons dans le lit des autres comme les coucous et quand je te touche, la nuit, j'entends dans ma main ton cœur qui dit : je dors, je dors, je dors...

A l'étage du dessus la fenêtre du palier donnait en plein ciel. On ne voyait plus la ville ni la vallée mais seulement des fantômes de montagnes.

Antonio passa devant la porte de Matelot.

— C'est toi?

— C'est moi, — dit-il, — tu ne dors pas?

— Entre.

Il poussa la porte. Elle n'était pas fermée mais entrebâillée juste à fil. « Il devait m'attendre », pensa Antonio.

— Tu m'attendais?

— J'ai d'abord dormi, — dit Matelot, — puis après je me suis levé et j'ai entr'ouvert la porte pour te voir passer. Quelle heure?

— Plus de minuit.

— Avance-toi, — dit Matelot à Antonio qui restait sur le seuil. — Entre en plein, ferme et reste un moment avec moi, après je dormirai peut-être.

— Tu veux que j'allume? — dit Antonio.

Il avait fermé la porte et la chambre était toute noire de nuit car la fenêtre donnait au nord, de l'autre côté de la lune.

— Non, laisse éteint, cherche la chaise, assieds-toi.

— Alors, vieux? — dit Antonio au bout d'un moment.

On entendait, en bas dessous, le ronronnement de Gina qui continuait à parler. Le petit pas léger de Toussaint fit craquer la neige gelée dans le jardin. Un cri d'homme qui imitait le chat-huant sonna dans les ruelles en escalier. Un autre lui répondit, puis un autre.

Un dernier effort du vent lava la lune de l'autre côté de la maison. Un petit reflet blanc éclaira la chambre.

— Voilà, — dit Matelot en montrant la fenêtre.

Au fond de la nuit les hautes montagnes couvertes de glace venaient de s'illuminer.

— Je pense toujours à la mer. Écoute!

— Non, c'est Gina qui parle en bas.

— Regarde, — dit Matelot, — depuis trois nuits le grand bateau est amarré là devant.

La lune éclairait le sommet des montagnes. Sur le sombre océan des vallées pleines de nuit, la haute charge des rochers, des névés et des glaces montait dans le ciel comme un grand voilier couvert de toiles.

— Quel bateau? — dit Antonio.

Matelot montra la fenêtre.

— Celui-là, là dehors.

— C'est la montagne, avec de la neige et de la lune.

— Non, — dit Matelot, — c'est le bateau.

Dehors, la montagne craquait doucement dans le gel comme un voilier qui dort sur ses câbles.

— Je ne veux pas partir, — dit Matelot, — je fais encore besoin sur la terre. Et je lui dis : « Va-t'en, démarre, flotte plus loin. »

— Qu'est-ce que tu crois donc?

— La mer ne vous lâche jamais, — dit Matelot. — Si elle revient, c'est que mon temps est fini ici-bas.

— Un mauvais rêve, — dit Antonio.

Les glaciers gonflaient leurs hautes voiles dans la nuit. Les forêts grondaient.

— Pour les rivages de la mort, — dit Matelot.

— Tu es resté trop longtemps sans rien faire, — dit Antonio. — L'hiver d'abord et puis parce qu'il faut bien calculer notre coup pour enlever d'ici le besson et sa femme malgré les fausses chouettes qui montent la garde. Autre chose : on avait dit qu'on se saoulerait. On ne l'a pas fait. Voilà la vérité.

— On le fera, — dit Matelot.

— Et maintenant, — dit Antonio, — ferme ta boîte à malice, pense à rien, dors.

— Bonsoir, — dit Matelot.

Antonio entra dans sa chambre.

Il faisait froid. Il alluma la chandelle. La graisse de porc fumait avec des odeurs de cuisine. Antonio voyait un âtre plein d'un feu de sarment, la barre noire de la broche, le rôti de porc doré qui tourne. Il pleure dans la lèchefrite. La graisse et le petit bouquet de sauge noire. Le manche violet de la grosse côtelette de viande.

Il enroula soigneusement tout le bas de son lit dans le manteau en peau de mouton.

Il souffla la chandelle. Les draps étaient glacés. Puis le lit s'arrêta de crier. Antonio immobile, les bras serrés contre lui, les mains entre ses cuisses, attendit le chaud.

Ça sentait toujours la bonne cuisine d'homme, la viande rôtie, l'âtre, les cendres, la flamme, la graisse, la maison.

— La vie est courte, — dit-il sans savoir pourquoi.

La chaleur maintenant lui baignait les aisselles et il avait un peu desserré ses bras. Il se caressait la cuisse avec ses mains. Il entendait plus doucement les bruits de la nuit sur un rythme régulier, toujours pareil. Il ferma les yeux. Il entendit battre son sang dans sa nuque. Il se dit :

— Clara!

Un petit souvenir de la chambre qui sentait l'éther entra dans lui. Entre ses paupières mal jointes il voyait encore au-delà de la fenêtre des ailes blanches, une carapace noire, des antennes, mais il ne pouvait plus savoir si c'était le scarabée lunaire de tout à l'heure, tout armé d'amour, frémissant d'amour, plantant l'amour dans la terre avec son long plantoir à œufs, ou bien la carène, les voiles, les cordages du navire immobile de la mort.

Alors il vit venir vers lui le visage de Clara aux yeux de menthe et il s'endormit.

***

Le dimanche matin, les trois hommes se lavaient dans la cuisine. C'était bonne heure. Ils étaient nus; ils fumaient comme des boudins qu'on vient de sortir de chaudière.

Toussaint entra. Il avait son grand manteau de bure, ses bottes et tout saupoudré de givre. Il enleva sa toque de fourrure. Il avait le visage fatigué, une barbe qui noircissait dans les rides autour de la bouche, les yeux sanglants d'un long effort contre la nuit.

— Qui a peur du cheval blanc? — dit-il.

— Quel cheval blanc? — dit le besson. — Il fumait encore d'eau bouillante et de coups.

— Celui de la montagne, — dit Toussaint.

— Je n'ai jamais eu peur d'un cheval.

— On ne sait pas, — dit Toussaint, — celui-là fait peur à

d'autres. D'ailleurs, au bout du compte, il est de ta famille. Seulement, je voudrais bien vous voir habillés. C'est sérieux ce que je vais dire. Cette manie de se mettre nus toujours.

— Tu n'aurais pas dû sortir seul, — dit Matelot.

— Je ne risque rien, — dit Toussaint, — où je vais je ne risque rien. Je suis accompagné, chauffé, traîné, porté. Je n'ai pas à bouger le plus petit doigt. Vite, habillez-vous. Comment pouvez-vous être nus de si grand matin? Quel plaisir! Ça vous fait plaisir d'être nus? Quel plaisir! Dépêchez-vous.

— On se bouge le sang, — dit Antonio.

— Je vous porte de quoi vous le mieux bouger, — dit Toussaint, — et il enleva son manteau.

Dessous il était plié sous des fourrures. Par-dessus sa moutonnière il portait une longue veste en cuir de taureau plus grande que sa taille dont il avait dû retrousser les manches et serrer le col en peau de chat.

Il regarda Antonio.

— Je crois que c'est toi qui vas servir, — dit Toussaint. — Tant pis. Bataille? Bataille!

Muet, Antonio bougea la main pour dire : faites. Le feu tomba. L'eau chantait doucement.

— Le neveu est mort, — dit Toussaint.

Le jour, maintenant, éclairait toute la fenêtre.

— Médéric, fils de Gina Maudru et de, je crois, Carle de Rustrel. Il est mort cette nuit. Et déjà on est venu dire que le mauvais cheval galope sur les sommets de Maladrerie. Mettez du bois au feu.

» Oui, Médéric, fils de Gina, — dit-il encore.

— D'où viens-tu? — demanda Matelot.

Les trois hommes s'étaient habillés.

— De là-bas, — dit Toussaint. — De la ferme des taureaux. Je crois que vous n'avez pas vu, — dit-il avec tristesse. — J'y suis allé toutes les nuits. La douleur m'attache. C'est peut-être ça. Et je l'ai vu souffrir, mais c'était un homme. Il a peut-être eu des mains rapides avec Gina la jeune. La tienne. Mais il avait une forte attirance pour elle. Il a parlé. Le dernier jour, la dernière nuit. Quelques heures et puis après plus le

temps de parler, alors on parle. Il voulait en faire mieux que ces coucheries. Il s'est trouvé devant ton fusil.

Il regarda le besson.

— ... Tu as la tête bien petite, toi, garçon. Elle est sur tes épaules comme un poing d'homme, pas plus grosse. L'ordre est parfois bien difficile à comprendre, — dit-il, en se parlant à lui-même.

Enfin c'est fait!

Il est mort!

— On dirait que tu le regrettes, — dit Antonio.

— Oui, — dit Toussaint sèchement, puis il s'aperçut que c'était Antonio qui avait parlé. — Oui, je le regrette, — poursuivit-il. — Il s'est mis à aimer cette fille, lui, bien avant le besson. Il avait vingt-cinq ans de plus qu'elle. Il en a fait, je crois... — il s'arrêta de parler pour regarder le besson et Matelot assis à l'écouter sur la pierre d'âtre — ... il en a fait en lui-même ce que moi j'ai fait une fois dans un cas pareil. Lui vingt-cinq ans de plus, moi ma bosse. J'ai suivi tout ça à travers lui. Ça le blessait plus que ton coup de fusil, besson. C'est pourtant de ton coup de fusil qu'il est mort.

» Ah! — dit-il en se dressant, — vous ne pouvez pas comprendre.

Il était tout agité d'une colère sourde qui énervait ses bras, ses jambes et faisait éclater dans sa voix des sonorités d'homme.

— Maintenant que je le connais, j'aurais voulu qu'il l'ait, lui, cette fille, au lieu de toi. Ça me ressemble trop.

En bougeant, les manches de la veste en cuir de taureau s'étaient déroulées.

— Antonio, aide-moi à enlever ça.

J'avais froid, — dit-il, — ils me l'ont donnée, c'est la sienne. Il avait les bras plus longs que moi, il était plus large. Non, ça ne me va pas. Jette-la là-bas.

— Donne, — dit le besson.

Il se mit à toucher la souplesse du cuir, à renifler l'odeur du cuir, à renifler l'odeur de l'homme qui était restée dans la fourrure du col.

— Tu dis qu'il voulait Gina? — demanda-t-il.

— Oui, — dit Toussaint. — Il voulait partir pour le Champ-

saur avec elle, la tirer plus haut, là-haut dans les montagnes pour être seul avec elle. Dessous eux, d'est à l'ouest, trois cents kilomètres de pays visible, avec les vallées, les fleuves, les fermes, les pâtures, les villages. Ce sont des idées qui vous viennent comme ça quand on a la bonne envie d'une femme et qu'on se sent un peu faiblard, soit du côté... — il fit le tour de son visage avec sa main molle — du côté figure, ou de l'âge. Je sais ça. Le désir d'être au large.

» Qu'est-ce que tu as à fourrer ton nez dans ce poil de chat?

— Ça sent le neveu, — dit le besson. — Ça a son odeur, là, tout autour. Ça pue — il touchait le col de la veste. — Il est mort. Bon.

Il laissa tomber la veste à ses pieds.

— Vous étiez sur la même piste, — dit Toussaint.

— Et il s'est trouvé devant mon fusil, — dit le besson.

— Si c'était à refaire...

— Si c'était à refaire, — dit le besson calmement, — je le referais, je l'ajusterais du même œil et je tirerais mes deux coups à la fois dans son ventre. Comme j'ai fait.

— Oui, mais je dis, moi, — dit Toussaint (il tordait ses mains maigres et tout son petit corps de grillon noir tremblait, il avait toujours ses beaux yeux de chèvre qui regardaient loin) — je dis, moi : si c'était à refaire tout ce que j'ai fait depuis que tu es là, je le referais d'autre sorte. Qu'est-ce que tu as à me regarder, toi Matelot? Oui, je le dis. Ton fils est arrivé et il m'a parlé d'amour. Ah! il m'a parlé d'amour. Que faire quand on me parle d'amour à moi, que faire? — Il se calmait. — J'ai des raisons pour toujours croire aux grandes choses. J'ai cru. Je ne m'en veux pas d'avoir cru. Je donne toujours une chance. L'amour! Et ce bel homme. J'ai dû croire qu'un peu de moi, un peu de mon ancien désir, je le voyais devant moi dans le corps de ton besson. Et que ça allait se faire. Et qu'est-ce qu'il a fait? L'autre aussi m'a parlé d'amour. C'est l'autre qui était comme moi, c'est l'autre que j'aurais dû aider. C'est l'autre qui aurait fait.

— Qu'est-ce qu'il aurait fait? — dit le besson.

— Le désir d'être au large, — dit Toussaint.

Matelot se dressa.

— Tu es toujours l'ancien Jérôme, — dit-il. — Tu as eu beau changer de nom, ça m'étonnait. Tu vas d'un coin à l'autre comme une hirondelle.

— Le large, — dit Toussaint. — La vie. La règle. L'amour, c'est toujours emporter quelqu'un sur un cheval.

— On est là pour ça, — dit Antonio. — Un peu de calme.

Il dressa la main en l'air. On entendait venir Gina dans le couloir. Elle chantait...

> ... avec les charretiers de tout le diocèse
> en long et en travers pour ma prospérité.

Antonio ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que tu chantes?

— Ce qui me plaît.

— Ce n'est pas beau.

— C'est beau pour moi.

— Va faire le café.

Il ferma la porte.

— Maintenant j'ai quelque chose à dire, — dit-il à voix haute.

Toussaint tourna vers lui ses yeux éperdus. Il montra la porte.

— Elle écoute, — dit-il du bout des lèvres.

— Voilà, — dit Antonio, — le Champsaur, trois cents kilomètres de pays visible. Bon. Tu oublies : la femme couche. Si c'est avec celui qu'elle a choisi et qu'ils s'accordent, son corps est heureux. De quoi se plaint-elle? Ça compte. Peut-être plus que tout le reste. Même si elle n'a que ça. Toi, tu dis maintenant que tu choisirais l'autre s'il était temps. Mais elle, elle a choisi celui-là. Tu n'as rien à choisir, toi. C'est elle qui choisit. C'est celui-là qu'il faut aider.

» Tu peux aller faire le café, — cria-t-il, — Gina, marche!

On entendit qu'elle s'en allait dans le couloir. Elle ouvrit la porte de la cuisine. Elle la ferma sur elle.

— C'est celui-là qu'il faut aider, — dit doucement Antonio.

Il se pencha sur Toussaint. Il lui mit la main à l'épaule. Toussaint toucha la main d'Antonio et la caressa avec ses doigts mous.

— Mon oncle, — dit Antonio, — tu as raison et tu as tort.

Gina a raison et elle a tort. Il faut toujours lui dire qu'elle a tort. Toute la suite de l'histoire est dans celui-là.

Il montra le besson.

Le besson avait déployé la veste du mort. Il la regardait. Il tâtait le cuir souple.

— Elle doit m'aller, — dit-il.

Il passa ses bras dans les manches. Il remonta les épaules. Elle allait. Elle était même un peu petite.

— Je la garde, — dit-il, — tout compte fait.

Le jour était maintenant plein levé. Un nuage passait devant la fenêtre. C'était un triste dimanche. Le bruit des foulons à tanner, les chansons qui suintaient parfois des ateliers, le grondement des grandes portes de fer qu'on ouvrait pour décharger le vieux tan dans le fleuve, tout s'était tu. Une petite bise aigre sifflait dans les gênoises des toits. Un volet tapait sur la fenêtre d'une chambre vide. Au fond du silence, le craquement des montagnes glacées.

— Le cheval, — dit Antonio, — qu'est-ce que tu voulais dire?

L'énorme feu repu élargissait silencieusement ses braises épanouies.

— Quand un Maudru meurt, — dit Toussaint, — le dicton c'est qu'un grand cheval galope là-haut sur le sommet des montagnes.

— Et alors?

— Chaque fois il emporte quelqu'un.

— Où?

— Savoir! Où veux-tu? Le fait est qu'on les trouve des fois morts en bas des à-pic. Ou bien envolés, plus de marques.

— Des contes, — dit Antonio.

— Oui, — dit Toussaint, — mais en deux mots voilà la chose : la vieille Gina veut profiter. On lui a tué son fils, elle veut sa part de cérémonie et de batailles.

— Je l'attends, — dit le besson.

— Même seule, — dit Toussaint, — je parierais peut-être pour elle. Cérémonie? Elle s'y connaît. On enterrera le neveu à Maladrerie avec tous les maris de Gina. C'est là-haut dans la montagne. Cérémonie? Elle va faire marcher toute la vieille coutume taureau. On verra ce qu'on verra. Cérémonie? Elle

a déjà donné des tours de garde aux bouviers dans la ferme et autour de la ferme. Des feux, et tous les hommes réveillés. Le neveu seul a le droit de dormir maintenant là-bas. Des seaux de vin. Elle, elle va d'un groupe à l'autre avec ses histoires. Tout le camp est sur pied.

— Et alors moi, puisque tu as dit que moi?... — dit Antonio.

— Attends. Là-haut à Maladrerie, on fera le repas de mort. Dans cette ville ici, Maudru donne du travail aux tanneurs, aux cordiers, aux marchands de fer. Il a des partisans. Là-haut on pourra les compter et savoir qui ils sont.

» C'est le tatoué qui montera là-haut pour creuser la fosse. Va avec lui et puis reste, écoute, regarde, tâche de savoir ce qu'ils vont faire. — Je ne sais pas, dit-il encore. Il me semble que je trahis tout. Je n'ai plus guère confiance en toi, besson, et l'autre est mort. J'ai encore ses cris dans les oreilles. On ment à tout dans la vie. Il n'y a qu'à la souffrance qu'on ne ment pas et tu ne sauras jamais souffrir, toi.

***

Vers les dix heures du matin, le ciel eut comme un sursaut, un peu de bleu déchira les nuages et la bise secoua deux ou trois fois les arbres en faisant fumer le givre. Il y eut après un beau silence. On ne voyait pas le fleuve. Il était sous la brume. Puis il commença à remuer ses grosses cuisses sous la glace et on entendit craquer et bouger et un bruit comme le frottement de grosses écailles contre les graviers des rives. On n'en pouvait pas douter : malgré l'hiver le fleuve s'échauffait dans de grands gestes et, quand la brume monta boucher tout le ciel, qu'à la place du gel étincelant s'étendit cette blême lumière grise, louche et presque tiède, on s'aperçut que toute la glace du fleuve descendait lentement vers le sud.

— Holà! — dit Antonio.

Il fit signe au tatoué qui marchait avec lui. Ils se penchèrent par-dessus le quai.

— Un, deux, trois, quatre; un, deux, trois, quatre, — dit le tatoué en comptant sur ses doigts; — lune de novembre, lune de Noël, lune de janvier, non. Pas possible.

Ils regardaient le fleuve, là, sous eux. Tout doucement la glace descendait sans se fendre.

— C'est un jour mou, — dit Antonio, — ça arrive. Ça ne veut rien dire.

— Non, — dit le tatoué, — rien du tout. Le fleuve bouge, mais la montagne ne bouge pas.

— Tant mieux aujourd'hui.

— Passons le pont, — dit le tatoué. — Il faut d'abord commencer par monter derrière la Tannerie du Merle. On va par là, excuse-moi, je t'explique. Tu as ta pioche?

— Oui, marche.

— D'abord, on ne prend pas la route de Gina. On va à pied et puis c'est que, de là-bas, par jour mou, on risque les écroulements de neige. D'ici, c'est forêts, forêts et forêts, juste un peu du clair en dessus et tout de suite Maladrerie. Le fait est, — dit-il en regardant le fleuve — qu'il s'en va bien. Lune de janvier, c'est guère possible.

Ils entrèrent dans la forêt.

En bas, la ville appela deux ou trois fois avec des claquements de volets et la longue plainte d'un char qui traversait le pont, puis elle s'arrêta de parler. Le fleuve préparait sournoisement quelque chose, mais d'ici, en haut, vu à travers les branches blanches des premiers sapins, il était mort. Sur chaque pas des hommes se refermait le silence de la forêt.

— Tu feras le trou à ma place, — dit le tatoué. — C'est bien entendu?

— C'est entendu, — dit Antonio.

— J'ai trop de peine, — dit le tatoué.

— Non, — dit Antonio, — mais tu as peur du cheval.

— Oui, — dit le tatoué.

Les arbres et les montagnes étaient pétrifiés sous la poussière blanche du froid. Ni le frémissement de la branche ni le souffle de la haute prairie : un silence minéral. Dans le vaste ciel boueux des forces dorment. Le temps lentement les approche du réveil. Déjà elles sont tièdes. Un paquet de neige tombe du sapin. La branche a à peine bougé. Déjà elle est immobile comme avant. Rien n'est prêt. Pas d'oiseaux. La neige est neuve. Pas de traces, sauf les empreintes du vent de la nuit passée.

Ils arrivèrent dans un bois de sapins clairsemés. C'était le sommet d'une première assise de la montagne. De l'autre côté du bois, à travers les troncs d'arbres, on voyait que la terre se courbait dans une haute combe où la neige était si épaisse que, malgré le jour boueux, elle avait des reflets comme une eau dormante. Au-delà, les à-pic de rochers crus s'élançaient pour disparaître dans les nuages.

— Maladrerie, — dit le tatoué.

— Où?

— Ici.

» Tu cherches la ferme (le tatoué s'enleva la moufle droite et se moucha dans ses doigts). Et d'abord, — dit-il, — on est parti vite. On n'a pas eu le temps. Comment va ta mère?

Il se mit à rire en secouant la glace de ses moustaches.

— La ferme est là, dans le creux. Tu ne peux pas la voir. Le dos est tourné par ici, c'est une maison basse : la neige et le toit ça fait un. Là-bas. Regarde. Cette grande tache. C'est ça. En été, tout ce creux c'est de l'herbe plus haute qu'un homme et de si grande qualité qu'on en sent l'odeur de l'autre côté des montagnes. Avant Gina, les apâtureurs du delà arrivaient ici avec leurs bêtes sur le coup du premier juin. On leur disait :

— Qui vous a dit que l'herbe est mûre? — On a senti le vent, — disaient-ils.

Elle a vécu là, — dit-il après un petit silence. — Tu verras la maison, ce soir. Tu viens au repas? Hé, viens au repas. Je peux pas dire que je t'invite, mais je te dis « viens au repas ». Tu verras. Le cimetière est là-bas. Viens.

Il n'y avait pas beaucoup de neige sur ce sommet, une petite épaisseur que des touffes d'herbe trouaient car ç'avait été en plein sur le fil du vent passé.

— Voilà le cimetière.

C'était un bouquet d'arbres aigus, trop fuselés pour garder la neige. Ils étaient luisants d'un beau vert gras, épais et serrés de feuillages comme des colonnes. Antonio reconnut des cyprès d'Italie. Tout autour, un mur de pierres énormes les séparait de la montagne vivante.

— Elle les a enterrés là, — dit le tatoué. — Les uns après

les autres. Fais le tour. Tu trouveras une petite porte. Cherche une place pour le neveu.

Il regarda le ciel lourd et tiède où la brume s'était peu à peu caillée en gros nuages.

— Le vent vient presque toujours de là, — dit-il en pointant son doigt vers le nord. — Cherche-lui un abri. Ou près du mur ou dans les arbres.

Il fit deux pas pour s'en aller. Il tourna la tête.

— Dans les arbres, oui. Fais ça comme si tu te soignais toi-même. On ne sait pas. Des fois. Qui dit que rien reste?

Il tourna tout entier. Il revint vers Antonio.

— Voilà, — dit-il en lui mettant la main sur l'épaule; — j'ai quelque chose à te dire. Si ç'avait été pour moi je n'aurais pas fait ce mur tout autour. Ça coupe la vue. Écoute : je voudrais que le neveu ait une belle vue. Veux-tu me donner un coup de main après?

— Pourquoi pas, — dit Antonio, — je te comprends.

— On viendra, — dit le tatoué en montrant le mur, — on ouvrira ces pierres. Faut être deux. Alors, haut comme il sera il pourra voir toute la vallée et le temps changeant sur la terre. La neige, l'herbe, la neige, l'herbe, dit-il en balançant la main pour imiter la fuite et le flux des saisons. La neige, l'herbe, — il dressa le doigt en l'air, — on ne sait pas.

Il s'en alla vers la ferme.

De temps en temps, en marchant, il balançait encore sa main de l'été à l'hiver.

***

Antonio regarda autour de lui. Il pouvait être dans les trois heures de l'après-midi.

Il entra dans le cimetière. On avait posé à la tête des morts des rochers entiers, sans nom, sans marque. Il chercha une place près de la cyprière. De là, en écartant les pierres du mur d'enceinte, le mort aurait une belle vue. Il détacha la poche de sa ceinture. Il enleva ses moufles. Il ne faisait pas trop froid.

Il y avait ici un plus grand silence que dans le bois d'autour. Cela venait des cyprès. Ils buvaient tous les bruits épars comme les grosses éponges et ils ne laissaient couler de leurs

feuillages qu'un grondement uniforme et monotone qui était comme le cœur profond du silence.

Antonio commença à déblayer la neige. La terre noire apparut. Il en déblaya un bon rectangle qu'il mesura à la mesure de l'homme, deux pas pour la longueur, un beau pas pour la largeur d'épaule et il se mit à creuser.

C'était du schiste que la gelée avait déjà pourri.

Le jour tombait peu à peu. Le crépuscule déjà troublait les lointains. Une flaque de nuit grandissait en bas sur les champs de neige comme si le fleuve soudain réveillé de toute son eau noire engloutissait la vallée.

— Ça va le travail? — dit une voix.

Antonio releva la tête. Il ne vit personne.

— Ici, — dit encore la voix.

C'était une voix d'arbre et de pierre comme le grondement de la forêt dans les échos.

L'homme était assis sur le rebord du mur.

— Ça va, — dit Antonio.

L'homme sauta dans la neige. Il marchait avec les jambes écartées comme les cavaliers. Sa jambe droite était plus lente que la gauche et moins pliable. Il la tirait à chaque pas avec un gros effort de sa hanche.

— Quelle longueur? — dit-il.

— Deux pas.

— Largeur?

— Un pas.

— Profond?

Antonio était déjà enfoncé jusqu'aux genoux.

— Bon, on t'avait dit de creuser là?

— Non, — dit Antonio, — à mon idée.

— C'est un peu près des arbres.

Il y avait au fond de la voix une tendresse...

— Ça les engraissera, — dit Antonio.

— C'est vrai, — dit l'homme.

Sa tête était plantée directement dans ses grandes épaules. Son menton touchait sa poitrine. Il ne pouvait regarder autour de lui qu'en se bougeant tout entier. Il devait se raser quelquefois car sa barbe était raide comme du mil.

— Je crois que c'est assez profond, — dit-il.

— Encore un peu, — dit Antonio.

L'homme attendit qu'il eût fini de gratter le fond de la fosse puis il lui tendit la main et il l'aida à remonter.

— D'où es-tu? — demanda-t-il.

— Trop long à dire, — dit Antonio; — et il désigna d'un rond de main le monde entier sous eux.

— Tu n'es pas venu par le chemin?

— Non, — dit Antonio, — par l'à-pic.

Ils marchèrent tous les deux dans cette direction parce que, de là, un peu de jour venait encore à travers les arbres. L'homme traçait un sillon dans la neige avec sa jambe traînante.

— Là, — dit Antonio.

Le névé descendait lisse comme une lame d'acier; le gel de la nuit serrait la neige.

— C'est raide, — dit l'homme. Puis : — Tu es pressé?

— Non, j'attends le corps.

— Moi aussi, — dit l'homme. — Asseyons-nous. Il n'y a qu'à serrer les vestes. Tu fumes?

— Oui.

— On va fumer.

Ils bourrèrent les pipes.

— Ici, — dit l'homme, — c'est la région des bouleaux. On ne peut pas savoir ce que c'est le printemps ici. Ces arbres qui sont comme des veaux naissants. La peau, la bave, l'odeur!...

On sentait qu'il parlait pour se détourner d'un souci.

Antonio regarda dans la vallée. Une longue chenille de feu marchait dans les champs de neige.

— Le convoi est parti? — dit-il.

— Oui, — dit l'homme, — j'ai vu.

Il y avait en bas tellement de torches qu'elles éclairaient le visage des champs et des bois nocturnes.

— Les morts ont plus de chance que nous, — dit l'homme.

— Pas sûr, — dit Antonio.

En abordant la crête du névé, en roulant dans la neige du sommet, il avait pensé à l'aveugle. Avant la chute du jour il avait regardé sous lui tout le déploiement du pays et cherché : où est-elle? Là, ou là, ou là-bas loin, loin derrière cette mon-

tagne bleue? Maintenant, elle était là à côté de lui, entre lui et ce gros homme à la voix brutale et tendre.

— Je te croyais plus vieux, — dit l'homme.

Tout le long du convoi apparaissait dans la nuit le luisant des hêtraies, l'épaule blanche des coteaux, la bouche noire d'un ravin, l'œil d'une fenêtre de ferme contre laquelle la flamme des torches venait flotter.

— Cette jeunesse que tu as! — dit-il encore.

— Pas si tu comptes depuis que je suis né, — dit Antonio.

— Et alors?

— Tout le reste, — dit Antonio.

— Quoi?

— Trop long à dire.

Il était occupé de cette femme d'ombre aux yeux de menthe qui s'appuyait à lui dans sa faiblesse d'aveugle et de fumée.

En bas, le convoi venait d'aborder le flanc de la montagne. De temps en temps un cavalier s'en détachait, s'en allait comme une étoile sur la neige prévenir là-bas devant le mufle luisant des roches le grillage des forêts. Il s'arrêtait, immobile, tout hargneux de flamme; il sonnait de la trompe pour faire monter le convoi vers lui.

L'homme alluma son briquet. Il souffla sur l'amadou pour élargir le feu et allumer le profond de sa pipe. Il avait une grosse bouche aux lèvres déformées, un nez de chien large ouvert, de solides joues d'os et de peau. Par-dessus les braises de l'amadou il regarda Antonio. Son regard expliquait sa voix.

— Ceux qui sont là, — dit-il, — n'ont jamais été si heureux que depuis qu'ils sont là. Tu es marié?

— Oui, — dit Antonio au bout d'un moment.

— Qu'est-ce qui nous pousse à ça? — dit l'homme.

— Tout, — dit Antonio.

— Les morts ont plus de chance que nous — l'homme avait baissé sa voix. Elle était maintenant toute tendresse et la sauvagerie des mots qui roulaient parfois plus fort dans sa gorge était plus qu'une sauvagerie d'homme qui souffre — j'ai été marié moi. Pourquoi, moi? Qu'est-ce qui a fait qu'elle a dit oui, je me le demande. Pourquoi j'ai cherché? Parce que tout m'a poussé. Tu l'as dit. Quel besoin? Tu as chassé?

— Oui, pêché surtout, surtout la pêche. Je suis un homme du fleuve.

— Oui, mais tu as chassé?

— Oui.

— Les grosses bêtes?

— Les sangliers, surtout ça dans mon pays.

— Des battues de quelle époque?

— Fin de printemps, à la lisière des blés. Automne aussi.

— Des sangliers qui te prennent sous le vent et qui arrivent comme chez eux. Alors ils se lavent l'entre des cuisses avec la terre, ils avalent des longs vers noirs en levant le museau. Ou bien tu vois courir la mère et les petits porcs?

— Oui.

— Alors tu sais. Bon. Moi je peux parler aux bêtes. C'est pas sorcier. De la justice. Je te dis pas que j'ai parlé aux sangliers. Non. A des taureaux.

— Comment on t'appelle? — dit Antonio.

— Maudru.

— J'ai été marié, — dit-il au bout du silence. — La fille d'un tanneur. Combien les peaux? Tant. J'ai jamais démordu de ma vie, mais l'habitude est l'habitude. On entrait, on buvait le coup. Elle allait au placard, elle essuyait les verres, elle les donnait : un à toi, un à moi, pan sur la table. Elle apportait la bouteille. Elle versait. Elle penchait la tête en versant. Pour regarder au ras du verre et pas renverser la liqueur. Un jour à la ferme ma sœur me sert. Penche-toi un peu plus je lui dis. Non. Pas pareil. Tout le jour j'ai vu devant moi, l'autre penchement. Rien de pareil. Ni ça, ni les doigts, ni le geste. Rien que d'aller au placard, de l'ouvrir, de prendre les verres, de se tourner et de venir vers la table où je suis : rien que ça. Tu aurais pu mettre mille femmes, pas une n'y serait arrivée. Elle, elle le faisait. Je ne sais pas... A la fin je l'ai demandée. Elle a dit oui.

Il faisait péniblement monter les mots à travers lui et il respirait fortement sur tout ça comme un grand vent sur des herbes qui germent.

— Je ne t'embête pas? — dit-il.

— Non.

— Comme un commandement, — poursuivit-il. — Qu'est-

ce que tu fais dans la vie? Taureaux, ferme? Ta force à toi. Toi et ta force? Non, non, non. Moi je te dis : cette fille, cette fille, cette fille! Son geste. Là elle va au placard. Là elle penche la tête. Là elle marche, là elle rit, là elle tourne. Regarde. C'est ça que je veux que tu regardes. Regarde-la, elle, rien qu'elle. Là elle marche. Elle se baisse, elle se relève, elle ouvre les bras, elle les ferme, elle respire. Elle va à l'eau. Elle marche, elle marche. Regarde, rien que la marche. Écoute, elle marche, ses bras, ses jambes, elle! Rien qu'elle! Je te dis de regarder. Regarde, regarde, regarde! C'est peut-être la seule fois où j'ai été heureux, — dit-il à bout de souffle.

Qu'est-ce que tu dis?

— Rien, — dit Antonio, — c'est que je respire fort, mais j'écoute.

— C'est, — dit doucement Maudru, — comme cette chanson des haleurs de troncs d'arbres. Le patron plante le croc dans l'écorce, puis il chante : « Ho, les gars, encore un coup. Encore un coup » et ça s'en va. J'ai été aveuglé d'un seul coup par cette femme. Un an, puis elle est morte, ça n'est pas d'hier et toujours, entre les taureaux et moi, elle est là.

» Sangliers, tu entends? Tu as vu, je t'ai dit, tu sais. Les arbres, notre travail, notre peine — on entendait qu'il remuait ses lourdes mains — les bêtes, et puis tout en fin de compte, tout ce qu'il y a à faire. Et toujours celle-là, là au milieu, inutile, de la fumée. Penser à ça. Voir ça, avoir ça qui me bouche les yeux. Quoi faire?

— En prendre une autre, — dit Antonio, — tout nous pousse.

Le bruit d'une cavalcade lointaine sonnait dans la montagne.

— Peut-être, — dit Maudru.

Un moment après il dit encore :

— Peut-être, peut-être.

Et il tira silencieusement sur sa pipe.

Le premier cavalier qui dans un bond de feu émergea des arbres se mit à crier, car il venait d'apercevoir devant lui, à la lueur de sa torche, la cyprière de Maladrerie. Il fit tourner sa bête et il se renfonça dans la forêt en trouant au galop un

grand tunnel de lumière. Un nuage de poussière de neige le suivait.

Le char qui portait le corps de Médéric peinait dans la dernière montée. Les trois couples de taureaux tiraient de droite puis de gauche. D'un côté au bout de l'effort ils plantaient leurs cornes dans l'argile de la montagne; de l'autre côté leur mufle dépassait le bord de la route et ils recevaient à pleins naseaux l'haleine humide du gouffre. Chaque fois ils s'entrecroisaient les jambes, ruaient court, soufflaient deux jets de fumée en essayant de secouer le joug. Sur le siège, le bouvier de droite avait la torche, le bouvier de gauche la pique.

— Ho! — criait droite en haussant son feu.

Sur le noir plat de la nuit les six échines de taureaux apparaissaient luisantes comme des galets.

— Aurore! — criait gauche en se dressant sur le siège.

Il lançait sa longue pique comme un javelot. Elle glissait dans l'anneau de sa main, elle allait se planter dans l'épaule du taureau Aurore en train de renifler l'abîme. Les six bêtes refluaient vers le parapet de la montagne comme d'énormes vagues de boue rouge et blanche, les lanières sifflaient. Les jougs craquaient. Les taureaux d'attelle frappaient le timon de leurs cuisses. Le char pivotait de devant sur la lune de fer, sautait de trois roues, tanguait sur le long gémissement de son essieu d'arrière. La caisse de Médéric sautait dans ses cordes, la tête du mort frappait dans les planches du cercueil. Puis les bêtes s'avançaient encore vers le bord sombre de la nuit. Droite criait. Gauche lançait sa pique dans la lumière et un nouvel effort des taureaux et du char haussait Médéric plus haut dans la montagne.

Derrière suivaient des charrettes légères, bâchées de toile blanche, lumineuses comme des bulles, avec, dedans, le fanal pendu à l'arceau de bois. Elles étaient chacune traînées par un taureau avec tant de force pesante qu'à chaque déhanchement de la bête, les ferrures, les clavettes, les clous, les cuirs et les ressorts de fêne, tout criait comme une forêt d'oiseaux. Dans la première charrette il y avait Gina, noire et muette et qui se laissait secouer par le chemin sans décroiser les bras. Les autres portaient des hommes et des femmes de Villevieille

apparentés aux Maudru, des petits tanneurs qui vivaient des cuirs de la ferme et cinq ou six filles grasses, bien lavées et poudrées avec, autour du cou, un foulard de soie qui sortait de leur fourrure. Les bonnes amies de bouviers qui montaient pour le repas et pour après coucher à la grange avec les hommes. Elles se faisaient toutes petites au fond de la dernière voiture. Elles ne bougeaient pas, elles ne parlaient pas, elles se regardaient seulement de temps en temps l'une l'autre avec un sourire. Dans toutes ces charrettes, sauf dans celle de Gina, on jouait aux cartes ou aux dés, ou à une sorte de Mora où il fallait hurler des chiffres en dressant les doigts de la main droite.

Malgré le bruit des charrettes et le grondement sourd du gouffre qui suivait la route, Gina entendait les cris des joueurs. Elle disait :

— Rosses! Rosses!

Elle écarta la bâche pour regarder les charrettes. Elle sentit que son taureau d'attelle fléchissait en reniflant ses sabots.

— Alors, Gamma, — cria-t-elle, — on a fini de se lécher les pieds? Ils sont arrivés, les autres, là-haut.

En effet on n'entendait plus, là-haut devant, le bruit du char à trois couples. Il roulait sur le plat du plateau.

Le cavalier avait fait entrer son cheval dans une faille du rocher. Il tenait sa torche haute.

— On arrive, maîtresse.

— Je sais, — dit-elle. — Fais-moi taire ces enfants de garces là derrière.

Le taureau Gamma releva la tête et se mit à mugir en balançant la gueule. Là-haut le taureau Aurore répondit. Le mugissement coulait dans la vallée noire et on entendait en bas dessous les arbres morts qui s'éveillaient. Le taureau Gamma s'élança. Gina laissa retomber la bâche.

Le cavalier ne pouvait pas doubler le convoi. Il attendit les voitures dans sa faille, la torche haute. Il tenait les rênes avec les dents; il avait tiré de sa botte de fourrure sa longue houssine de jonc tressé et il la tenait à pleins poings. Quand la première voiture passa devant lui avec ses cris et ses rires, il la cingla à pleine bâche d'un bon coup de houssine comme s'il châtiait une bête. On s'arrêta de crier. Un homme releva le pan de

toile. Il vit le cavalier debout sur ses étriers, la torche haute, les rênes entre les dents, la houssine prête.

— Bon, — dit-il.

Et la voiture monta, silencieuse.

A la seconde, il frappa pareil. Il mâchonna dans les rênes de cuir.

— Taisez-vous, salauds!

Il frappa encore un coup pour une femme qui avait eu peur et qui criait.

Il fit taire toutes les voitures et, la dernière passée, il sortit de la faille. Il descendit encore un peu dans le noir du chemin. Après le détour, il vit qu'à deux ou trois lacets plus bas la cavalerie bouvière arrivait. Alors il mit son cheval au pas et il remonta le chemin, la torche sur l'épaule. Sa tête seule émergeait de la nuit.

En arrivant sur le plateau, le char à trois couples roula lentement sur la neige. La nuit, devant, était épaissie par les arbres.

Droite-la-torche sauta à terre et vint toucher le museau des taureaux flèches.

— Oh hi! mes pigeons, gare à la souche de chêne. Là, Bosselé, attention au sapin. Droit, Aurore. Droit, Aurore!

Il les guidait doucement à travers la forêt ouverte. Le gros char déchirait les écorces et les rameaux de cèdre couverts de neige éclataient contre les flancs des bêtes et les ridelles.

— Aurore saigne, — dit-il.

Aurore a un trou comme le poing à l'épaule, — dit-il encore.

— M...! — dit Gauche-la-pique, j'ai été obligé. Il a reniflé vers l'à-pic tout le long.

Dans les arêtes, Aurore frappait du sabot dans la neige.

— Rangez-vous, — cria Gina, — laissez-moi passer.

Elle avait ouvert la bâche de devant, enjambé la ridelle et elle se tenait debout sur le timon. Elle frappait Gamma du bois de la pique.

— Suivez, — dit-elle, — voilà le chemin.

Ainsi, au fond des arbres, le char à trois couples aborda de flanc un petit monticule de rochers. Il y resta comme ensablé dans une telle hauteur de neige qu'elle touchait le ventre des taureaux. En haussant les torches on voyait, là-haut dans la nuit, l'élancement luisant des cyprès.

— Là, — dit Gina, — il faudra le porter ici.

— On peut monter plus haut, — dit Droite-la-Torche.

— Restez là, — dit Gina, — on les a tous portés d'ici.

On entendait arriver les charrettes. La cyprière soufflait.

— Où est mon salaud de frère?

— Là-haut, — dit Gauche-la-pique.

Maudru venait d'apparaître à la lisière de la nuit.

Les charrettes se rangèrent en silence autour du monticule.

— Dételez les bêtes, — dit Maudru. — Elles ont assez fait.

— Sors-toi alors, — dit Gina. — Elles te sentent. Elles vont piétiner mon cimetière.

— Dételez, — dit Maudru.

Les hommes et les femmes descendaient des charrettes.

Il y avait Romuald le quincaillier, le fournisseur de chaînes. de Puberclaire. Il était là avec sa femme et ses deux filles. Il y avait Marbonon de « la Détorbe » avec son grand casaquin de fourrure en peau d'ours, Delphine Melitta, dite la grande, la patronne des trois tanneries du sud, celle-là avec son toquet, ses bottes, et son fouet, et cet air cassant qu'elle avait pour tout, même quand il lui fallait demander aux hommes des choses tendres. Il y avait les Demarignotte, tous les huit : le père, la mère, les deux sœurs et les quatre fils tous habillés pareils, tous parlant et mâchant pareil, tous s'attendant à chaque geste, reniflement, pas ou remontement de ceintures. Il y avait cinq tanneurs de la rue « Bouchoir-Saint-André » à qui Maudru avait rendu des services. Ils se tiraient vers les torches pour que Maudru, là-haut, puisse les voir.

On avait relevé les bâches des charrettes. On dételait les taureaux. Gina s'était enfoncée dans la nuit.

— Tenez-moi le pied, — dit Héloïse Barbe-Baille.

Elle descendait d'une ridelle sans marchepied. Bertrand-le-gaz lui fit un escalier avec son genou.

— Attention, — dit-il, — c'est de la loutre, ça glisse.

Il avait des culottes en peau de loutre. Héloïse sentit que son pied glissait. Elle se retint au cou de Bertrand-le-gaz. Il aurait donné mille peaux de loutre pour ça.

— Merci, — dit Héloïse.

— De rien, — dit Bertrand.

Héloïse sourit. Bertrand aussi. Elle monta dans les rochers

neigeux vers le cimetière. Ses belles hanches rondes veloutées de peau de renard se balançaient.

« Qu'est-ce que je fais, se dit Bertrand, je la suis? Si je le lui disais ce soir?... »

Il s'était appuyé à un petit cèdre.

— Pousse-toi, le gros, — dit Thomas. — Tu bouches le jour.

On avait planté des torches sur des piques à bœufs mais elles n'éclairaient que les hautes branches lourdes de neige.

— Viens, — dit Thomas.

Il avait mené sa petite femme qui, toute épaissie de peau de bête, semblait une enfant-marmotte agile de gestes courts et grasse à luire.

Les trois filles s'étaient plantées à l'écart et regardaient les bouviers en train de dételer les taureaux.

A ce moment, on entendit crier vers l'orée du bois. C'était la cavalerie bouvière qui arrivait. Dès qu'ils furent sur le plat ils commencèrent à trotter. Ils portaient au bout de longues perches des lanternes de papier et de peaux de moutons qui figuraient des têtes de taureaux. Les yeux crevés cerclés de ronds de suie jetaient des flammes, les cornes d'osier léger dansaient au-dessus des lanternes comme des antennes de papillons et les crinières faites de sagnes sèches et de barbes de maïs sifflaient autour des lanternes.

Le taureau Aurore regarda la blessure de son épaule. Il s'en alla en soufflant parmi les bêtes délivrées. Il leur parlait à voix basse en langue taureau.

— Qu'est-ce que tu as, toi, là-bas? — cria Maudru.

Aurore meugla doucement. Il commença à gravir le monticule. Les autres taureaux le suivaient.

Gauche-la-pique avait défait les cordes et libéré la caisse du neveu. Il se mirent à quatre pour soulever le cercueil. Ils fléchissaient. Bertrand-le-gaz passa son épaule sous le milieu du cercueil et se releva un peu.

— Qu'est-ce que c'est? — dit Maudru.

Aurore arrivait près de lui.

— Quel est l'enfant de garce qui a fait ça? — cria Maudru.

Il touchait la blessure du taureau. Elle giclait et palpitait sous ses doigts comme un fruit pourri.

Gauche-la-pique assura le coin du cercueil au gras de l'épaule.

— Passons par là-bas, — dit-il, — il y a un chemin.

— Aurore, — dit Maudru, — alors ma bête, alors mon gros...

Aurore frottait son museau gras contre la veste en peau de taureau.

Les huit Demarignotte entrèrent dans la cyprière. Le père portait une torche, la mère avait pris une torche, les quatre fils aussi, la fille aussi, la dernière portait une lanterne-bœuf.

— Où est le trou? — cria Gauche-la-pique.

— Ici, — dit Gina.

Elle était, depuis un moment, arrêtée au bord du trou.

On passa des cordes sous le cercueil. On le descendit dans la fosse.

— Juste, — dit doucement Bertrand-le-gaz.

La crinière de la lanterne-bœuf pendait sans bruit, à peine un peu tremblante du chaud de la flamme. On entendait souffler Aurore et la main de Maudru qui flattait le taureau. La neige criait sous les pas

Les quatre bouviers poussèrent la terre noire dans le trou.

Gina tourna sur elle-même et s'en alla. Les Demarignotte la suivaient avec les torches. Delphine Melitta fouettait ses bottes de fourrure. Maudru descendit le monticule. Les taureaux marchaient posément autour de lui, laissant près du maître Aurore blessé qui s'arrêtait de temps en temps pour essayer de se lécher l'épaule.

Maladrerie, au milieu des neiges, venait d'allumer toutes ses fenêtres. De la cheminée bondissaient au milieu de la fumée les reflets roux de la grosse flamme d'âtre.

Le tatoué sortit de son abri sous le cèdre. Il entra dans le cimetière. Seuls, les cyprès parlaient à voix basse.

Il appela :

— Antonio!

Il lui fallait maintenant ouvrir la brèche dans le mur pour que, dès demain à l'aube, le neveu couché dans sa tombe puisse voir devant lui, largement étendu, tout le visage de la terre.

## III

Antonio arriva le mardi matin. Toussaint préparait la salle des malades. Il avait balayé. Il essuyait tous les meubles avec un chiffon.

— J'étais inquiet, — dit-il.

Il avait encore dans ses yeux cette lueur de douloureuse folie, cette fatigue, cette inquiétude avec laquelle il était retourné du chevet du neveu. De temps en temps il regardait la fenêtre, il écoutait vers la porte.

— Le temps est bon, hé? — demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais avoir des malades.

Il avait déjà dans ses gestes pour essuyer les meubles des rondeurs et des mouvements de doigts qui dépassaient le monde ordinaire et s'en allaient toucher au fond de l'air la mystérieuse matrice de l'espérance.

Antonio raconta le repas de Maladrerie.

— Où est le besson? — dit-il.

— En haut, — dit Toussaint, — couché. Depuis trois jours, — dit-il encore, — lui et Gina sont comme des poissons pleins d'œufs. Ils se tournent autour, ils se suivent, ils se sentent. Ils sont couchés. Ils font de la lumière rien qu'en passant.

— Matelot?

— Attends, — dit Toussaint en dressant la main sans qu'il fût possible à Antonio de savoir s'il fallait attendre ou si Matelot attendait quelque chose.

— Alors voilà, — dit-il...

Il était allé au repas mortuaire. Dans un coin. La vieille Gina avait le milieu de la table. Elle mangeait debout. Sans regarder, sans rien voir. De temps en temps elle parlait en mâchant sa viande. Antonio n'entendait pas.

— Qu'est-ce qu'elle a dit? — demanda-t-il au tatoué.

— Tout à l'heure, — dit le tatoué.

Et il fit « chut » avec son doigt en travers des lèvres.

Antonio avait essayé d'écouter. On comprenait bien que la vieille Gina était maîtresse ici et que c'était son domaine véritable cette aire de neige et de nuit, et cette immense ferme à poitrine de géant dont les aîtres se perdaient de chaque côté

dans l'ombre toute palpitante de toiles d'araignées, cet âtre qu'on venait de faire revivre à la hâte pour le repas mortuaire, ces meubles tout blanchis de la poussière des murs. Les bouviers eux-mêmes semblaient avoir perdu leur patron et Maudru ne parlait pas, ne faisait pas de gestes, sauf pour porter d'énormes morceaux de pain à sa bouche, changer de place sous la table sa grosse jambe raidie et regarder de temps en temps vers la porte de l'étable aux joints de laquelle le taureau Aurore gémissait d'une petite voix de bête amoureuse. La compagnie mangeait comme il se doit. Les huit Demarignotte (ils vont partout, dit Toussaint, ils n'ont pas de conviction) assis ensemble, tous en rang, les coudes à la table semblaient enfin arrivés. Marbounon remplissait souvent son verre. Romuald avait fait asseoir ses filles entre lui et sa femme et essayait de les protéger contre la sauvagerie, l'étrange sifflement de bataille qui coulait dans le silence. Delphine Melitta (celle-là, dit Toussaint, je voulais savoir, elle est de leur parti maintenant. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir à Maudru, qu'est-ce qu'elle guigne?).

Elle mangeait posément. Elle avait sorti de ses gants ses belles mains longues, toutes blanches. Elle gardait ses yeux baissés sur son assiette. Elle avait dégrafé son col de fourrure, un peu élargi son collet; on voyait son beau cou et la racine de son épaule. Des fois comme sans y penser elle regardait Maudru.

Toussaint les récapitula tous sur les doigts : « Demarignotte — (il rit) — Romuald, c'est pour vendre ses chaînes, — Delphine Melitta, ça nous y reviendrons, je veux voir clair. Elle a trois tanneries, cent douze tanneurs. Sur les cent douze elle en tient bien quatre-vingts. Nous y reviendrons. — Héloïse Barbe-Baille, pour être libre une nuit. — Bertrand-le-gaz, pour Barbe-Baille. — Thomas, c'est un danger. Un homme. Du parti de Maudru, pourquoi? Je ne sais pas. Courageux, franc, solide. Sachant. C'est-à-dire qu'on ne peut pas lui faire croire que noir c'est blanc. Bon. Alors, tu dis qu'en tout, en les comptant tous sans les bouviers, ceux de la ville étaient trente? Trente. Bon. Dans tout ça, Thomas seulement peut grouper des hommes et Delphine Melitta. Bon. Et Gina elle a parlé.

Oui, elle avait parlé, subitement, sans rien changer à son attitude de femme noire et droite, sans prévenir, au milieu du silence, comme si c'était une chose attendue, bien mûrie.

— Tu la connais bien? — demanda Antonio.

— Oui, — dit Toussaint.

— Ce qu'elle a dit, — dit Antonio, — ça m'a touché partout : épaules, bras, et jambes, partout comme avec la main pour savoir si j'étais prêt à la bataille, et comme elle l'a dit...

— Bouche d'or, — murmura Toussaint.

Comme elle l'a dit...

Elle parlait sans haine, sans force, à petits mots de femme. Autour d'elle toute sa maison qui avait abrité sa vie. Elle était là avec sa vieille chair sans espoir. Elle couchait son bras devant sa poitrine en même temps qu'elle disait qu'elle avait bercé cet enfant. Elle disait : « Cet homme, je l'ai aimé » et elle évoquait avec un petit balancement de sa main la cavalcade des cavaliers; elle ouvrait sa main en palme pour montrer comment il avait caressé ses seins de jeune femme, comment il l'avait couchée sur les lits de cette énorme maison de montagne. Comment il avait fait l'enfant avec elle, peu à peu, pas du premier coup, lentement, à force d'amour, et d'entente, et d'union. Elle évoquait sa grande vie tragique vêtue d'amour et de champs de foin, et de bonheurs plus éblouissants que des haies d'aubépines. Et elle était là, debout devant la table, maigre et noire, sans plus rien d'autre qu'un châle de coton.

— Oui, — dit Toussaint, — je la connais bien : tout ce qu'elle peut dire et comment elle le dit. Crois-moi que lorsqu'elle a mis la robe noire, le châle mince et qu'elle s'est serrée pour se faire maigre et plate elle savait ce qu'elle faisait, elle savait ce qu'elle allait dire. Des châles dorés elle en a encore de pleines caisses et on n'attendrait pas le milieu du printemps pour les sortir en même temps que les jupes claires. Je la connais depuis toujours et je l'ai vue, ces derniers temps, vue et revue, tant et plus à bien savoir ce qu'elle fera et ce qu'elle veut. Ce qu'elle fera? Comme avant, ni plus ni moins. Non pas qu'elle soit absolument sans peine de la mort de Médéric. Les femmes ça a toujours un coin où, en appuyant ça pleure. Mais ce qu'elle veut surtout, c'est la bataille.

— Elle ressemble à Gina la nôtre, — dit Antonio.

— Oui.

— Je parlais du visage, — dit Antonio. — Elle a dû être pareille étant jeune.

Il était encore de très bonne heure mais Antonio avait dû marcher une bonne partie de la nuit. Il monta là-haut pour se coucher. Il regarda par la fenêtre.

Oui, il y avait dans l'air quelque chose de nouveau sinon d'étrange. Le soleil était plus lourd et, dans le bleu du ciel, vers l'est, un grand chemin plus profondément bleu venait de s'ouvrir.

Gina la nôtre descendit seulement sur le coup de midi. Antonio s'était déjà levé. Il était venu à la cuisine, avait trouvé l'âtre sans feu, les volets clos. Il avait ouvert la fenêtre, allumé le feu, fouillé dans la huche, trouvé des œufs, nettoyé la poële et il s'apprêtait à la fricassée quand Gina la nôtre entra. De l'autre côté du mur on entendait les malades parler, crier, et Toussaint.

Gina était lasse, pâle, et Toussaint avait raison; elle portait avec elle une odeur et une lumière. Elle n'était pas habillée. Elle avait mis sur elle son gros manteau de fourrure et, rien que par ses petites chevilles blanches et ses petits poignets on la savait toute nue sous sa peau de bête. Ses yeux étaient tout agrandis sous ses paupières de colchique.

— Je viens chercher le fromage et le pain, — dit-elle. — On ne descendra pas.

Antonio cassait les œufs dans la poële.

— Rester un peu seuls, — dit-elle pour s'excuser.

Antonio ne répondit pas. Il tournait la tête vers le feu pour ne pas la regarder. Elle sortit.

Antonio pensait à ce chemin ouvert dans le ciel par où quelque chose venait et touchait la terre. Il entendait au fond de lui des désirs, du vent et des bruits de fleuve.

Il mangea là, à côté du feu, avec Matelot. Il recommença à raconter l'histoire des deux nuits de Maladrerie. Il ne parla pas de la conversation avec Maudru. Pas plus que le matin à Toussaint. C'était pour lui. Puis Matelot s'endormit sur sa chaise.

Dehors, le jour était au départ, à la joie et au geste.

Tous les malades du matin avaient été des malades simples. Ils étaient arrivés tout parfumés de forêt et de grand air. Ils étaient déjà guéris d'être chez le guérisseur. Ils parlaient de chaise à chaise, de la route et du champ, et du long glissement qu'il avait fallu faire depuis les hauts pays jusqu'à Villevieille sur une neige déjà molle et qui portait avec mauvaise volonté.

— Il faudra parler moins fort, — leur dit Toussaint. — Je n'entends plus la maladie.

Il avait fait allonger sur sa table, devant lui, un petit enfant de cinq ans à moitié dévêtu et il le tâtait doucement de ses longues mains. La mère le regardait, elle suivait tous ses gestes, le plus petit mouvement de ses phalanges. Quand Toussaint posait le doigt sur une petite veine bleue du corps de l'enfant la mère s'arrêtait de respirer et elle attendait, les yeux bouleversés d'espérance.

— Voilà, — dit Toussaint.

Il resta là, avec sa main posée sur la poitrine de l'enfant.

— Taisez-vous, — dit la mère du côté où on chuchotait.

— Où restes-tu? — dit Toussaint.

— Vers Méolans, — dit la mère.

— Tu regarderas sur les troncs de mélèzes. Tu trouveras de ce lichen, ce rouve-là, regarde. Prends-le frais, avec un morceau d'écorce. La valeur d'une main pleine. Fais-le bouillir. Casse un œuf dedans. Donne-lui ça le matin au réveil.

— Il guérira? — dit-elle.

— Il est guéri, — dit Toussaint, — regarde.

— Respire, — dit-il à l'enfant.

L'enfant se mit à respirer. Son petit torse maigre tout ficelé de grosses côtes se gonflait et s'abaissait régulièrement.

— Mal? — demanda Toussaint.

L'enfant regarda sa mère avec un sourire.

— Habille-le, n'oublie pas ce que je t'ai dit.

A toi, là-bas, — dit Toussaint, — la grosse qui parles des gelinottes, viens un peu ici. C'est le moment de parler maintenant. Qu'est-ce que tu as?

— Je peux?... — dit la mère.

Elle interrogeait du regard. Elle gardait son poing fermé sur une grosse pièce d'argent.

— Oui, — dit Toussaint, — là sur la table.

Il n'avait pas encore trouvé son équilibre et sa paix dans ces petites douleurs. Il ne pouvait pas oublier encore le grand matin de l'autre côté des fenêtres et le ciel clair qui venait de se fendre sous le poids du temps comme une bille de bois qui ouvre le chemin de sa sève, cette Gina jeune, toute lumineuse d'amour, nue, là-haut, dans le lit.

La lumière tournait à l'après-midi, quand deux grands garçons entrèrent en portant un vieil homme. Toussaint était en train de toucher la tête d'une femme.

— Recule-toi, — lui dit-il et attends. — Celui-là presse plus. Avancez, vous autres.

Mettez-le là sur ma chaise.

Tiens-lui les épaules, toi.

Attention à sa tête.

La tête du vieillard avait pris son gros poids de tête d'homme et elle se balançait sur le cou maigre et sans force.

— Il n'ouvre pas les yeux?

— Si, — dit un des garçons d'une voix effrayée.

Les yeux s'ouvrirent. Leur féroce lumière appelait à l'aide.

— Il mange?

— Non.

— Il dort?

— Non, il souffre.

Il était comme charrué par une haleine extraordinairement puissante.

— Défaites son gilet, — dit Toussaint, — relevez sa chemise.

La peau apparut toute jaune avec des auréoles bleuâtres vers le ventre. Tout le corps était d'une maigreur terrible, chaque os avait déjà sa place de mort sous la peau.

Doucement, la main de Toussaint vint se poser sur la mauvaise fleur du ventre. Il attendit. Il était vide de vie et de force, tout était entassé dans sa main, tout : ses yeux, ses oreilles, ses nerfs et une sorte de sensibilité étrange, matérielle qui poussait sous sa main comme la chevelure des racines sous la touffe d'herbe et il la sentait descendre dans le corps du malade.

Le mystérieux, c'était cette respiration de géant et ce

pauvre corps à peine comme un soufflet, sans graisse ni rien, sans plus rien à nourrir. Il nourrissait quoi avec ces torrents d'air, ça lui était commandé par quoi? Qui avait besoin de tout cet air humain aspiré et soufflé comme un tourbillon d'eau dans le fleuve?

Les minces racines sensibles de la main descendaient dans l'ombre pourpre du vieillard. Elles touchaient le foie. Voilà le foie : tout le tour. Un peu grumeleux. Encore souple, un peu jutant. Elles remontaient le long de la peau, vers les côtes. Le cœur. Comme un crapaud couché dans des feuillages de sang. Elles en faisaient le tour. Il sautait. Il s'échappait. La pointe se mit à frapper de grands coups dans l'arbre des veines. Les poumons, l'énorme lumière des poumons. Pour qui cette énorme lumière? La chevelure sensible des racines descendit vers le ventre emportée par le torrent ruisselant de l'air. Le ventre!

Brusquement Toussaint sentit dans sa main un choc sourd. Plus rien! Sa force sensible venait d'être coupée au ras de sa peau. Ce n'était plus qu'une main sèche, inutile, pareille à toutes les mains. La mort! Il venait de toucher la mort au fond du vieillard.

Elle était là, au fond du ventre, avec son épaisse couronne de violettes, son front d'os, sa bouche sèche assoiffée d'air.

L'ordre!

— Habillez-le, — dit Toussaint.

Pendant qu'on l'emportait l'homme ouvrit encore une fois ses yeux et il regarda le visage des vivants de ce regard terrible dont tout le monde se détournait.

Toussaint s'approcha de la fenêtre. C'était le long crépuscule d'hiver. Le soleil s'écroulait dans l'ouest.

— La mort, — dit-il entre ses lèvres.

Il se sentait enfin paisible et clair.

Bonne mort heureusement inévitable!

— Vous m'avez oubliée, — dit une voix de femme.

— Oui, — dit Toussaint.

— Vous m'aviez dit d'attendre.

Elle s'avança de l'ombre jusqu'à cette place blême qui restait devant la fenêtre. Son corsage lacé tenait de beaux seins à fleur dure.

— Vous n'avez rien, — dit-il.

— Bon, — dit-elle, — je n'ai plus rien depuis le temps où vous m'avez guérie.

» Pour me donner une plus grande maladie, — ajouta-t-elle au bout du silence.

— Il faut me laisser, — dit Toussaint.

— Je ne peux pas parler facilement, — dit-elle, — car tout est caché de ce qui faisait avant ma joie et mon plaisir. La première fois vous m'avez guérie. Guérissez-moi encore cette fois. Pour toute ma vie.

— Je ne peux pas pour cette guérison-là, — dit-il.

— Vous seul le pouvez, — dit-elle. — Je ne serais pas revenue si un autre avait pu me guérir.

— Vous ne vous êtes jamais vue? — dit-il.

Il regardait l'effondrement du soleil et les jaillissements des nuages verts.

— Je me suis vue, — dit-elle, — et c'est ce qui me donne un peu de courage.

Il se tourna vers elle, sa tête penchée vers sa bosse. Son front luisait. Une grosse veine se tordait à ses tempes. Ses bras de fil pendaient sans force sous le poids de ses longues mains.

— Et moi, vous m'avez vu? — dit-il.

Elle ferma les yeux.

— Je vous vois, — dit-elle.

— Me voir comme je suis? — dit-il.

— Je ne serais pas revenue si un autre avait pu me guérir.

— Il faut partir, — dit-il et ne plus revenir.

Il y eut un long silence dans lequel on entendit chanter sourdement le ciel de métal. La nuit montait.

La femme marcha jusque vers la porte. Elle attendit.

— Vous n'êtes donc jamais seul? — murmura-t-elle.

— Jamais, — dit Toussaint.

Elle sortit.

Peu à peu le silence emplit la grande salle. Les chaises de paille s'étaient étirées. La table avait craqué. Maintenant les pierres même du mur ne parlaient plus.

Toussaint passa sa main sur son visage. Elle était redevenue sensible. Il toucha son front, ses yeux, son nez, sa bouche, sa

triste bouche où venait se jeter l'effroyable ride de sa joue droite. Sous la peau et la chair il toucha l'os.

Il y avait déjà de la nuit jusqu'à moitié de la fenêtre. Plus de bruit.

Il était seul.

Il avait enfin sa paix. Il pouvait toucher son visage, regarder sa main dans le peu de jour qui restait, voir sans douleur de quelle pauvre peau, de quelle triste chair, de quelle fausse charpente d'os il était fait.

Il avait touché la mort au fond du vieil homme. La mort! La force pure.

Heureusement que tu ne peux pas être sali ni de nos guérisons, ni de nos ordres, ni de nos prières.

Elle était là à côté de lui, familière, elle seule lui donnant l'espoir, elle seule lui donnant la paix.

JEAN GIONO

(*A suivre.*)

# LA MYSTIQUE SOVIÉTIQUE

## UNE SCOLASTIQUE NOUVELLE : LE MARXISME-LÉNINISME

Au début du xx^e siècle, il pouvait paraître aux esprits éclairés que l'ère de la génération spontanée des religions était close. On pouvait croire que, conformément aux vues d'Auguste Comte, dans les sciences morales et politiques aussi bien que dans les sciences physiques et naturelles, l'humanité occidentale était définitivement passée des explications théologiques et métaphysiques aux explications positives, fondées sur la coordination logique des données de l'expérience. Dépouillant la robe prétexte du jeune âge, l'esprit humain semblait avoir revêtu la toge virile de l'âge mûr. Seules étaient appelées à survivre en s'adaptant les grandes religions révélées, riches de l'apport de plusieurs civilisations, jouissant d'une longue prescription accréditée par le plébiscite de tant de siècles. Or, l'après-guerre a démenti cette prédiction : des religions nouvelles ont surgi qui, par-delà le Christianisme, rejoignent le paganisme antique, en ce qu'elles sont fondées sur la divinisation, l'hypostase de l'État, de la race ou de la classe, alors que le Christianisme avait distingué, pour le plus grand bénéfice de l'individu et de sa personnalité morale, le temporel et le spirituel, la Cité de César et la Cité de Dieu, et n'avait fait acception ni de classes ni de races.

Parmi ces religions étatiques, la plus originale et la plus systématisée est celle qui a surgi au pays des Soviets sous le nom de *Matérialisme dialectique* ou de *Marxisme-Léninisme*.

Cette mystique a pour particularité de se donner comme le produit authentique de l'esprit positif, comme la synthèse la plus haute de la totalité du savoir scientifique. Me rendant en Russie, en septembre 1932, un de mes plus éminents collègues berlinois me disait, en m'accompagnant à l'aérodrome de Tempelhof : « En somme, la Russie est le seul pays où l'on fasse officiellement de la philosophie scientifique, c'est pour nous le pays d'avenir. » Son optimisme reflétait l'opinion des intellectuels prolétariens. Nous verrons qu'il n'en est rien et que le Marxisme-Léninisme apporte la révélation de dogmes qu'on ne saurait ni asseoir en expérience, ni justifier en raison.

L'étude de cette nouvelle mystique n'apporte pas seulement un riche échantillon à la systématique des religions, une illustration exemplaire de ce que Bergson appelle la *fonction fabulatrice*, de la logique des sentiments mise au service de l'instinct vital en rébellion contre l'instinct de connaissance; elle seule permet de porter un jugement objectif sur les chances d'avenir du régime bolchévique. Ce qui fait la légitimité, et, par suite, la solidité d'un régime, c'est son accord avec la mystique politique de la majorité des sujets. Jamais il ne vint à un habitant de l'Empire romain de contester la légalité du gouvernement des Césars, en dépit de ses abus les plus monstrueux, parce que l'on croyait à la religion impériale inféodée à la théologie astrale qui fut la forme la plus haute du paganisme antique. Jamais le spectacle de l'infirmité des démocraties n'a découragé qui tient pour sacro-saints les principes de 1789 et de 1793. Le gouvernement des Soviets a eu beau promettre la prospérité au terme du plan quinquennal et n'aboutir qu'à la famine; il a eu beau faire du pays le plus riche en blé de l'Europe, de l'Ukraine, un pays importateur de graines d'Australie et du Canada pour ses semailles; il a eu beau promettre l'égalité et l'abolition de la contrainte étatique et n'engendrer que l'inégalité la plus flagrante sous la pression administrative et policière la plus implacable; il durera, en s'amodiant sans doute, ce que durera, dans le cœur des jeunesses communistes, le Marxisme-Léninisme. Or, la mystique nouvelle a des chances de longévité : auprès des idéalistes, parce qu'elle correspond à des aspirations du cœur humain déposées en

nous depuis des millénaires par les prophètes d'Israël et les sages de la Grèce antique, celles qui tendent vers une société juste et rationnelle, qui ne reposerait pas sur l'exploitation de l'homme par l'homme, où les uns ne seraient pas ruinés par excès de richesses et les autres affamés par excès de dénûment; auprès des réalistes, parce qu'elle incarne, en les justifiant apparemment, les haines vigoureuses et la joie de revanche d'une classe, jadis opprimée, aujourd'hui maîtresse; auprès des enfants et des simples, parce qu'elle leur promet de les mettre en possession d'une clé d'explication universelle pour déchiffrer les énigmes du monde et les singularités de l'histoire humaine; auprès des doctes, parce que, gnose transcendante, en dépit qu'elle se prétende accessible à tous, elle est assez abstruse et quintessenciée pour prêter aux controverses, aux arguties, aux commentaires, aux disputes, aux sectes, aux hérésies et aux schismes qui sont la vie des religions.

Cette religion est de type messianique. Elle repose sur l'annonce du Royaume de Dieu, réalisé par la classe élue du Prolétariat. Son *Credo* a été révélé pour la première fois dans le *Manifeste Communiste*, en février 1848. C'est l'Évangile de la religion nouvelle, développé dans les œuvres de Karl Marx, d'Engels et de Lénine, en particulier dans cette Bible qu'est le *Capital*. Ces Écritures Saintes du marxisme ont donné naissance à des gloses, à des commentaires, à des amplifications dus aux docteurs, aux théologiens, aux exégètes de l'U. R. S. S. : professeurs des *Instituts Marx et Engels*, des *Instituts des Professeurs rouges*, membres des *Académies communistes*, véritables séminaires du parti. Leur effort pour justifier rationnellement la foi marxiste en partant de la philosophie officielle, considérée comme la philosophie définitive, du *Matérialisme dialectique*, a donné naissance à une *Scolastique nouvelle* qui comprend deux choses : une tentative de justification en raison, en partant de cette philosophie, de la religion marxiste; une tentative de systématisation de toutes les connaissances théoriques et pratiques du point de vue du matérialisme dialectique. Cette scolastique a abouti à des *Sommes*, comparables à celles des XII^e^ et XIII^e^ siècles : *la Grande Encyclopédie soviétique*; *la Petite Encyclopédie soviétique*, et le *Manuel de Matérialisme dialectique*, à

l'usage des Écoles supérieures, l'Institut Marx et Engels de Kharkov.

L'orthodoxie marxiste, religieuse et philosophique, est définie par un magister ecclésiastique, le Comité Central du Parti, et, surtout, par l'organe où se concentre le pouvoir, le Politbureau. Elle a son Pontife Suprême en Staline, dont les discours et mandements sont de véritables encycliques. Elle a son Saint-Office, la Commission du Contrôle, chargée de démasquer l'hérésie, de fulminer des excommunications. Elle a son Tribunal de l'Inquisition, le Guépéou, chargé d'exécuter les sentences et de retrancher les hérétiques du nombre des vivants. Elle a ses ordres missionnaires, ses patronages de jeunes gens, son culte, son calendrier, ses fêtes, son martyrologe. C'est ainsi que, dans les demeures particulières, aux icones s'est subtitué le *coin de Lénine*, où l'on trouve les bustes de Lénine, de Karl Marx, de Hegel, rappelant le *lararium* des maisons romaines dans l'antiquité.

## I

### LE DOGME FONDAMENTAL DU MARXISME-LÉNINISME

Le dogme fondamental de la religion soviétique est la croyance en l'avènement, inévitable par suite de la loi d'évolution de toutes choses, d'une société sans classes, réputée juste, rationnelle et pacifique, réalisée par la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie. Cette société, où l'activité sera rationalisée, représente la victoire de l'ordre sur l'anarchie capitaliste, de la raison sur les forces antinomiques des instincts et des intérêts, de l'équité sur l'exploitation de l'homme par l'homme, de la liberté sur l'oppression de l'individu par l'État. Ce sera un état idyllique où l'homme ne subira nulle contrainte, où il trouvera la satisfaction de tous ses besoins, où au gouvernement des hommes succédera la simple administration des choses.

Le règne des fins sera réalisé par la *vocation messianique* du prolétariat. Le prolétariat est comme l'élu d'Israël. Il est exploité, opprimé, fertile en douleurs, privé par ceux qui l'exploitent de ses instruments de travail, complètement

déshérité; c'est le juste souffrant de l'Écriture. Seulement, en même temps qu'une classe souffrante, c'est une classe militante : la classe élue, destinée à racheter l'Humanité de son péché originel. Ce péché originel a consisté dans la destruction de l'égalité primitive par l'appropriation individuelle des richesses et l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est ce péché originel qui a provoqué la lutte des classes sociales, la rivalité des États, les guerres impérialistes, la colonisation. C'est lui qui a sophistiqué toutes les idéologies, gauchi la philosophie, domestiqué la science et l'art, asservi la littérature pour les faire concourir à la justification et à la glorification de la classe exploitante et de l'État qui l'incarne. Le prolétariat est la classe élue qui doit, au prix du sacrifice de son sang sur les barricades rouges de la Révolution, briser pour toujours le joug du Bourgeois, le Prince de ce siècle. Il mettra fin à la lutte séculaire des classes, à l'exploitation de la femme par l'homme, de l'enfant par les parents, des colonies par les métropoles, des races dites inférieures par les races prétendues civilisées. Il révélera la vérité absolue, car, s'il est vrai que chaque classe a sa vérité, celle du prolétariat seule est objective, parce que seule elle ne vise pas à duper pour exploiter. En particulier, par la propagation de l'athéisme militant, le prolétariat dissipera cet opium du peuple, l'illusion religieuse, qui consiste à faire croire aux opprimés que leur servitude volontairement supportée leur acquière des compensations infinies dans une autre vie. Le prolétariat est appelé à être ainsi tout à la fois, le Rédempteur, le Libérateur et le Docteur de l'humanité.

Entre le grand soir apocalyptique, le grand soir rouge de la Révolution sociale, et l'avènement de la société communiste, une période de destruction et de purification sera nécessaire, la période de la Dictature du prolétariat. Érigé en État, c'est-à-dire en instrument d'oppression, muni d'une police politique et d'une armée rouge, le prolétariat, tout comme le Messie justicier des Écritures, sera l'instrument des vengeances nécessaires. Il détruira, par le fer et par le feu, cette Babylone d'impudicité qu'est la société bourgeoise; il proclamera le crépuscule des idoles; il enchaînera les forces démoniaques de l'instinct et de l'intérêt. C'est seulement

après l'annihilation de ce monde d'iniquité, après les convulsions sanglantes de l'enfantement messianique, qu'adviendra le règne paisible et définitif de la République des égaux.

Ce nouveau Royaume de Dieu, où il sera donné à chacun suivant ses besoins, suppose un renouvellement de la nature, un état d'exubérance économique. Cet état sera réalisé par les miracles de la science, de la technique, de la rationalisation industrielle, de l'économie planifiée, qui, cessant de servir le profit de quelques-uns, assureront le bien-être de tous, grâce aux savants, aux ingénieurs, aux économistes sortis de la classe du Prolétariat et animés de sa mentalité altruiste.

Cette foi religieuse n'est qu'une transposition de l'espérance messianique des Apocalypses judéo-chrétiennes. Le prolétariat y tient le rôle du peuple élu et du Messie; le bourgeois correspond au Malin, la société capitaliste au Royaume ténébreux de ce monde; la lutte des classes au conflit des Empires; la révolution sociale à l'enfantement messianique; la société communiste au Royaume de Dieu fondé sur la dictature des pauvres et des déshérités.

A ce parallélisme manque toutefois un terme de comparaison. L'espérance messianique du peuple juif ne s'explique que par une philosophie de l'histoire où tous les événements, l'élévation et la chute des Empires, sont dirigés par la main d'une Providence toute-puissante, qui achemine le monde à sa restauration. Dans la conception matérialiste du monde que professent les communistes, quel agent peut bien jouer le rôle de cette orientation divine de l'aventure humaine, dépit de toutes ses tribulations, vers un état de béatitude définitive?

## II

### LE MATÉRIALISME DIALECTIQUE

Les communistes font profession de matérialisme : c'est là un des dogmes de leur religion. Or, pour un matérialiste ordinaire, la question ci-dessus posée resterait sans réponse. Le matérialisme exclut la considération des causes finales : le monde est un devenir aveugle qui offre, alternativement et

synchroniquement, des phases d'évolution et de régression. Mais les communistes ne sont pas de simples matérialistes, à la façon des matérialistes français ou allemands, de d'Holbach ou de Karl Vogt : ce sont des matérialistes dialecticiens. Karl Marx et Engels ont adopté, dans leurs vingt ans, la philosophie hégélienne, sous la forme radicale que lui avaient donnée, aux environs de 1840, les « jeunes hégéliens ». Ils sont demeurés fidèles à la méthode dialectique de Hegel et n'ont fait que la transposer, sous l'influence de Feuerbach, du monde des idées au monde de la matière. Dans leur conception matérialiste du monde, la fonction de la Providence est jouée par la loi de l'*évolution dialectique de l'Inférieur au Supérieur*, que Karl Marx a empruntée à Hegel.

Hegel prétend que le réel réside, non dans la catégorie de l'être, mais dans celle du devenir, c'est-à-dire que rien ne subsiste à l'état statique, mais que tout est en voie de transformation spontanée. Or, la loi de tout devenir consiste à partir d'un état d'équilibre instable, pour parvenir, par la rupture de cet équilibre, à un état d'équilibre supérieur où se concilient les forces dont le conflit a provoqué la rupture de l'équilibre antérieur. Le monde physique, la pensée individuelle, la société humaine passent par une série ascendante d'états d'équilibre qui convergent vers un équilibre définitif où s'harmoniseront toutes les forces antagonistes qui ont provoqué le passage continuel d'un état de moindre perfection à un état de plus grande perfection.

Cette loi de l'*évolution dialectique de l'Inférieur au Supérieur* n'est pas une loi empirique déduite de l'observation des phénomènes naturels comme prétendent l'être les lois de l'évolution spencérienne : lois de l'instabilité de l'homogène, loi du passage de l'homogène à l'hétérogène par intégration de la matière et dissipation du mouvement; ou encore les lois du transformisme darwinien : loi des variations individuelles, de la lutte pour la vie, de la survivance des plus aptes; ou, enfin, les lois de la thermodynamique : lois de la conservation et de la dégradation de l'énergie, principe de Nernst. Cette loi est déduite *a priori* du système métaphysique de Hegel.

Pour Hegel, l'unique réalité consiste dans la Pensée pure ou Raison, dont tous les êtres, les produits de la nature comme les

créations de l'esprit, ne sont que des modes divers à différents moments de son évolution. Ce qui force la pensée à se mouvoir, c'est la nécessité où elle se trouve, étant essentiellement rationnelle, de surmonter la contradiction qu'elle trouve installée en elle, chaque fois qu'elle affirme une idée déterminée, c'est-à-dire, dans le réalisme idéaliste de Hegel, chaque fois qu'elle réalise une forme particulière de l'être. En effet, l'esprit ne peut formuler une idée, sans affirmer l'idée contraire, et elle ne peut sortir de cette contradiction pressante qu'en posant une troisième idée qui concilie les deux premières, la thèse et l'antithèse, dans une synthèse supérieure. Cette idée synthétique à son tour, dès qu'on l'affirme d'une façon absolue, suscite l'affirmation contraire, et cette dualité de la thèse et de l'antithèse se résout dans l'unité supérieure d'une nouvelle idée synthétique. Ainsi, la pensée réalise, par récurrence, des synthèses de plus en plus riches, qui lui permettent de passer du concept logique le plus abstrait à la réalité la plus riche, l'Esprit Absolu, par l'intermédiaire de la matière vivante.

La Pensée se déroule d'abord sous forme de concepts abstraits qui s'engendrent mutuellement par voie de thèse, d'antithèse et de synthèse, en allant vers des idées de plus en plus concrètes et singulières. Au terme de ce premier moment de l'évolution dialectique, qu'étudie la logique ou l'ontologie, les idées devenues concrètes s'objectivent dans la nature sous la forme d'organismes de plus en plus perfectionnés jusqu'au plus accompli, l'organisme humain. Dans l'organisme humain la raison créatrice se réfléchit en prenant conscience d'elle-même : ne pouvant rien produire de plus parfait que l'être humain dans l'ordre matériel, elle se développe dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire au sein de l'humanité. L'homme est d'abord un esprit subjectif qui se confine dans son égoïsme natif. Puis, sortant de lui-même et se reconnaissant dans les autres hommes, il se constitue en collectivité, société et État, réalisant ainsi l'esprit objectif. Enfin, rentrant en lui-même, il trouve au fond de lui-même l'idéal du beau ou l'art, l'idéal religieux ou Dieu, l'idéal philosophique ou le vrai; et, dans la réalisation de ce triple idéal, il réalise la totalité à laquelle il aspire, il devient l'Esprit Absolu. Dans ces moments

successifs, la raison est la substance même de l'histoire qui n'est qu'une logique en action. Elle procède dialectiquement, en s'affirmant, en se niant, et en niant sa propre négation, suivant un rythme qui se reproduit toujours le même : être, s'épanouir en se dédoublant, se concentrer en s'harmonisant. Ce principe de développement permet de prévoir *a priori* l'ordre que suivent, dans leurs créations, la nature, qui est la raison épanouie, et l'esprit, qui est la raison concentrée et réfléchie sur elle-même.

La loi de l'*évolution dialectique de l'Inférieur au Supérieur* a un sens dans la conception métaphysique de Hegel. Sa philosophie est une tentative pour concilier ces deux affirmations apparemment contradictoires : l'essence des choses est le mouvement, l'essence des choses est la raison, d'où résulte que le monde est la raison en mouvement, c'est-à-dire un mouvement rationnel qui, dans son effort pour vaincre toute contradiction, procède par synthèses de plus en plus compréhensives réalisant des formes d'être toujours supérieures.

Karl Marx fut d'abord un adepte de l'hégélianisme. C'est la loi dialectique découverte par son maître qu'il entreprit d'appliquer à la conception matérialiste du monde que venait de développer un autre philosophe allemand, Feuerbach. Par matérialisme, il faut entendre que la pensée, la conscience et la raison, loin d'être le principe des choses, sont le produit tardif de la matière organisée. Par matérialisme dialectique, il faut entendre que les mouvements de la matière, étant exactement reflétés dans les démarches de notre esprit, obéissent à la même loi dialectique que nos pensées. L'erreur d'Hegel a tout simplement consisté à prendre pour l'original ce qui n'est qu'une copie; à prendre pour la réalité objective ce qui n'en est que le reflet subjectif dans notre cerveau. Mais, comme la pensée est l'image fidèle de la réalité extérieure, la loi dialectique qu'Hegel a découverte, en analysant comment s'articule notre pensée, est valable pour son modèle matériel, pour les mouvements de la matière et l'enchaînement des événements historiques. Karl Marx aimait à répéter que toute son originalité avait consisté à remettre la philosophie de Hegel sur ses pieds, en conservant la dialectique, mais en mettant la matière à la place de l'esprit. Ce faisant, il se van-

tait d'avoir éliminé tout ce qu'il y a de mystique dans la philosophie de Hegel, pour n'en conserver que l'élément rationnel.

## III

### LE MATÉRIALISME HISTORIQUE

Pour justifier le messianisme du Prolétariat, en partant de *la loi de l'évolution dialectique* de Hegel, il faut faire appel à un nouveau dogme, le *matérialisme historique*. Ce dogme se peut formuler ainsi :

*Les manifestations idéologiques d'une Société sont le reflet de sa superstructure sociale et politique, qui est elle-même l'effet de son infrastructure économique, si bien que, pour prévoir l'évolution sociale, politique, juridique, idéologique d'une société, il faut et il suffit de pouvoir déterminer, à l'aide de la dialectique de Hegel, son évolution économique.*

L'existence matérielle d'une société repose sur des échanges permanents avec son milieu, grâce aux moyens de production qui permettent de transformer les forces aveugles et les produits bruts de la nature en des forces disciplinées et en des produits directement utilisables par l'espèce humaine. Ces moyens de production, qui constituent la technique sociale d'une époque et que Karl Marx appelle l'*ensemble des forces matérielles productives*, déterminent entre les hommes certains rapports nécessaires, indépendants de leur volonté, dénommés par Marx les *rapports de production* ou, en termes juridiques, le *régime de la propriété* (mode d'appropriation des instruments de production et de leurs produits). Les transformations économiques, au sein d'une société, résultent de ce que les forces matérielles productives, par suite de nouvelles inventions techniques ou par l'effort de leur propre développement, s'insurgent contre les formes de la propriété dans lesquelles elles se sont jusqu'alors exercées. Ce conflit va jusqu'à la rupture de l'ordre social établi, pour faire place à un ordre nouveau où l'antagonisme de la technique et du mode de propriété se résout en harmonie.

Au début, à l'époque de l'économie domestique, les mêmes individus étaient producteurs, propriétaires et consommateurs. Ce sont les inventions techniques, nécessitant pour être

utilisées de grands investissements de capitaux, qui ont créé la production collective dans les fabriques, dans les usines, caractérisée par ce fait que le travailleur n'est plus propriétaire de ses instruments de production et du produit de son travail. Ce dédoublement provoque l'apparition de deux classes, celle des prolétaires et celle des capitalistes, qui rentrent en lutte par suite de la dualité de leurs intérêts. Le capitaliste vit de la plus-value du travail du salarié, égale à la valeur d'échange créée par son travail diminuée de ses frais d'entretien. Il est alors tenté de comprimer ces frais d'entretien à la limite de ce qui est strictement nécessaire à l'ouvrier pour vivre (*loi d'airain des salaires*), en créant, grâce au machinisme, une armée sans cesse accrue de chômeurs (*chômage technique, armée de réserve du prolétariat*), dont la concurrence sur le marché libre du travail a pour effet d'avilir sans cesse les salaires. De son côté, le prolétariat, conscient de sa misère, tend à s'organiser pour réduire par la grève, l'action syndicale et l'intervention parlementaire, ses heures de travail et améliorer sa condition, en attendant d'être assez fort pour s'emparer des instruments de production. A mesure que s'accroissent, grâce au machinisme, l'armée des sans-travail et la paupérisation des masses; à mesure que la concurrence et la rationalisation industrielle concentrent par sélection les entreprises et réduisent le nombre des capitalistes, la lutte des classes s'exaspère. La société bourgeoise présente alors de multiples contradictions internes, qui la mènent immanquablement à sa perte : contradiction entre la production collective et la propriété privée; conflit entre les prolétaires qui s'efforcent à détruire la classe des capitalistes, et les capitalistes qui tendent à accroître celle des prolétaires; antagonisme entre les capitalistes, qui s'entendent pour maintenir artificiellement les prix en contingentant la production et les consommateurs qui protestent contre l'élévation des prix imposés par les monopoles. Ces antagonismes se traduisent par des crises cycliques de surproduction, dues à ce qu'en paupérisant les prolétaires et en rançonnant les consommateurs, les capitalistes diminuent la capacité d'achat des masses, cependant que la nécessité d'amortir leurs machines de plus en plus coûteuses les oblige à produire en série pour une clientèle aléa-

toire de plus en plus étendue. A la limite, Karl Marx envisage une crise finale qui provoquera par la révolution sociale, le *Zusammenbruch*, la rupture de la société bourgeoise. Lorsque l'État prolétarien aura détruit la classe bourgeoise, il se résorbera spontanément, l'État n'étant que l'instrument de domination d'une classe dirigeante sur ceux qu'elle opprime. Alors s'établira une société sans division ni lutte de classes, sans contrainte extérieure du pouvoir politique sur l'individu, fondée sur une réciprocité spontanée de services entre des citoyens tous égaux, où il sera demandé à chacun suivant ses capacités et donné à tous suivant leurs besoins.

Si l'on traduit dans le langage de la dialectique hégélienne cette conception matérialiste de l'évolution historique, on peut s'exprimer ainsi :

Ce qui oblige les sociétés à évoluer, c'est le désaccord entre le mode de production et le régime de la propriété. Ce désaccord se traduit normalement sous forme de la lutte des classes, et la lutte des classes est la force dynamique qui oblige les sociétés à progresser pour évincer le conflit installé en elles. Dans la société bourgeoise, il y a antagonisme entre le mode collectif de la production et le mode privé de l'appropriation, antagonisme manifesté dans la lutte de classe des prolétaires contre les capitalistes qui les frustrent de la plus-value de leur travail. L'antithèse entre les prolétaires qui, conscients de leur misère, tendent à la suppression de leur condition, et les capitalistes qui, conscients de leurs privilèges, tendent à la conservation de la leur, engendre une contradiction intime qui se résout par la négation de la négation, c'est-à-dire l'expropriation des expropriateurs par les expropriés. Ainsi se réalise un type définitif de société, conciliant, dans une harmonie supérieure, toutes les contradictions qui obligeaient les sociétés antérieures à évoluer.

## IV

### SUBORDINATION DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE ET DU MATÉRIALISME HISTORIQUE A LA RELIGION MARXISTE

L'usage que Karl Marx a fait de la méthode dialectique de Hegel dans un système du monde qui ne la comporte pas, ne

peut s'expliquer en lui que par le désir subconscient de justifier sa foi messianique dans l'avènement nécessaire de la Société communiste, en montrant comment la production capitaliste engendre, avec la nécessité d'un processus naturel, sa propre négation, l'expropriation des expropriateurs.

Dans une conception du monde qui admet comme réalité fondamentale le mouvement de la matière assujettie au strict déterminisme des causes efficientes, rien ne permet d'affirmer que les processus naturels réalisent une série ascendante et convergente d'états d'équilibre qui se rapprochent sans cesse d'une harmonie définitive. La deuxième loi de la Thermodynamique, interprétée par Boltzmann, exprime que les systèmes matériels évoluent vers des configurations de plus en plus probables, qui correspondent à l'accroissement de l'entropie, c'est-à-dire au nivellement par dégradation de l'énergie. Les processus biologiques manifestent, à côté de l'orthogénèse, des phénomènes de régression. Il en est de même des sociétés humaines où, aux périodes de progrès et d'apogée, succèdent des périodes de décadence et de déclin.

Seul le besoin affectif de découvrir un monde qui, suivant ses propres paroles, « en dépit des accidents apparents et des reculs momentanés, fut, en dernière analyse, un monde en développement progressif, une ascension sans fin de l'inférieur au supérieur », a conduit Karl Marx à appliquer une loi de *progrès rationnel*, valable dans la conception animiste, panpsychiste et finaliste de Hegel, à un monde purement matériel, dont Nietzsche dira qu'il ne peut être qu'un « devenir aveugle et sans but ».

Le matérialisme historique est, lui aussi, une construction arbitraire, sans autre but que de justifier l'illusion qu'on peut prévoir infailliblement l'avènement de la société communiste, en partant de la structure de la société actuelle.

Hegel considérait l'histoire comme une logique en action. Il voyait dans la lutte incessante des Empires et des héros, incarnations vivantes d'idées ou de principes, la cause unique, indépendante de l'intention des protagonistes qui y prennent part, du développement dialectique, par contradiction et négation de la négation, qui donne à l'histoire humaine sa signification et son unité. Ce développe-

ment l'achemine vers un État parfait, État dont il voyait la réalisation dans la monarchie constitutionnelle de la Prusse, synthèse moderne de deux principes antithétiques, du despotisme oriental et de la démocratie des Cités grecques. Karl Marx retient les trois postulats de Hegel : l'histoire est une en dépit de ses accidents apparents; son unité s'explique par une cause générale, étrangère aux intentions des individus; cette cause générale opère à la faveur d'un processus de contradiction logique. « Les événements historiques, écrit Marx, semblent toujours soumis au hasard. Mais, alors même que l'accident joue un rôle à la surface, l'histoire est toujours gouvernée par des lois internes, cachées. » Ces lois internes qui, à travers et en dépit des événements accidentels, acheminent le monde vers sa fin inévitable, se ramènent à la divine nécessité dialectique de Hegel : seulement, la cause dernière n'est plus à chercher dans l'Idée « qui plane au-dessus de l'histoire dans un monde éternel », mais dans la contradiction, à une époque donnée, entre les forces productives et les rapports de production, contradiction appelée à se résoudre dans l'unité supérieure de l'ordre socialiste. Un disciple de Hegel, déclare Plékhanov, l'introducteur du marxisme en Russie, « ne saurait devenir socialiste que si, à la suite d'une analyse scientifique de la structure économique de la société contemporaine, il se convainc, qu'en vertu d'un développement interne, soumis à des lois définies, cette structure doit engendrer nécessairement l'ordre socialiste ». En d'autres termes, pour construire l'ordre socialiste, il faut se persuader que les lois internes du monde objectif le créent inéluctablement.

Toute cette dialectique est arbitraire. L'expérience prouve que les phénomènes politiques et sociaux conditionnent très fréquemment les changements économiques; et il en est de même des phénomènes idéologiques, que Karl Marx traite négligemment de simples épiphénomènes dénués de toute efficace. L'exemple actuel de l'U. R. S. S. est le meilleur démenti administré au matérialisme historique. La Révolution sociale s'est produite dans le seul pays où Karl Marx ne se fut jamais avisé de la prévoir : dans un pays agricole de très faible concentration industrielle. Son gouvernement agit presque

uniquement par des voies psychologiques, publicité, propagande, esprit de stimulation, terrorisme, et ce qu'on appelle, là-bas, la « persuasion dialectique ». Il met en jeu toutes les commandes morales de l'âme humaine. C'est une fin politique, le désir de rallier au régime le paysan obstiné dans son individualisme, en lui inculquant la mentalité d'un ouvrier agricole, qui a décidé, en grande partie, de la collectivisation, de la mécanisation et de la motorisation des campagnes; autrement dit, c'est une directive politique, émanée du pouvoir central, qui a provoqué une révolution dans les méthodes d'agriculture en vue d'obtenir une transformation psychologique de l'état d'esprit des paysans.

L'histoire humaine n'est pas une et soumise, nonobstant ses accidents de surface, à un développement rationnel. « Qu'est-ce que l'histoire, disait un jour Renan, sinon la plus incongrue des associations d'idées? » Elle se développe suivant des directions divergentes, où les facteurs psychologiques et individuels jouent un rôle souvent décisif. La Révolution d'octobre n'est pas moins due à la carence de Kerensky, ajournant les deux grandes revendications des masses russes, la paix et la réforme agraire, qu'à la technique révolutionnaire, poussée jusqu'à la virtuosité, de Lénine. Les marxistes eux-mêmes, devant l'objection classique : « Si l'avènement du communisme est inéluctable, il n'est que de laisser agir les choses », répondent que l'action des individus et la force des croyances peuvent en retarder ou en accélérer la venue. Pas plus, du reste, dans les sociétés humaines que dans les espèces animales, on ne constate un progrès continu. Chaque type de civilisation s'incarne dans un style de vie basé sur une hiérarchie de valeurs dont le primat peut être aussi bien d'ordre religieux, intellectuel, esthétique, politique, que social ou économique. Quand il a usé sa vertu, épuisé sa mystique, on constate des phénomènes de régression ou de décadence. Le progrès humain s'explique uniquement par l'utilisation des expériences passées transmises par la tradition.

La lutte des classes n'est pas le suprême ressort de l'évolution humaine. Au moment du plus fort écart, en Occident, entre la condition des riches et celle des pauvres, pendant le Bas-Empire, on ne rencontre rien qui puisse faire songer

à une lutte de classes entre les pauvres et les riches, mais on assiste seulement à un antagonisme croissant entre les campagnes déshéritées et les villes privilégiées. Il n'y a pas deux classes, mais une multiplicité de classes dans une société, qui ont, tour à tour, des rapports d'opposition ou de solidarité. L'antagonisme d'intérêts entre la classe des salariés et celle des capitalistes peut ne pas être plus vive qu'entre la classe des capitalistes et la classe des consommateurs, et rien n'empêche leurs conflits de se résoudre en harmonie. Le néo-capitalisme américain, désigné du nom de Fordisme d'après son plus remarquable représentant, tout comme le coopératisme belge, a montré la possibilité de concilier les intérêts apparemment divergents des ouvriers, des chefs d'entreprise et du public. La politique des hauts salaires a permis aux industriels américains de récupérer la classe ouvrière comme classe consommatrice, et, par cette extension considérable de leur clientèle, d'abattre leurs prix de revient, dans l'intérêt du consommateur, par la production en grande série. Enfin, rien ne prouve que la dictature du prolétariat abolisse l'exploitation de l'homme par l'homme par suppression des classes sociales : dans la Russie actuelle, la classe paysanne est systématiquement sacrifiée à la nécessité de ravitailler les centres urbains et ouvriers et de se procurer des devises sur le marché extérieur.

La grande erreur des marxistes a été de croire en la fixité des classes sociales, de raconter les luttes d'un prolétariat, toujours le même, en face d'une bourgeoisie toujours pareille. En cela, ils ont négligé le phénomène capital étudié par Wilfredo Pareto sous le nom de la circulation des élites. Il y a en réalité, dans une société donnée, une multitude de classes en antagonisme partiel; mais ces classes, sauf dans les sociétés à castes, sont mouvantes, et la classe dirigeante se renouvelle incessamment par l'ascension des classes inférieures et par des apports étrangers. L'idée, si souvent exprimée en Russie, que la Dictature actuelle n'est point insupportable pour le peuple, parce que les dictateurs sont issus du prolétariat, laisse supposer qu'un individu conserve toujours la mentalité de sa classe d'origine, ce qui est manifestement erroné.

Le matérialisme historique, pas plus que le matérialism

dialectique, ne réalise le passage du matérialisme utopique au socialisme scientifique, comme s'en vantait Karl Marx; mais le passage du socialisme utopique à la religion socialiste. Il constitue une doctrine éminemment contradictoire, car il postule, d'une part, que les phénomènes économiques déterminent univoquement les phénomènes sociaux, politiques, juridiques, culturels d'une société, et, d'autre part, que l'évolution sociale résulte du désaccord entre le mode de production et le régime social de la propriété, ce qui ne peut se comprendre si la structure sociale est la résultante de la structure économique. Il confond continuellement les termes *déterminer* et *conditionner*, *effet* et *reflet*. C'est un simple jeu dialectique, destiné à justifier la foi en l'avènement inévitable de ce nouveau Royaume de Dieu, la société communiste, en vertu des lois téléologiques d'un Univers dirigé par une nécessité rationnelle.

## V

### L'EXTENSION DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE : LA SYSTÉMATISATION DES SCIENCES

Hegel avait étendu son *idéalisme dialectique* à l'explication de toutes choses : aussi bien aux phénomènes de la nature qu'aux démarches de la pensée abstraite ou à l'évolution des sociétés humaines. Il se flattait de retrouver *a priori* tous les résultats des sciences positives, en montrant comment la pensée créatrice avait commencé par ce qu'il y a de plus abstrait, l'espace et le temps, pour parvenir, à travers une longue série de progrès, à ce qu'il y a de plus concret et de plus accompli, l'organisme humain.

Karl Marx se contenta d'appliquer son *matérialisme dialectique*, c'est-à-dire, selon lui, la philosophie de Hegel remise sur ses pieds, à l'explication des phénomènes économiques et historiques, en vue de justifier sa foi en l'avènement inévitable de la société communiste. Il laissa à son collaborateur, Engels, le soin d'en étendre la juridiction aux sciences mathématiques et naturelles. C'est ce dont se préoccupa ce dernier, dès qu'il en eut le temps, à partir de 1873. F. Engels s'adonna à l'étude des sciences physiques et naturelles en vue de pré-

parer un grand ouvrage sur la *Dialectique de la nature*, qui n'a pas été rédigé. Riazanov a publié, dans le tome II du *Marx Engels Archiv* (Francfort-au-Mein, 1927, p. 141-371), ce qui reste de ces recherches préparatoires. Toutefois, ce travail ne fut pas perdu pour son auteur. Il lui servit à réfuter les écrits d'un privat-docent berlinois, Eugène Dühring, qui avait pris un incroyable ascendant sur nombre de jeunes gens, à cette époque. L'*Anti-Dühring* parut dans l'été de 1878 : il fut la première tentative pour étendre au domaine des sciences le matérialisme dialectique. Il est le point de départ et le modèle de cet effort de systématisation du savoir humain, théorique et pratique, du point de vue du matérialisme dialectique, qui est la grande œuvre de l'édification intellectuelle du socialisme. Cette œuvre est menée à bien par les *Instituts Marx et Engels*, les *Instituts des professeurs rouges*, les *Académies communistes*, les *Académies des sciences* des différentes Républiques soviétiques, sous la forme de *Sommes* monumentales, comparables à celles du XIIIe siècle, dont les plus considérables sont : la *Grande Encyclopédie soviétique*, en cours de publication, la *Petite Encyclopédie soviétique*, le *Manuel de Matérialisme dialectique* de l'Académie des sciences de Kharkov. Ce dernier Manuel, qui a commencé à paraître à la fin de l'année 1932, sera divisé en six parties : la *Méthode dialectique*, les *Lois générales de l'évolution dialectique*, la *Dialectique en mathématiques*, la *Dialectique en physique*, la *Dialectique en biologie*, la *Dialectique en bio-sociologie*. Il réalisera le grand ouvrage de synthèse scientifique, dont F. Engels avait formé le dessein avec sa *Dialectique de la nature*.

On trouve, dans l'*Anti-Dühring*, des exemples de la méthode dialectique appliquée aux sciences mathématiques et naturelles.

Soit, par exemple, le processus dialectique de la fructification et de la variation lente, en botanique.

« Prenons un grain d'orge. Des milliards de grains semblables sont écrasés, bouillis, brassés et finalement consommés. Mais, si un tel grain d'orge rencontre les conditions pour lui normales, s'il tombe sur un terrain favorable, il subit, sous l'action de la chaleur et de l'humidité, une métamorphose spéciale : il germe. Le grain périt comme tel, *il est nié*; il est remplacé par la plante née de lui, *qui est la négation du grain*.

Or, quel est le cours normal de la vie de cette plante? Elle grandit, fleurit, est fécondée et finalement produit de nouveau des grains d'orge; et, dès que ceux-ci ont mûri, la tige meurt: elle aussi, de son côté, est niée. Résultat de *cette négation de la négation* : nous avons de nouveau le grain d'orge du commencement, non pas simple, mais multiplié dix, vingt ou trente fois. Les céréales varient très lentement, et c'est pourquoi l'orge d'aujourd'hui est à peu près semblable à celle d'il y a cent ans. Mais, prenons une plante d'ornement, facile à modifier, par exemple un dahlia ou une orchidée; traitons selon les principes de l'art de l'horticulteur le tubercule et la plante qui en provient, et nous obtenons comme *résultat de cette négation*, non seulement un plus grand nombre de tubercules, mais des tubercules qualitativement améliorés, qui produiront de plus belles fleurs; et chaque renouvellement de processus, chaque *nouvelle négation de la négation* accentuera ce perfectionnement. »

Il en est de même de tous les phénomènes naturels. Par exemple, en géologie, la formation de l'écorce terrestre est « une série de *négations niées*, une succession de formations anciennes détruites et de nouvelles déposées ».

Ce qui est vrai des sciences naturelles, l'est également des sciences mathématiques ou des sciences morales et politiques.

Engels avait montré comment on pouvait exposer, du point de vue du matérialisme dialectique, le calcul différentiel et intégral. La différentielle est la négation de la grandeur finie; l'intégrale est la négation de la négation. Les mathématiciens de l'U. R. S. S. ont appliqué le matérialisme dialectique à la théorie des nombres, à la théorie des ensembles et à la théorie des groupes. Les physiciens soviétiques ne manquent jamais de déclarer que la mécanique ondulatoire est la synthèse de la théorie de l'émission de Newton et de la théorie ondulatoire de Fresnel, qui apparurent, pendant tout le XIXe siècle, comme l'antithèse l'une de l'autre.

Le professeur communiste Kornilof, dans un travail intitulé : *Première orientation dans le domaine de la psychologie, du point de vue marxiste*, a pris comme point de départ ce principe d'Engels : « La dialectique est la loi universelle du mouvement de la pensée. » Il montre que l' « arc réflexe »

présente une étroite parenté avec « la triade » de Hegel, et que la libération par la psychanalyse d'un désir censuré est une illustration de *la réconciliation des contraires*, du désir et du motif qui l'avait fait refouler, dans une *unité supérieure*. Il montre comment, dans la genèse de la sensation, « la quantité se transforme en qualité », suivant la loi de Fechner, ce qui est une des formes de la *négation de la négation*. Après ces quelques exemples, il aborde le problème central du courant de la conscience. Soulignant l'incapacité de l'associationnisme à en rendre compte, il déclare que ce problème ne peut être résolu que par la méthode dialectique : « Le principe fondamental du mouvement de la vie psychique, écrit-il, peut bien être découvert, mais seulement par l'application de la méthode dialectique à la sphère psychique. »

Ouvrons la Revue intitulée *Pour les sciences naturelles marxistes-léninistes*. On y relève, dans les trois premières livraisons de l'année 1932, les titres d'articles suivants : La reconstruction socialiste de la biologie; les lignes générales de la reconstruction socialiste des mathématiques; la théorie de Darwin et la dialectique du Marxisme-Léninisme; la méthode dialectique d'Engels et les travaux sur la génétique en U. S. A.; les problèmes de la génération et de la mort et le matérialisme dialectique; les problèmes des ultra-virus et le matérialisme dialectique; la généralisation de la dialectique en chimie.

La reconstruction socialiste de la science du point de vue du matérialisme dialectique historique n'est pas seulement l'œuvre des *Académies communistes* et des *Instituts des Professeurs rouges* : elle est celle aussi des très nombreuses sociétés de *mathématiciens marxistes*, de *physiciens marxistes*, de *biologistes marxistes*, de *médecins marxistes* que l'on trouve dans tous les centres intellectuels de l'U. R. S. S.

## VI

### L'EXTENSION DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE : LA SYSTÉMATISATION DES SCIENCES APPLIQUÉES, DES TECHNIQUES, DES ARTS, DES SPORTS ET DES JEUX.

Le matérialisme dialectique a été progressivement étendu ux sciences telles que la médecine et la chirurgie; aux

techniques industrielles, telles que la métallurgie; aux arts, tels que la peinture; aux sports, tels que la pêche, et aux jeux, tels que les échecs.

Voici l'aveu, à ce sujet, du membre du Comité central chargé de la direction de la culture, de la propagande et de l'instruction publique, de Stezki, dans un article retentissant de la *Pravda*, en date du 4 juin 1932. Tout en applaudissant aux nouvelles positions conquises par le Marxisme-Léninisme, il proteste contre les abus dommageables que des camarades inexperts font du matérialisme dialectique :

« La conversion d'un grand nombre de travailleurs scientifiques au matérialisme dialectique est un fait d'une importance capitale. Dans leurs efforts pour l'appliquer aux divers domaines du savoir, on trouve, à côté de quantité d'essais très réussis, beaucoup de tentatives inutiles, beaucoup de scories et de déchets. Dans nombre de cas, la lutte pour le matérialisme dialectique revêt un caractère verbal, formel, scolastique. Certains camarades se contentent d'accoler de simples étiquettes dialectiques ou marxisme-léninistes aux différents domaines scientifiques. On en trouve de nombreux spécimens dans les journaux scientifiques et dans les procès-verbaux de quantité de sociétés scientifiques.

» Il y a peu de temps, à l'assemblée des chirurgiens de Moscou, le courageux camarade Popovian a fait un rapport sur ce sujet : « le Marxisme et la Chirurgie », rapport dans lequel il n'était question ni de marxisme, ni de chirurgie.

» Un certain théoricien de la technique, journaliste de profession, a écrit un article : « La dialectique du moteur à combustion interne »; et la *Société des techniciens marxistes* a entendu les rapports suivants : « La dialectique de la machine synchrone »; « la dialectique des aciers spéciaux ». *Le Courrier soviétique de vénérologie et de dermatologie* se donne pour but d'envisager tous les problèmes qui le concernent (c'est-à-dire la vénérologie et la dermatologie) du point de vue du matérialisme dialectique. La *Revue de l'épidémiologie et de la microbiologie* fait les mêmes déclarations, ainsi que beaucoup d'autres revues spéciales. La *Revue pour les sciences marxistes-léninistes* publie les titres suivants : « Pour

l'esprit du parti dans les mathématiques »; « Pour la pureté de la théorie marxiste-léniniste dans la chirurgie ».

» Dans le journal *Nijmach* (*Institut de recherches scientifiques pour la construction des machines et le travail des métaux*), le camarade Goubkine écrit sans sourciller un article sur la théorie marxiste-léniniste appliquée aux forges, où il déclare : « Il faut se souvenir que, dans les conditions où nous sommes, pas un seul processus technologique ne doit être réalisé sans une base marxiste suffisante, de même qu'aucune machine ne doit être installée, et, *a fortiori*, commandée à l'étranger. » L'auteur se plaint que de ce point de vue cela aille mal, surtout dans le secteur des Forges et Estampages. On y travaille non seulement sans base marxiste-léniniste, mais parfois sans la moindre compréhension logique (sans parler de compréhension scientifique) du processus technologique. Quel dommage que l'auteur n'ait pas fait part au camarade Ordjonikidze de sa découverte stupéfiante. En effet, on a déjà exécuté une *piatiletka*[1] entière (qui, cependant, était établie sur des bases solidement marxistes), en ce qui concerne les hauts fourneaux, les fours Martin, les forges, sans connaître « la base marxiste-léniniste du processus *technologique* ». Il est à souhaiter que l'auteur de l'article donne le plus rapidement possible une base, ne fût-ce que pour le travail de forges, sinon la deuxième *piatiletka* risque, elle aussi, de s'accomplir sans ses « bases » fondamentales.

» Toutes ces débauches méthodologiques de termes qui se donnent pour du savoir, ces tentatives qui, sans rien connaître de la physique et de la chirurgie, visent à les reconstruire *a priori*, ne sont-elles pas une manifestation de l'idéalisme menchéviste? Cela ne porte pas seulement un préjudice énorme au travail scientifique, mais il y a de quoi discréditer le matérialisme dialectique, qui est la base même du Marxisme-Léninisme.

» Voici, à titre de nouvel exemple, ce qu'écrit un certain théoricien dans la revue *La reconstruction socialiste de l'organisation de la pêche* (nos 5-7, 1931), sous le titre prometteur : « Le matérialisme dialectique et l'art de la pêche. » Il caractérise « dialectiquement » les territoires où l'on s'occupe

1. Plan quinquennal.

de pêche, en disant « qu'ils sont au premier stade de leur formation; qu'ils viennent de naître ». Quant aux poissons, ils sont définis dialectiquement comme suit : « Le poisson — la population poissonneuse des bassins, des bassins ouverts en particulier — est essentiellement un processus, plutôt qu'un objet, dynamique, mouvant, qui peut s'exprimer en langage philosophique dans toutes les catégories. C'est justement en cela que consiste la *clarté dialectique classique de la pêche.* »

» Les tentatives d'appliquer le marxisme directement à n'importe quel domaine, de la microbiologie jusqu'à la cordonnerie, aboutit souvent, dans la pratique, à une altération de la doctrine, et c'est là une chose plus grave.

» Il s'est trouvé des théoriciens qui ont décidé de reconstruire même la médecine sur une base soi-disant marxiste-léniniste. Auparavant, la médecine était principalement l'étude des maladies. S'étant pénétrés d'une dialectique originale, et évidemment de la loi de la négation, ils ont décidé que la médecine ne peut être maintenant autre chose que l'étude de la santé. Il semble, à première vue, que c'est une bonne chose, juste, digne de sympathie, mais qu'en résultera-t-il dans la pratique?

» Dans le livre *Vers une reconstruction socialiste de la santé publique* (1932), le camarade Barsoukoff a développé cette idée de la façon suivante : « Pour la première fois dans l'histoire de la médecine, le médecin, s'étant haussé aux côtés de l'ingénieur jusqu'à la connaissance du processus technologique et ayant délaissé les inutiles « ravaudages » de la médecine classique individuelle, deviendra un organisateur de la production socialiste. Au lieu des offices médicaux actuels, on créera, dans les entreprises, des stations d'hygiène rationnelle, dont la principale tâche sera une connaissance consciente du processus de l'organisation, du processus de la production socialiste, dans le but de créer les conditions de travail les plus agréables et les plus saines. »

» L'article de tête de la *Vie économique,* consacré au problème de la santé publique dans la deuxième *piatiletka,* ne dit mot ni des *maladies* ni des *médecins.* Ainsi donc, à bas « les ravaudages individuels » (c'est-à-dire le traitement individuel des

malades), à bas les hôpitaux, vive le médecin qui s'est élevé aux côtés de l'ingénieur jusqu'à la connaissance du processus de la production. Si ce n'était là que de la théorie, ce serait demi-mal. Le mal vient de ce que certains camarades s'efforcent sérieusement de réaliser ces directives dans la pratique, ce qui frise la démence.

» Toutes ces tentatives sont *vides de sens*, si elle ne sont pas appuyées par la connaissance du sujet lui-même, de sa méthode, du problème qu'il pose ; si l'on ne comprend pas comment et de quelle manière *concrète*, dans une discipline *donnée*, se manifeste la conception bourgeoise du monde.

» Le moment, certes, semble être venu d'organiser, parmi les spécialistes sans parti, une propagande plus qualifiée du marxisme-léninisme et de la dialectique matérialiste.

» Mais, nous ne pouvons enseigner aux sans-parti le processus métallurgique dans les hauts fourneaux en partant du marxisme-léninisme, ni comment l'on peint un tableau ou l'on construit une maison en partant du matérialisme dialectique. Celui qui prétend le faire n'est qu'un *charlatan*. Mais mettre entre leurs mains les meilleurs ouvrages des fondateurs du marxisme, organiser des cours sur les questions de dialectique, montrer comment Marx, Engels, Lénine, Staline, ont introduit la méthode dialectique dans leurs travaux : cela, non seulement nous pouvons le faire, mais nous *devons absolument* le faire. Alors les travailleurs scientifiques qui, après avoir étudié Marx et Lénine, viendront sincèrement à nous, se préoccuperont d'appliquer la méthode dialectique, en partant des données et des faits de leur discipline et d'une compréhension réelle des problèmes de leur science.

» Parlons pour finir, des sociétés scientifiques.

» Tout autour de l'Académie communiste a pris naissance un réseau de sociétés : les *physiologues marxistes*, les *médecins marxistes*, les *mathématiciens marxistes*, etc. Ces sociétés sont formées presque uniquement de communistes. Elles se sont renfermées dans leurs coquilles, et ont élevé des barrières entre elles et les sociétés scientifiques des spécialistes soviétiques. Le moment n'est-il pas venu de faire tomber ces barrières? Que les communistes deviennent membres des sociétés de spécialistes : ainsi, ils travailleront la main dans la main

avec eux; et, tout en discutant lorsque c'est nécessaire, rechercheront la solution, en fait et non en paroles, des problèmes scientifiques[1]. »

## VII

### LE CRIME D'HÉRÉSIE

La foi en l'avènement inévitable de la Société communiste, grâce à la victoire de la classe messianique du prolétariat, justifiée par le matérialisme dialectique et son complément, le matérialisme historique, constitue une dogmatique philosophique et religieuse, à laquelle doivent se subordonner toutes les sciences positives, théoriques et appliquées, de façon à constituer une synthèse de tout le savoir humain, unifié dans la religion marxiste-léniniste et semblable aux *Sommes théologiques, philosophiques et scientifiques* du Moyen âge. Hors de cette dogmatique, tout est hérésie. La découverte, la définition et la condamnation de l'hérésie est un complément indispensable de la dogmatique marxiste léniniste, une des fonctions primordiales de l'État soviétique.

Certaines grandes hérésies doctrinales ont été dénoncées par les créateurs même du marxisme-léninisme. Karl Marx a critiqué la fausse dialectique de Proudhon; Engels s'est attaqué à la speudo-dialectique de Dühring et au matérialisme mécaniste des philosophes français du XVIIIe siècle. A leur suite, Plekhanow et Lénine ont condamné, tour à tour, le *criticisme* de Kant; *l'empirio-criticisme* d'Avénarius et d'Ernst Mach, appelé aussi en U. R. S. S. le *machisme*; l'*empirio-monisme* de Bogdanow, tous systèmes suspects d'idéalisme. « Le marxisme, écrit Plekhanow[2], est inconciliable avec une philosophie idéaliste, avec Kant ou avec Mach, et celui qui se rallie à une telle philosophie passe consciemment ou inconsciemment à la bourgeoisie, trahit la cause du parti : le matérialisme est la substance, est la sève du communisme. » Pareillement hérétiques sont le *marxisme réformiste* de

1. L'article de Stezki, du fait de la personnalité de son auteur et de ses fonctions, a eu un énorme retentissement dans les milieux scientifiques de l'U. R. S. S., et aurait amené la disparition d'un grand nombre de sociétés scientifiques marxistes.

2. Plekhanow, *Le Matérialisme militant*, éd. Les Revues, 1931, p. 57.

Bernheim et de Kautzsky, le *marxisme révisionniste* de L. Axelrod, le *marxisme mystique* de Beermann, le *marxisme symbolique* de Juschkewitsch, le *matérialisme mécaniste* de Boukharine. C'est pour réfuter toutes ces déviations doctrinales, qui s'étaient dévoilées dans des *Conférences sur la Philosophie du marxisme*, tenues par ces différents auteurs à Pétrograd en 1908, que Lénine fut conduit à écrire son grand ouvrage théorique : *Matérialisme et Empirio-criticisme.*

L'hérésie peut porter, comme les précédentes, sur la théorie de la connaissance, sur la conception de la nature du monde ou sur une fausse compréhension de la méthode dialectique, c'est-à-dire sur les dogmes fondamentaux du marxisme-léninisme. Elle peut porter sur des théories plus restreintes, n'intéressant qu'une science particulière.

Par exemple, Engels a écrit que « la main de l'homme est le produit du travail ». Les marxistes sont, en conséquence, obligés d'être lamarckiens. D'autre part, la religion marxiste impose que l'homme soit modelé uniquement par des facteurs sociaux : il est exclusivement le produit de son milieu social. Le *psychologisme* qui attribue une importance considérable à l'hérédité psychologique, est sévèrement condamné. L'hérédité psychologique étant niée, les lois de l'*hérédité mendélienne* doivent l'être aussi et toute la génétique avec elles. Les anthropologistes marxistes professent que les lois de l'hérédité mendélienne, et de la génétique d'une façon générale, s'appliquent aux espèces animales, mais non pas à l'homme qui fait exception et apparaît dans la nature comme un empire dans un empire. En effet, l'hérédité psychologique conduirait à admettre une hérédité de classes, une hérédité de races, et, par suite, l'inégale aptitude des classes et des races, ce qui ruinerait les bases idéologiques de l'édification socialiste. Les différences d'aptitudes intellectuelles des individus et des races sont une calomnie bourgeoise. Seul l'empirisme de la table rase, formulé par Locke, est socialement soutenable.

La censure des écrits a lieu automatiquement, du simple fait que l'édition est un monopole d'État. Un livre hérétique ne trouverait pas à s'imprimer dans l'U. R. S. S.

La censure des paroles s'exerce par différents moyens. Avant tout, convient-il de surveiller l'enseignement.

Dans les écoles, les soviets d'écoliers sous la présidence du Directeur, ont exercé, jusqu'à ces derniers temps, un contrôle efficace. Dans l'enseignement supérieur, les professeurs de Faculté ont été invités, il y a trois ans, à venir exposer leurs travaux scientifiques et à faire publiquement l'aveu de leurs erreurs doctrinales, devant un public composé de leurs propres étudiants, de délégués des soviets ouvriers, de membres du Parti, de leurs propres collègues et des membres de l'administration universitaire. Ceux qui n'ont pas su exposer leurs travaux du point de vue du matérialisme dialectique, ou qui ont manifesté une contrition insuffisante de leurs fautes, ont été destitués. Voici les procès-verbaux de quelques-unes de ces séances à Léningrad :

« Le rapport du professeur Nomilof est salué de bruyants applaudissements. Le professeur Nomilof est un matérialiste militant. Il s'efforce d'expulser de la biologie la métaphysique et le mécanisme qui y sont inféodés. Les travaux scientifiques du professeur Nomilof sont infinis; ils sont traduits dans beaucoup de langues étrangères. Pour ce qui est de ses occupations sociales, il est difficile de les compter. Il est membre du soviet de Léningrad, membre du Varnisko, membre de la Direction de l'Université de Léningrad, Président de la Commission pour l'Émulation socialiste, etc... etc. »

» Le professeur Gernet fait une impression diamétralement opposée. Elle fait une figure comique. Avec une emphase extraordinaire, le professeur Gernet expose ses travaux scientifiques (peu nombreux d'ailleurs), s'étend d'une manière touchante sur les circonstances dans lesquelles se sont connus son père et sa mère et l'enfant d'un certain professeur atteint de scarlatine. Elle apporte dans ses mœurs le même esprit petit-bourgeois. Le professeur Gernet s'occupe de la théorie du calcul des variations. Pendant ses cours, elle commence à parler d'une chose, puis passe à une autre et ne donne pas une impression de cohérence. Les étudiants décident qu'il est indispensable d'éloigner le professeur Gernet. »

» Vient ensuite le rapport du privat-docent d'anthropologie, Vichnevski. Dans son rapport, il se tient étroitement lié à la vie sociale locale. Le privat-docent Vichnevski considère que l'anthropologie ne doit pas s'occuper uniquement de l'étude

des boîtes crâniennes, mais aussi de leur contenu. Il a fait, en étroit contact avec Lov, une série de travaux très importants. Les auditeurs considèrent que Vichnevski a une valeur scientifique.

» Ordre du jour adopté : Il faut réélire le professeur Nomilof. Le privat-docent Vichnevski doit occuper une chaire de professeur. Considérant que le professeur Gernet ne marche pas avec la vie sociale soviétique, ne sait pas s'adresser à la jeunesse universitaire prolétarienne ni lui fournir les connaissances indispensables, l'Assemblée décide qu'elle ne doit pas être réélue. »

Dans le *Discours prononcé à la séance publique du Conseil scientifique du Commissariat de la santé ukrainienne*, au printemps de 1931, le camarade J.-J. Lifchitz nous fait part de ce qui s'est passé à la Faculté de Médecine de Kharkov, dans les mêmes circonstances :

Le docteur Jaknitz, dans un travail sur « la propagation de la tuberculose parmi les enfants », ose affirmer que la tuberculose est en progrès depuis la Révolution. En cela, il a commis une grave erreur doctrinale, Karl Marx ayant révélé que la tuberculose est due au régime capitaliste qu'a détruit la Révolution. Pareille erreur a été commise par le vénérologue Sobaleff. Pour avoir écrit que la propagation des maladies vénériennes s'est accrue sous le régime soviétique, il a été violemment pris à partie par les journaux et finalement destitué. Il ignorait que la propagation de ces maladies est due surtout à la prostitution, résultat du régime bourgeois, que le gouvernement des soviets a pratiquement supprimée.

Le professeur Quint, dans les comptes rendus de ses recherches sur les facultés mentales de plusieurs enfants, a eu l'audace d'avancer que cinq fils de paysans et d'ouvriers avaient fait preuve de moindre intelligence que trois fils d'intellectuels. Il a voulu insinuer par là que tous les enfants de paysans et d'ouvriers sont des arriérés, cependant que tous les fils des bourgeois sont normalement développés. Même erreur tendancieuse se retrouve chez le professeur Kakkebouch, qui a prétendu que, parmi les fils de paysans, il y a de nombreux imbéciles. En quoi tous ces auteurs ont commis la même erreur méthodologique, qui consiste à utiliser des

« tests », sans tenir compte de l'influence des conditions sociales.

Le professeur Tomiline, pour s'être obstiné dans les erreurs de son ouvrage intitulé : *Pathologie sociale et médecine de classe*, a dû abandonner l'Université et a été remplacé par un communiste militant, son ancien élève.

Les docteurs Abramovitch et Ravitch ont osé affirmer que les conditions sociales n'influent pas sur la propagation du cancer, tandis que, dans ses travaux, le docteur Lifchitz, l'homonyme de l'auteur du discours, a décrit, avec un luxe de détails parfaitement ridicules, la symptomatologie du cancer de l'estomac, allant jusqu'à noter les borborygmes du ventre.

Les sociétés savantes ne sont pas plus indemnes de critiques : *L'Institut agricole de la Russie Blanche* s'est occupé de questions telles que : « l'origine du chant du coq »; l'*Institut de Zootechnie* de Léningrad a étudié : « la musculature de l'autruche »; « les organes olfactifs chez les poissons ». A quoi bon pareils sujets, et de quelle utilité peuvent-ils être pour l'U. R. S. S.? Il faut se souvenir que la science pour la science, tout comme l'art pour l'art, sont des hérésies bourgeoises. La science soviétique est une science politique, une science de classe, qui doit servir le prolétariat et lui permettre d'édifier le socialisme.

Dans l'état actuel des choses, on peut dire qu'avec la mystique régnante, les sciences morales et politiques sont impossibles. Impossible l'histoire objective, car l'histoire doit se réduire à la lutte des classes sociales, en mettant tout le mal du côté des classes dirigeantes, tout le bien du côté des classes opprimées. Aussi tous les historiens de valeur ont été destitués, emprisonnés ou exilés, même ceux qui faisaient partie de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., même ceux qui jouissaient d'une audience presque universelle, tels Platonov et Tarlé. Lors du dernier centenaire de Spinoza, les historiens de la philosophie durent célébrer le grand panthéiste, celui dont on a dit qu'il était « ivre de Dieu », comme un des pères de l'athéisme et du matérialisme dialectique (article de M. Mitin sur *Spinoza et le marxisme* dans la *Pravda* du 24 novembre 1932, article de Joudin sur le *Matérialisme de Spinoza*, dans la *Pravda* du jour suivant).

L'anthropologie est impossible, puisque l'hérédité psycho-

logique, l'inégalité d'aptitudes des races et des peuples, la psychologie individuelle, la psychologie ethnique sont des hérésies. La médecine individuelle est, elle-même, une concession à l'esprit petit-bourgeois du public et doit céder la place à l'hygiène collective. On peut rencontrer en U. R. S. S. des physiciens, du reste tout à fait privilégiés, ralliés au régime; je n'ai pas rencontré d'historiens, d'anthropologistes, de psychologues de valeur qui ne fussent dans leur for intérieur en vive réaction, et le plus génial d'entre eux, protégé par le renom et l'utilité de ses travaux, Pavlov, ne dissimule pas, à qui veut l'entendre, sa répugnance dédaigneuse pour le Marxisme-Léninisme.

Telle est la nouvelle scolastique, la *Diamat* (dialectique matérialiste) comme on la nomme en abrégé, où les intellectuels de l'U. R. S. S. voient la philosophie définitive, la *perennis philosophia.* A quel point elle a pénétré l'esprit des masses, mon guide de l'*Intourist* à Moscou me le révéla. C'était un ancien ouvrier tailleur qui avait travaillé dans la confection pendant quinze ans à Paris, jusqu'à sa prise comme otage pendant la guerre et son renvoi en Russie. Il me raconta comment l'examen écrit qu'il avait dû passer pour être guide de l'*Intourist* comportait une épreuve historique. Le sujet qu'il avait eu à traiter était : prouver dialectiquement la nécessité de Nep[1]. « Le sujet n'apparaît pas au premier coup d'œil, m'expliqua-t-il d'un air entendu, mais il est cependant aisé à traiter dès qu'on y réfléchit un peu. » Il me disait Hegel et Feuerbach, Marx et Lénine, avec la ferveur du néophyte qui récite le catéchisme ésotérique de sa secte; et il m'apparaissait clairement que ce qui le ralliait au régime, ce n'était pas la condition misérable dans laquelle il se débattait avec la nostalgie du doux temps de Paris; mais c'était que le régime en avait fait un initié, un clerc, un intellectuel tout flatté de révéler sa gnose transcendante à un professeur de philosophie qui en était resté au terre-à-terre bourgeois de la science empiriste.

L. ROUGIER

1. *Nep* désigne en abrégé la nouvelle économie politique, inaugurée par Lénine après la famine de l'hiver 1920-1921, qui fut un retour à une économie petite-bourgeoise.

# LA MORT PAR LA MOUSSELINE

Le récit émouvant que nous présentons à nos lecteurs est dû à M. Marcel Griaule qui, par deux fois, a accompli en Afrique d'importantes missions scientifiques. Une première fois en 1928-1929 M. Griaule a fait un long voyage d'études dans la province éthiopienne du Godjam, où il a recueilli une série de documents ethnographiques d'un grand intérêt. En 1931, M. Griaule s'est vu confier par le gouvernement français la direction d'une grande mission scientifique qui, au cours des années 1931-1933, a traversé l'Afrique de Dakar à Djibouti. Ce voyage a permis à M. Griaule d'étudier les institutions religieuses et les sociétés secrètes chez les Dogons des falaises de Bandiagara, dans la boucle du Niger, et chez les Kirdis dans le nord du Cameroun. Les explorateurs ont, pendant les derniers mois de leur expédition, séjourné en Éthiopie septentrionale, et tout particulièrement à Gondar, ancienne capitale de l'Abyssinie.

Les travaux de la mission Griaule ont porté, dans ce pays, sur la religion et l'art. Les Abyssins sont venus, on le sait, d'Arabie quelques siècles avant Jésus-Christ. Ils se sont amalgamés sur les hauts plateaux d'Éthiopie avec les populations noires qui y étaient antérieurement installées. Convertis d'abord au judaïsme, les Abyssins sont devenus chrétiens vers le IVe siècle. Mais les dieux des noirs autochtones ont exercé une curieuse influence sur la religion chrétienne. Certains dieux indigènes se sont en effet transformés en saints. D'autres, les génies Zars, que la mission a étudiés tout spécialement (réussissant même à préciser la personnalité de 2 800 d'entre eux), ont conservé, du point de vue religieux, une sorte d'autonomie païenne. Ils sont néanmoins vénérés par la plupart des Abyssins chrétiens.

La mission a rapporté quatre mille objets divers utilisés dans la vie privée, la vie religieuse, la vie sociale, etc., qui ont été l'objet d'une exposition spéciale l'an dernier au musée d'Ethnographie du Trocadéro, et qui depuis lors ont été versés au fonds général de ce musée. Elle a d'autre part enrichi nos collections de nombreuses

peintures abyssines, parmi lesquelles on remarque particulièrement celles de l'église Antonios, exposées actuellement au musée du Trocadéro. Ces peintures datent du début du XVIIIe siècle : ce sont du reste les plus anciennes peintures abyssines connues. Enfin, M. Griaule a pu recueillir trois cent quatre-vingts manuscrits écrits soit en abyssin ancien (geez) soit en abyssin moderne (amharique). Cent cinquante de ces manuscrits contiennent exclusivement des formules magiques. Cet important apport placera la Bibliothèque Nationale, qui doit en bénéficier, au premier rang des bibliothèques mondiales en ce qui concerne le fonds abyssin.

L'ensemble des observations et enquêtes faites au cours de ce voyage doit être l'objet d'une publication d'ordre purement scientifique dont les premiers volumes paraîtront bientôt.

M. Griaule, on va le voir, n'est pas seulement un savant; c'est un conteur doué d'un talent très personnel, à la fois sensible et ironique. Le récit que nous publions aujourd'hui, comme ceux que nous ferons paraître dans nos prochaines livraisons, a été inspiré à l'auteur par les observations faites en Abyssinie au cours de son premier voyage. (N. D. L. R.)

La pluie rendait le sol de moins en moins sonore sous les pieds des centaines d'hommes en armes qui se dirigeaient des quatre points cardinaux vers le palais d'Addiet, en Metcha, dans le Godjam nord. C'était un palais sans ampleur, construit par des paysans balourds, qui s'étaient assis maintes fois, pour échanger des paroles traînantes, dès que les maçons du Gouverneur tournaient le dos. Ces gens avaient besogné à contre-cœur, et ç'avait été décourageant de constater que rien ne servait de les pendre pour leur donner ce petit rien d'amour envers le Prince qui fait les travailleurs enthousiastes. Mais ils avaient réussi, après tout, un ensemble de constructions suffisantes pour assurer l'exercice du pouvoir en un lieu provisoirement choisi comme capitale.

Bref, des gens silencieux, en toges de coton blanc, peinaient dans l'argile des pistes et s'essuyaient de temps en temps les pieds aux roches. Chacun grimaçait à la pluie et paraissait péniblement affecté par la tristesse de la saison et par la marche à grands efforts des hanches. Mais il n'en était rien; chacun se sentait, au contraire, confortablement installé entre deux événements considérables qui valaient l'un et l'autre qu'on soit au monde. C'était deux vraies récompenses, en ces temps sans gloire, et chacun les considérait, les palpait,

pour ainsi dire, avec satisfaction, comme un pommeau et un troussequin de bonne selle, sur une bonne mule marchant l'amble.

Le premier avait eu lieu la veille; le second allait se dérouler tout à l'heure, quand le contenu de toutes les huttes du camp militaire se serait déversé, tassé et immobilisé dans la salle de justice.

On devait juger un homme qui avait commis, la veille, le plus grand des crimes : il avait tiré sur le Prince. Grâce à la Trinité, il l'avait manqué. La chose s'était produite au moment où le Prince se rendait au chantier des greniers, avec tous ses dignitaires et travailleurs. Le cortège soulevait, dans l'aube sans brise, un mur de poussière rouge; des centaines d'hommes se poussaient aux épaules pour tenir le moins de place possible sur le chemin. Tous parlaient avec animation et se bousculaient par jeu, car le Prince était de bonne humeur. On vola même, dans un remous de toges blanches, une cartouche à un soldat qui s'en aperçut aussitôt et se retourna en criant :

— On me vole mon pain!

— Suffit! — dit un autre.

— Suffit? comment suffit? On m'a volé! Serait-ce toi qui m'as volé? Appelle un garant!

— Mon garant, c'est la bouse de vache!

— Que le Christ...

— Assez! — dit l'huissier de tête.

Poussé par le flot, le volé marchait toujours à reculons, la sueur aux joues et les yeux vifs :

— Par la Vierge! — hurla-t-il, — dans une pareille cohue, un bouc ne reconnaîtrait pas sa mère!

La tête du cortège passait à hauteur d'un grand arbre creux du faîte duquel une guenon bleue regardait passer la troupe. Les hommes riaient en se la montrant :

— Tiens! une fille de singe!

— Encore une qui dit : Oué! Oué! Oué! tant que vous ne m'aurez pas donné la chemise de ma mère, je ne descendrai pas!

— On grimpe comme le singe, et quand on redescend on trouve la misère!

— Un jour, une guenon avait une épine dans la patte et une épine dans la fesse...

— Épine, épine, épine.

— ... on lui demanda quelle épine il fallait lui retirer d'abord.

— Celle de la main?

— Non, celle de la fesse, pour qu'elle puisse s'asseoir et retirer ensuite, elle-même, tranquillement, celle de la main.

Le milieu du cortège, c'est-à-dire le Prince, était à hauteur de l'arbre. Des favoris à pied lui soutenaient les cuisses et passaient leurs bras derrière ses reins, le visage tourné vers le ciel, pour mieux suivre ses paroles. Tout en l'allégeant de son propre poids, ils semblaient pourtant pendus à lui, en des poses nonchalantes. Le porte-parasol réalisait d'invraisemblables équilibres, séparé qu'il était presque toujours de son maître par des solliciteurs.

La guenon était entrée dans le feuillage; les plaisanteries continuaient cependant. Un paysan, de loin, demandait justice pour une affaire de bornage; des chants voltigeaient dans le brouhaha.

Un coup de feu cloua le tout dans la poussière qui, le temps d'un clin d'œil, fut la seule chose mobile.

L'arbre était du côté du soleil levant et son ombre coupait le cortège en deux. La foule, soudainement, se replia autour de lui comme une immense chenille, laissant dans la piste un excrément apparemment vivant, un porte-bouclier campé tout raide sur ses petites jambes, les yeux blancs au ciel et la bouche ouverte. Il portait autour de la tête une couronne crépue d'impubère, comme un bénédictin. Son bras retenait la longue housse rouge où se cachait le bouclier à plaques d'argent, le bouclier courant des jours ouvrables. A son cou pendait le sac rouge couvrant un gobelet de corne et son étui. Le bras gauche était raide, un peu écarté du corps, et la main large ouverte faisait face au sol. L'ensemble marquait un étonnement prodigieux.

L'enfant ne posait pour personne.

Il s'écroula sur les genoux, puis sur les fesses, puis sur sa poitrine qui rejoignit ses genoux. La housse fit trois plis contre sa cuisse; le sac au gobelet se pelotonna sous sa gorge en fausse barbe.

Sous le parasol de l'arbre où elle tenait en entier, la foule hurlait des thèmes de guerre.

La balle qui avait ouvert la danse était partie du haut du tronc. Elle transperça d'abord une feuille qui ne fit même pas : clac ! mais qui suffit à gêner le tir, à l'ultime fraction de seconde où le tireur reçoit déjà, par la pensée, la gifle de la crosse. Elle détacha quelques grelots d'argent du collier de la mule princière, frôla le pubis d'un favori, s'enfonça dans les reins du porte-bouclier, sortit et piqua l'argile au ras d'un pied.

Les gardes envoyèrent des volées de balles dans l'arbre d'où tombèrent, avec un petit retard, une pluie de feuilles déchiquetées, des brindilles, des fruits de plantes parasites et une guenon morte.

— On grimpe comme le singe, et quand on redescend on trouve la misère.

On ne voyait personne dans la pénombre du feuillage; un garde agile, étant monté sur la grande fourche, eut un sursaut et plongea dans le tronc creux, en hurlant d'une voix de tête :

— Par ma mort ! Par ma mort ! Par ma mort !

Il tomba sur un personnage en mauvaise posture qui avait glissé dans le puits formé par l'arbre; il ne voyait que ses cheveux remplis de poudre de bois mort où s'agitaient des insectes très dangereux quand ils pénètrent dans les oreilles. L'homme était vraiment incapable de faire autre chose que de cracher cette poudre et de fermer les paupières avec force. Ceci n'empêcha pourtant pas le garde, qui se sentait exalté jusqu'au ventre, de se donner la joie d'appuyer le canon de son fusil dans les cheveux de l'inconnu en glapissant :

— Par ma mort ! Par ma mort !

Il se brisa la voix comme une vieille femme en colère, mais il eut la présence d'esprit de calculer qu'un crâne d'homme et un arbre creux n'étaient pas un bloc suffisant pour arrêter une balle et l'empêcher — si par exemple on a tiré un peu trop de biais — de faire du dégât dans l'assistance compacte qui hurlait aux alentours.

Déjà des grappes d'hommes grimpaient à la rescousse ; la foule entière les poussait. Ceux qui ne pouvaient monter tenaient leur fusil serré contre la poitrine, vertical, à deux mains, comme une chose intime et précieuse contre laquelle ils appuyaient la joue. Ils fléchissaient les genoux en cadence, le corps un peu penché en avant, et scandaient des encouragements :

— Hon! Hon! Hon! Ravage! Ravage!

— Hon! Hon! Hon! Soldats du Prince!

— Ravage! Ravage!

La scène se serait parfaitement réglée si les amis et les proches du porte-bouclier ne l'avaient entouré en poussant des gémissements, en repliant leur bras sur la tête, en se couvrant les cheveux d'un pan de toge, enfin en ne négligeant rien qui puisse démontrer l'immensité de leur deuil. Il y avait ainsi deux centres d'attraction; le dernier, certes, moins important, mais qui réclamait l'attention de ceux qui se sentaient, de près ou de loin, parents ou alliés de la victime.

Tout s'ordonna cependant, comme il sied en présence du Prince. Car, tout est là. Un observateur attentif eût en effet remarqué que les plus forcenés dans la chasse à l'homme, que les plus hurleurs autour du blessé, glissaient de temps à autre un regard vers le Maître. Et les cris se faisaient plus déchirants, et les corps se tendaient davantage, selon que le Maître regardait ici ou là. Un couloir était ménagé dans la foule pour lui permettre de voir ce qui se passait vers le tronc de l'arbre, et les deux huissiers montés, chapeau à la main et baguette haute, ouvraient une échancrure sur cette perspective, en tirant de côté les branches qui pendaient trop bas.

— Hon! Hon! Hon! Soldats du Prince!

— Tueurs de lions! Ravage! Ravage!

On ne savait comment sortir l'homme du trou, mais la partie était jouée. Déjà, certains prenaient un air vague et ne disaient plus rien. Car ils pensaient, avec amertume, aux cadeaux que recevraient les veinards grimpés les premiers sur l'arbre. Et comme des gens pas très amis se trouvaient réunis par la bousculade initiale, des injures se grognaient à la faveur du chant. Des allusions à de sales histoires se lançaient à courtes phrases, les yeux fixés sur le dos de l'homme placé devant et dont les reins vous rentraient dans le ventre, si vous ne faisiez pas le même balancement que lui. Mais on reparlerait de tout cela au camp, longuement, tranquillement.

Le Prince se tenait entre les deux groupes, entouré de ses plus fidèles, collés à lui comme des blattes. Il suivait les événements de ses yeux mi-clos.

Quand il jugea qu'il avait assez honoré les deux tumultes

par sa bienveillante immobilité, il eut un imperceptible mouvement des reins adressé aux favoris qui le tenaient toujours. Et tandis que le gros de la troupe poursuivait ses travaux sous l'arbre et sur la piste, il retourna au palais au milieu de l'escorte compacte, en silence et à toute allure.

Il passa au plus court par les abris des soldats tigréens, dont il entretenait une petite troupe jalousée par les godjamites. Derrière les haies de branchages travaillées par les récentes bourrasques, les enfants tiraient au sort pour savoir qui serait chauve. Et leur psalmodie monta de très loin dans les oreilles du Prince, et descendit avec lui tout au long d'un canal d'irrigation :

— Ma peau, ô peau, ô ma peau de chaux!
Chaux! Trou! Mon trou! Plaque à galette!
Plaque! Amie! Amie! Amie! Corbeille à pain!
Corbeille! Chance! Ma chance! Chance inconstante!
Inconstante, écrasante, brisant œil et genou!
Sors! fils de vérité!

***

Donc, chacun commentant le passé, le possible et l'impossible, suivait les ornières creusées par les sabots de mulets ou, au contraire, coupait par les pelouses pleines de grenouilles et de bouses. Sous les maigres abris des mimosées, dans les buissons de *carissa edulis* aux odeurs de pommade, les vaches formaient des groupes d'où montaient lentement de petits brouillards; on reconnaissait qu'elles appartenaient aux services de bouche du Prince, à la lettre de leur cuisse gauche et à leurs immenses cornes en lyre, dont certaines pourraient contenir, après le travail du tourneur, dix bons litres d'hydromel.

Autour de l'église Saint Descendance-Bénie, la pluie battait les tombes. Les morts riches en étaient moins troublés, ayant sur leur tertre une maison ronde et des religieux salariés pour en réparer le chaume. Les morts pauvres, eux, devaient se résigner, après quelques années, au trépignement des foules pieuses ou aux herbes pleines de petits serpents gris-de-lin.

Empruntant le raccourci de l'église, le nain du Gouverneur se rendait au Palais de la capitale provisoire, passant sur les

pierres branlantes des gués encore praticables, en écartant ses petits bras pour rétablir son équilibre. Il était suivi d'un serviteur portant ses hardes dorées dans une peau de bœuf, et qui s'abritait les cheveux sous un pan de sa toge.

Le nain Wouddié n'était pas peu fier de l'office qui l'appelait dans la salle de justice, mais il était à part lui humilié de se déplacer à pied. Il n'en laissait rien voir et passait avec dignité des torrents sans importance, qui lui mouillaient cependant les fesses. Si les hommes courts ne gagnaient du poids par leur orgueil, le vent les emporterait.

Arrivé au gué de la Chigaz, qui était assez grosse, il hésita imperceptiblement et attendit avec raideur, sans se retourner, que son domestique l'eût rejoint. Celui-ci, étant parvenu à sa hauteur, s'accroupit, le prit sur une épaule et le traversa.

Il y eut à cela du mérite pour les deux personnages.

Sur l'autre bord, Wouddié reprit sa marche dans la glaise et parvint, après force glissades, aux chicanes des enceintes, assez crotté. Quand il fut en vue des gardes du palais, il marcha plus lentement qu'il ne le faisait dans les chemins, car il importe de ne point passer, en se pressant, pour un homme de peu. A cela encore il y avait du mérite, car il pleuvait sans trêve, et les cabans à capuchons pointus ne sont guère bons qu'à manifester les différences sociales. Wouddié tenait le haut d'un bâton plus haut que lui, ce qui lui faisait lever ridiculement le bras, lorsqu'il en posait la pointe sur le sol, mais ce dont personne n'aurait songé à sourire, car on ne sait quelles maléficiences recèlent les âmes enveloppées d'un pareil corps.

Dans l'échelle des valeurs, le nain est la première manifestation corporelle quand on passe du monde invisible au monde ordinaire, et les princes le savent bien, qui couvrent d'honneurs les petits hommes et les emploient à l'exécution de leurs mauvais desseins.

L'office pour lequel Wouddié se rendait au palais était mentionné obscurément dans les chroniques des familles royales, où il est dit que le prince « juge étant assis sur la tête des grands hommes et des petits hommes ». Or, on trouve plus facilement des nains que des géants dans cette partie du monde et, de plus, le nain offre l'avantage de jouer parfaitement le rôle de bouffon de cour.

La cérémonie avait lieu dans la salle du conseil, pleine du tambourinement de la pluie sur les chaumes, humide de toutes les toges séchant sur les corps. Le bâtiment était formé d'un mur circulaire, coiffé d'un toit pointu et percé de deux grandes niches diamétralement opposées; dans l'une d'elles étaient disposés deux lits inégaux, l'un bas, placé devant, l'autre haut sur pattes, formant le trône du prince. Les lanières de cuir croisillonnées étaient, en partie, couvertes de tapis de haute laine et de coussins brodés importés des pays étrangers.

Une foule inusitée remplissait les cours et le bâtiment de justice éclairé aux cierges et aux lampes à huile. Wouddié avait de la peine à parvenir jusqu'à sa place, malgré son domestique qui le précédait et criait avec arrogance :

— Lâchez! Passage! S'il vous plaît! Au large!

La place du nain était à côté du lit princier, encore vide; il contourna dignement un espace garni de peaux de vaches et gardé par de hauts dignitaires à sabre et baguettes, qui le gourmandèrent respectueusement :

— Vous êtes en retard! Vite!

Wouddié appréciait le ton affable et saluait sans sourire, d'un signe de tête entendu qui lui mettait le front à hauteur des cuisses de ces messieurs. Il passa sous le plus haut lit sans se baisser, suivi du ballot en peau de bœuf que le domestique poussa du genou et laissa choir. A petits gestes furtifs, il se revêtit de la chemise de soie rayée verte et blanche, du manteau-chasuble rouge, à bords dorés, à pans tombants sur le ventre, comme des seins de femme quinze fois féconde.

De temps à autre, quand il se redressait, ses cheveux passaient dans les croisillons du lit. Un page qui replaçait un coussin, les lui saisit en disant tout bas :

— Devinette?

— Que sais-je pour toi? — répondit le nain par distraction, selon la formule ordinaire.

— Petite montagne où les chèvres fourragent en masse. Qu'est-ce que c'est?

— La tête et les poux.

— Ah! fit le page désappointé, vous les savez toutes.

Wouddié aimait quelque chose au monde : les enfants frais.

Et c'est pour cela qu'il n'avait pas maudit atrocement le farceur. S'étant libéré les cheveux en donnant un grand coup de tête de côté, il frappa ses habits du plat des mains pour les défriper et se pencha en dehors de sa retraite pour appeler Gabra Kidane, chef du Trésor. Celui-ci était très affairé, comme à toute solennité nécessitant l'emploi d'objets précieux. Il entendit vaguement l'appel et répondit :

— Qu'y a-t-il?

— Gabra Kidane!

— Quoi? Ensuite?

Dans les coins où il y avait foule, le Trésorier promenait son regard à hauteur de visage, cherchant la bouche qui l'appelait; il finit par découvrir, beaucoup plus bas, la tête de Wouddié qui, juché sur un tambour, avait posé son menton sur le lit :

— Où est-elle?

Gabra Kidane, s'étant avancé vers le lit sans répondre, fit entrer sa baguette dans un intervalle de lanières et frappa d'estoc sur une masse invisible qui rendit un son étouffé. Wouddié, sans mot dire, s'enfonça de nouveau et découvrit ce qu'il cherchait.

Il s'agissait de la « chaise d'or », tabouret de bois doré, à quatre pieds, à siège en cuvette, sur lequel les rois, ou les princes descendant des rois, ont le privilège de juger au criminel. Sans façon, Wouddié s'assit dessus, dans la pénombre, en attendant son heure.

Elle ne devait pas tarder. Une arrivée de toges, derrière les lits, figea toute l'assemblée, excepté les pigeons voletant dans les poutrelles. Pressées comme des grains à une déchirure d'outre, les têtes aux hautes chevelures de la garde d'eunuques se répandaient dans les espaces libres. On ne plaisantait jamais avec ces gens qui, n'ayant rien à perdre, n'étaient plus que des reflets féroces de l'autorité. Les seins gonflaient les toges de la plupart d'entre eux; une graisse légère empâtait les mentons et les cous. Mais il n'eût pas fait bon s'en apercevoir apparemment, car ils avaient le coup de feu facile et le plaçaient bien. Derrière eux, le Prince entra, lourd et grand, les deux bras aux épaules de ses hommes, la cape noire doublée de rouge, ouverte largement comme des rideaux

de lit. Il regarda d'un seul coup d'œil tous ces hommes et eut un sourire qui lui donna pendant un instant un profil d'aigle bateleur. Mais déjà Wouddié, son chapeau pointu rejeté très en arrière, se tenait entre les lits, la chaise d'or sur sa tête. Le Prince, étant monté sur le lit le plus bas, s'assit sur la chaise, qui s'enfonça dans le crâne du nain. Raidi de tout son corps, Wouddié reçut la charge, avec une prudence de vache qui aurait un serpent suspendu à chaque pis.

***

Et aussitôt le criminel fut poussé vers le lit par des gardes qui donnaient de grands coups de reins et tiraient sur leur toge prise à chaque pas dans la foule.

L'homme portait une lourde pierre sur la nuque; il avait des chaînes au poignet, qui rejoignaient d'une part un collier de fer, et d'autre part des anneaux de pied reliés entre eux, par une seule maille. Il tendait vers le lit une tête durement solennelle de Juif de la Passion, auréolée de cheveux crépus plantés droits sur le crâne, longs, à l'ancienne mode des vrais guerriers et chasseurs. Il avait le teint clair que les Abyssins appellent rouge.

Au moment où l'interrogatoire commença, chacun sentit sa salive se refroidir dans la bouche et tomber directement dans l'estomac, comme du plomb. Tous, sauf cet homme calme, sentaient la sueur se former aux cheveux de la nuque et rouler en gouttes distinctes dans la saignée des épaules. Sauf le Prince. Sauf le nain Wouddié. Sauf aussi les élégants pommadés au beurre vert, dont l'épaisse couche garde la sueur des crânes.

Le flux des spectateurs silencieux venait parfois battre le prisonnier, qui devait sauter en avant pour ne pas tomber. Lentement, à petits pas qui faisaient cliqueter le maillon, il reprenait sa place à dix coudées du lit, dans l'espace que des gardes libéraient à grands coups de baguettes. Vers les entrées, les huissiers avaient des chuchotement hurlés. Ils saisissaient à la gorge les gens trop curieux qui faisaient craquer les portes de roseau. Un battant, ayant été arraché, fut englouti dans la foule blanche comme un radeau dans la mer. Pendant des minutes on l'entendit pétiller sous les pieds nus que les

gardes frappaient d'estoc, en levant très haut leurs bâtons d'olivier.

Ce craquement et le cliquetis des chaînes et les inévitables claquements des pigeons volant d'une poutre à l'autre, accompagnaient l'interrogatoire que menait le magistrat nommé « Bouche-du-Roi » délégué de l'Empereur. L'homme ne regardait que le Prince et ne s'adressait qu'à lui; et, à chaque réponse, deux gardes, maintenant ses mains sur la pierre qu'il voulait lâcher, l'obligeaient à courber la nuque.

— Qui es-tu?

— Chien!

— Fils de qui?

— Chien!

— D'où viens-tu?

— Chien!

— Par la Trinité! arrête ton injure et réponds!

— Chien!

Le mot était dit à voix basse, forcenée, sifflante. Il partait juste contre la dernière syllabe du juge, comme un bond de léopard collé au dernier saut d'une proie. Le juge haletait et ne fermait plus la bouche après ses questions. L'homme crachait sa réponse dans cette bouche ouverte, mais en regardant le Prince. Il avait l'air de cracher à côté, brusquement et avec précision.

— Tueur de Rois! Remueur de coutumes! Tu as brisé la chance du pays!

— Chien!

— Tueur de Rois!

— Chien!

On ne pouvait plus suivre la procédure. La réponse arrivait obstinément, comme une prière d'amoureuse. Violente d'abord. Puis d'une grande douceur, résignée, comme pleine de larmes.

— Chien!

Un duvet de pigeon passa devant le visage et tournoya avec élégance dans le souffle de l'injure. Un garde voulut le prendre de la main, d'un geste brusque, sans réussir.

— Tu n'auras pas mon âme! — lui dit doucement l'accusé.

Le duel ridicule continuait, et c'était l'homme enchaîné qui semblait le plus libre; il avait tout le temps de respirer,

tandis que le haut dignitaire, dont le chasse-mouches de crins rouges sifflait dans les espaces vides, avait juste le mot « chien » pour reprendre vent. La scène rappelait, à plus d'un, le jeu des quatre roseaux, où s'institue une parodie d'interrogatoire, lorsque la figure « roi » est réalisée par un joueur, ce qui le met en concurrence avec le roi en exercice :

— D'où viens-tu?

— De Montagne-de-M...!

— Avec quoi?

— Avec une peau d'hyène tannée!

— Pour en faire quoi?

— Pour tuer ton maître, en l'étouffant dedans!

— Ce n'est pas suffisant pour le tuer!

— J'ai aussi deux aiguilles!

— Pour quoi faire?

— Pour le coudre dans la peau!

D'aucuns étaient ravis de voir la Bouche-du-Roi en mauvaise posture, et les vieux pensaient que, du temps de Ménélik, un insolent, même protégé par un large collier de fer, n'aurait pas gardé longtemps sa tête sur ses épaules :

— Tout est gâté dans les temps neufs!

***

La température augmentait. Mais, comme toujours, l'attention s'émoussait, s'accommodant mal de ce paroxysme.

Quatre jeunes garçons, jambes pendantes et mains sous les cuisses, étaient assis dans une niche du mur, à bonne hauteur du drame. Trois d'entre eux s'employaient sournoisement à faire glisser le quatrième, qui ne se maintenait que par une petite partie du gras des fesses et disait à voix basse aux gens du dessous :

— Le ciel va me vomir sur vous!

Les uns s'indignèrent, d'autres rirent sous un pan de toge; ceux qui se trouvaient au pied du mur, se tassèrent vers l'intérieur de la salle, espérant laisser l'espace suffisant pour la chute.

Mais une baguette d'huissier, longue comme un homme, surgit de la foule et s'abattit sur une ligne de crânes, faisant, du même coup, rentrer les reins du garçon dans la niche.

On se reprit, dans cette partie du public, à prêter l'oreille à l'interrogatoire qui touchait à sa fin. Bientôt, en effet, un fonctionnaire résuma les griefs d'une voix claironnante et où l'éloquence l'emportait sur toutes les autres qualités exigées pour un commentaire impartial. Les formes archaïques et pédantes voltigeaient dans la salle, où toutes les bouches ouvertes disaient assez combien on était étonné et satisfait par la voix de ce grammairien; on en avait autant qu'on voulait, des états construits geez, des pluriels internes et des féminins inusités et des fréquentatifs. Les adolescents des cours de poésie en avaient pour leur déplacement, et les militaires aussi, qui sont plutôt habitués aux plaisanteries faciles des joueurs de violon. Chaque phrase était préparée, bien montée et symétrique par rapport au centre, comme une carcasse de bête, ou comme la colombe aux deux ailes éployées représentant l'Esprit-Saint.

Tout cela s'ouvrait et vous enveloppait le cerveau dans une félicité berceuse qui dura, par l'effet d'un adroit calcul, juste le temps que peut vivre un Abyssin ordinaire sans se gratter.

La sentence, brandie longuement dans tous les motifs de l'exposé, se ficha dans le ventre du criminel comme une côte de cheval dans la terre, pour le jeu de l'akandoura :

— La mort par le feu, dans la mousseline!

***

Il y eut trois ou quatre remous dans la salle, vite figés par les regards de certains eunuques qui, montés derrière le trône, dominaient l'assemblée. La peine était illégale : on ne peut brûler de cette manière que les régicides; or le Prince n'était pas Roi, mais Fils de Roi, et, de plus, il n'était pas mort.

La Reine Mère l'avait elle-même dit et redit, au conseil qui s'était tenu dans la nuit précédente et au cours duquel le Prince avait manifesté le désir de détruire ainsi le criminel. Rien n'y avait fait.

— Je serai Roi un jour, avait dit le Maître.

Ces paroles avaient étalé le silence comme on étend la pâte à galettes. Chacun gardait ses paupières mi-closes, avec des

feux derrière; paupières d'ambitieux; paupières de traîtres. Le chef d'avant-garde réfléchissait aux nouveaux symboles qu'il ferait graver sur son cachet, si le patron disait vrai. Un chef de mont-fort, vendu à un rival, avait dans sa tête l'image d'un coin des Monts Tchoké, où poussent les trois plantes nécessaires aux empoisonnements. Les domestiques présents songeaient aux chemises d'honneur.

La Reine Mère, qui tenait encore au pouvoir et disposait du clergé, ne répondit rien. Grasse et petite, mais digne, elle avait quitté la séance, en grommelant dans le voile couvrant sa bouche :

— Lèche donc ton nez si tu peux, orgueilleux! Quand ça va à pied, ça s'imagine que le chemin lui-même se met en frais et que toutes les fientes rentrent dans les trous!

***

L'Ordonnateur ne se serait jamais permis de préjuger des sentences que rendrait le Prince, mais il ne voulait pas être pris au dépourvu et il avait donné des instructions dans la nuit. On aurait pu voir deux esclaves s'affairer derrière la salle du Trésor, où s'élève une hutte aux murs épais, à ouverture unique et basse : la « maison chaude » où le Prince fait apporter des brasiers, pendant les matinées d'hiver. C'est un coin très ignoré des constructions chicanières du palais. On n'y risque pas d'indiscrétion.

Dans une énorme marmite en terre, dite « bouffe-bœuf », bouillait une masse odorante que les deux esclaves goumz remuaient avec des mouvettes, projetant leurs ombres au mur; de ce fait ils semblaient quatre. Le cône du toit était plongé dans l'ombre, car la marmite couvrait entièrement le feu. Les hommes portaient un cache-sexe de coton blanc tenu aux reins par une cordelette, et on pouvait voir qu'il s'agissait de beaux gars, avec des plis aux hanches, aussi soignés par leur Maître que des chevaux de selle. Ils avaient des cheveux en grains de café et des visages de nègres, au nez à larges papilles, écrasé, et dont la racine était enfoncée dans le front. La sueur qui les couvrait se rassemblait au creux de l'estomac. A deux mains, ils prenaient de temps en temps

dans des jarres une masse de cire jaune clair, suintant encore le miel, qu'ils jetaient dans la marmite. Et ils se léchaient les doigts avant de reprendre la mouvette.

Enfin, ayant pris d'étroits rouleaux de mousseline, ils les déroulèrent dans la marmite et les en retirèrent lentement, pour donner à la cire le temps de se figer avant de refaire des pelotes.

Il s'agissait de la mousseline à laquelle il avait été fait allusion dans la sentence.

***

Dans la même hutte, libérée du « bouffe-bœuf », une heure avant le supplice, six eunuques au cou épais, s'agitaient sans bruit. Dans la cendre encore chaude du foyer central, le condamné, complètement nu, avait été assommé, par précaution, d'un grand coup de poing sur la mâchoire. Avec la mousseline, d'où tombaient des écailles de cire, on lui enveloppa séparément les deux jambes, en ayant soin de laisser libre le haut de l'entre-cuisse. On évitait ainsi au patient une douleur insupportable qui l'aurait empêché de se tenir debout. On avait ri quand l'un des eunuques, qui, bien entendu, aurait cru se déshonorer en quittant sa toge pour travailler, s'était aperçu qu'un pan en était pris dans les bandelettes. Le corps fut moins facile à habiller : il fallait le soulever à chaque tour pour passer la pelote.

— Que de bons turbans de mousseline, que de miel, que de cire gâchés! — dit quelqu'un.

L'homme revint à lui, le travail fini.

— Salut! — lui dit-on en arabe.

Ce qui n'est pas très poli; mais il n'entendit sans doute pas pour la raison que, de son visage, n'étaient libres que les yeux et le nez, le reste de la tête disparaissant sous plusieurs couches de bandes. On avait particulièrement insisté sur la bouche. L'évidement du cou avait été entièrement comblé, et les enroulements descendaient autour du tronc, emprisonnant les bras dans la masse. L'ensemble rappelait une armure du Moyen Âge, ou un bonhomme Michelin sans bras. On le mit debout; il tint.

— Cela prouve, — dit un eunuque, — qu'on ne lui a pas trop serré les intestins.

Un homme essoufflé accourut :

— Est-ce prêt? on attend.

Le cortège se mit en marche, l'homme avait les jambes un peu raides au début, mais il réussit à briser les enroulements des genoux, dont la cire tombait en petites paillettes.

Il arriva sur l'esplanade d'honneur, blanche de monde, le dernier, comme un Prince. Sur le terre-plein de la salle du conseil siégeait le Maître, entouré de tous les dignitaires en tenue de chaque jour. La foule faisait un large cercle autour d'un foyer de bois de cèdre, guère plus imposant qu'un feu de pauvre homme. Le condamné, face au Prince, tournait le dos aux braises.

C'était le petit jour; des vaches meuglaient. Les assistants humaient le parfum de miel répandu par le cierge vivant.

***

Le Prince chuchota un mot dans les cheveux de la Bouche-du-Roi, qui le répéta hautement; dernier mot humain que l'homme risquât d'entendre avant ses propres hurlements.

— Chauffe!

Il y eut un remous dans le groupe des eunuques; deux d'entre eux, d'un violent coup de coude, poussèrent le condamné dans le petit bûcher de cèdre. Le premier bruit perceptible fut le craquement des braises sous son poids. Les eunuques rentrèrent dans la foule.

Il faut convenir, en toute impartialité, qu'à ce moment précis surgirent quelques menus faits bien honorables pour l'humanité : l'un des deux blancs qui assistaient à la cérémonie s'évanouit; et l'autre put constater que le Prince, les dignitaires, le nain Wouddié, les exécuteurs et tous autres, respiraient court et par la bouche.

Il y eut un arrêt de l'assemblée, du décor et de la nature visible. Le crime semblait accompli, et tout se tenait en l'état comme pour une constatation de police, et la riche odeur de miel planait au ras des têtes.

C'était certes du miel de pays, de petite qualité, jeté à

regret par l'impôt dans les jarres du gouvernement, et fleurant donc, imperceptiblement, des arbres de peu, comme l'eucalyptus et l'euphorbe-candélabre. Mais c'était cependant un solide miel d'abeilles sombres, onctueux et sincère, tiré des vallées chaudes toutes proches, où surgissent par intervalles des sycomores larges comme des royaumes et des gwobbils enivrants suintant la gomme adarmoir.

Une brise sans grande force brassait l'odeur avec celles du beurre rance et des sueurs humaines pompées par les cotonnades. On aurait pu craindre, si l'expédition de l'affaire avait traîné, la ruée de millions d'abeilles sorties des paniers sous le vent.

Ce calme surnaturel trébucha sur un détail : tandis que les jarrets du supplicié s'entouraient de fumée aux lueurs bleues, horreur déjà bien appréciable, un chien de trois mois s'était glissé au premier rang de la forêt de tibias. Outré par cette présence, un honnête homme lui décocha le plus beau coup de pied sous le ventre qu'il eût donné de sa vie. Poussant un cri semblable à un vomissement d'homme, l'animal tourbillonna en l'air et retomba dans les spectateurs, comme une outre dans une mare. Toutes les faces se détendirent et ce fut le prélude d'une longue effervescence, d'autant que le supplicié jeta son premier hurlement, et qu'il s'échappa comme un lévrier dans un cercle formé immédiatement par les personnes suivantes :

Chef d'avant-garde Alameurrao, chef du Damot, décoré de l'ordre de Salomon, vingt-cinq dépouilles viriles, cinq éléphants, dix lions, trois rhinocéros;

Chef d'avant-garde Chambal, chef de l'Atchefèr, décoré de l'ordre godjamite de Théodoros, quinze dépouilles viriles, trois éléphants, dix lions;

Chef d'aile-droite Chaffarao, chef des Goumz, trente dépouilles viriles, cinq buffles;

Chef d'aile-droite Engueda Work, dit « le Ravageur », chef des Abigars, quarante-cinq dépouilles viriles.

Fermaient le cercle quatre favoris sans gloire guerrière, mais bien en place et musclés, qui voulaient faire leur cour au Prince.

Tous, ayant jeté la toge, apparaissaient très minces dans

la tunique à longs pans couvrant le pantalon légèrement bouffant et serré à la cheville. Au début, ces vêtements étaient d'un blanc immaculé, comme tous ceux de la foule, qui, soit dit en passant, et contrairement aux affirmations d'une littérature étrangère, ne ressemblait pas à une foule romaine. Les huit avaient le crâne rasé de frais, comme des deuilleurs, ou des bourreaux de légende, ou des bagnards français. Et sur la peau de leur front, jusqu'à la racine du nez, jouaient les lueurs du supplice. Ils formaient une large roue dont le centre théorique était marqué par le foyer de cèdre, inutile, puisque la torche brûlait d'elle-même, et dont les rayons étaient faits de leurs lances. Mais le centre réel était l'homme fumant et emmailloté sur lequel dardaient des milliers d'yeux et qui devint, en peu d'instants, une torche clamante malgré le bâillon, ahanant comme un groupe d'hyènes sur une charogne. Centre furieux et leste comme une gerboise.

La détente totale de son corps se réfugiait dans ses jambes, et soit qu'il se ruât de tout son poids et de tout son meuglement à bouche fermée contre les tenants du cercle, soit qu'il sautât à des hauteurs inattendues pour retomber au sol en pilon de feu, il fallut accepter, dès l'origine, le bouleversement de l'ordonnance géométrique du spectacle.

Les huit le repoussaient à coups de lances précautionneux, dans les fesses et dans les cuisses, pour ne pas lui faire de blessures mortelles. Ils plantaient d'abord le fer, et appuyaient ensuite sur la hampe, comme des bateliers manœuvrant des gaffes. Ils travaillaient avec chaleur et vociféraient des encouragements :

— Fils de fille!

— Par la Trinité!

— Par la Vierge qui a pouponné le Sauveur!

— Mange de la terre!

Ils formulaient des souhaits qui, dans la vie courante, sont d'exquises politesses :

— Sois ardent comme le soleil!

— Sois prolifique comme le chiendent!

Ils élargissaient ou rétrécissaient le cercle avec souplesse, se maintenant toujours à longueur de lance pour ne pas prendre

feu. Ils criaient à pleine gueule, mais l'autre les couvrait tous de sa voix énorme, et il arrivait que l'un d'eux était acculé, bouche grande ouverte et impuissante, contre les rangs de faces blafardes.

Vision d'enfer. Cette expression n'est pas trop forte; on conviendra que dans une pareille exaltation, il suffit qu'une flamme, émise par un homme vivant, ait cinq mètres de hauteur pour paraître infernale.

***

Trois odeurs se répandirent successivement, compte non tenu du parfum de miel qui domina pendant le transfert du condamné.

La toute première, qui dura peu, fut une odeur de caramel, comme il fallait s'y attendre.

La seconde fut une odeur paisible d'église, où cent femmes auraient offert des cierges de cire vierge. Mais il fallait fermer les yeux et se boucher les oreilles pour réaliser une telle image, à proximité de cet admirable petit enfer si réel et que huit hommes avaient tant de mal à régler.

La troisième odeur faisait songer aux grands festins de viande, autour des feux de la Saint-Jean.

Pour cette raison, ou pour d'autres, des chiens hurlèrent au loin, longuement et d'une seule voix; et comme le pivot de tout ce travail venait justement de s'écrouler à jamais, on eût dit d'une âme délivrée qui s'enfuyait en larmoyant dans les labours.

***

Les huit hommes se dirigèrent en éventail vers la foule, pour remettre leur lance aux domestiques.

Et ce fut alors la vraie fête de tous les grands gueulards et de tous les grands menteurs des plateaux, qui en avaient assez du feu de joie et des attentes passives, et qui voulaient étaler au grand air et au beau soleil levant ce qu'ils avaient dans le ventre au service du pouvoir, qui en avaient assez de voir les huit mêmes suer à gagner de l'honneur et à entasser des faveurs comme s'ils remuaient de l'or à la fourche. Ils en avaient assez,

tous les grands coléreux du Damot, tous les fourbes du Metcha, tous les couillons du Yamalog, tous les jeteurs de sort du Ouaybègne, tous les phraseurs des Monts-Quatre-Frères, tous les guerriers sans guerre du gouvernement, tous les ennuyés du camp militaire, qui étaient capables, eux aussi, de frôler une torche enrubannée à flamme de cinq mètres et même de faire plus, s'il le fallait, afin d'obtenir, après le service, une petite retraite en terres bien exposées.

Chacun y alla donc de son thème de guerre. Mais il était parfois difficile de se faire entendre et surtout, ce qui était le plus important, d'être seul sur l'esplanade, à tourner en rond lentement, en se lançant d'une détente sèche les talons dans les fesses, et en hurlant d'une voix de tête :

— Moi soldat du Prince!

— Moi son esclave!

— J'ai tué mille!

— J'ai tué quarante-quatre mille!

Certains se précipitèrent sur le Prince du fond de l'espace libre, en brandissant leur lance ou leur sabre courbe; avec des cris ou la voix se brisait, ils lançaient aux pieds du chef d'invisibles dépouilles :

— Ma lance, c'est le remède du Royaume!

— J'élargis les frontières!

— Je fais couler le sang comme la pluie sur un toit!

Pendant ce temps, les spectateurs, grinçant d'une rage sans objet, attendaient à petits trépignements leur tour d'entrer en scène. Les gens du second rang passaient parfois leur tête entre les hanches de la première ligne; d'autres se haussaient en tendant le menton. Les yeux étaient exorbités comme ils ne l'avaient jamais été depuis le début de l'affaire. La foule était devenue une grappe. On s'y meurtrissait les pieds à coups de crosse, sans le vouloir, et l'aurait-on fait exprès que personne n'eût rien dit. Chacun était hors de son corps. Les thèmes hurlés s'appuyaient sur un fond de bourdonnements où s'exhalaient les impatiences, les rancœurs, les rancunes de tout un peuple malchanceux; chacun aurait voulu être au centre, pour aller et venir autour de ce cadavre exaltant et encore fumant.

— Je brise les têtes comme des citrouilles!

— Je brise l'orgueil!

— Je fleuris dans le sang!

Un flambard qui se frappait les fesses avec plus de force que tous et qui brandissait une carabine assez propre et une lance, s'enfonça une épine dans le talon; il poussa un juron terrible et se retira à cloche-pied; mais un autre ayant pris sa place et commençant à déclamer, le blessé lança aussitôt les formules qui entament les procès, « car, disait-il, il m'enlève le pain de la bouche ». Une discussion s'entama entre eux et un suivant surgit, qui fut attaqué de même par le précédent. Il s'en trouva un autre qui passa outre et hurla qu'il soufflait de sa bouche sur les districts comme un vent d'enfer, et qu'il ne voulait pas de cadeau, qu'à sa venue au monde les provinces dansèrent, qu'il fendait les montagnes, qu'il brisait les pays pour les jeter aux pieds du Prince.

— Les confins m'adorent!

Ce disant, il feignit de lancer son javelot dont le fer se détacha et alla se ficher sur le terre-plein, à une coudée d'une ligne de vingt doigts de pieds qui se recroquevillèrent.

— Excellent! pensèrent ceux qui n'avaient pas de pied dans l'affaire.

Chacun était dans l'émerveillement, à cause de ce thème de guerre vraiment bien terminé et qui mettait les hurleurs suivants dans l'impossibilité de mieux faire. L'homme courut reprendre son arme et rentra dans la foule, remuant dans le tumulte de son cœur l'espoir d'obtenir une paire de chaussures européennes.

Il s'en ouvrit même à ses voisins. On en discuta. Dans ce coin de la place, il y eut une certaine détente.

— L'ennui, — disait l'homme, — c'est que mes taxes seront doublées.

Car la chaussure, au Godjam, est un signe extérieur guetté par les sinistres personnages qui assoient les impôts. Tant pour les pieds nus, tant pour les pieds chaussés, tant pour ceux qui vont à mule.

Profitant d'une courte accalmie provoquée par un vociférateur qui redressait sa crinière de lion, deux personnages sortirent des rangs. Le premier était un vieux de petite taille, portant le manteau de peau monacal et le turban jaune, et

tenant avec précaution, dans un mouchoir vert, une croix de bois ajourée. L'autre était le nain Wouddié.

Le terrible jeu des bouffons était ouvert.

Ils marchaient d'abord en se dandinant, les yeux au sol. Leur lenteur et la régularité de leur allure, venant après les tumultes des gens aux belles prestances, faisaient penser à deux canards remontant un plan incliné d'abreuvoir, derrière une troupe de vaches folles. Ils semblaient se parler à eux-mêmes, et le moine, imitant le chanteur d'église qui tend l'oreille vers l'improvisateur placé derrière lui, feignait de prendre conseil de son compagnon. Ils lorgnèrent d'abord un homme à gros ventre qui se tenait au premier rang :

— Si c'est un fœtus... — disait le nain.

— Si c'est un fœtus... — répétait le moine.

— Ça grossira!

— Ça grossira!

— Si c'est de la galette...

— Si c'est de la galette...

— Ça diminuera!

— Ça diminuera!

Il n'y eut pas un rire, sinon leur rire à eux, qui déchirait le ventre. Ils atteignirent le supplicié éteint dont le sang faisait craquer la croûte noire.

Il avait tellement pleuré que les yeux étaient intacts, grands ouverts, frais comme des yeux vivants. On avait envie de lui crier :

— Attention à tes yeux, chef! les corbeaux commencent par là!

Une chose bien conservée aussi était la peau des aisselles. On pouvait en voir une depuis qu'un guerrier, emporté dans le hurlement de ses poésies, avait marché sur un bras qui s'était déboîté de la masse.

Mais peu importe!

Tandis que le nain prenait des airs de chattemite, le moine s'était mis soudain à parodier les guerriers fantastiques, le visage de côté, mais les yeux regardant le Prince. Grimaçant de sa bouche vide de dents, il inclinait la tête avec une surprise grotesque chaque fois que son pied se relevait brusquement sous sa fesse, comme une patte de coq retirée d'une

tôle ardente. Il eut d'abord un long jeu du corps doublé d'un thème de ricanements, sans un mot parlé. Chacun s'y reconnut. Il raclait l'enthousiasme de tous ces verbeux comme un excès de torchis qu'on jette au large en faisant claquer les doigts. Il y en eut pour tout le monde, pour les grands tueurs à terres et à titres, qui avaient fait gémir et suer et mourir tant et tant de fauves et d'hommes; pour les petits peureux à grands chevaux de parade, pour les rustres honnêtes grognant leur dévouement, pour les lécheurs de gouvernement, pour les phraseurs à intonation, pour les favoris bien faits qui calent la tête du Prince au creux de leur estomac ou ses pieds dans leurs cuisses, pendant les banquets interminables.

Sa croix était une vraie lance et son ricanement une vraie gloire, qui lui remplissait la bouche et débordait, depuis sa luette jusqu'au dernier enfant frisé tremblant de peur, sous la dernière haie d'où on pouvait l'entendre. Et il scandait adroitement son jeu, à grands coups de pied frappant à plat la terre, séchée par le grand soleil, et qui vibrait comme une peau mal tendue de timbale à proclamation.

Il fit ainsi plusieurs fois un large tour de cadavre et, s'étant arrêté, il se pencha vers le nain qui se haussa vers lui en silence. Le colloque feint dura juste le temps de resserrer les gorges. Ils se dirigèrent soudain tous deux vers le Prince, lentement, buste et menton tendus, provocants, les yeux fixés dans ses yeux. Wouddié était vêtu de ses oripeaux dorés, et d'être ainsi courbé en avant, sa chasuble à deux pans tombait devant lui comme deux seins atteints d'éléphantiasis. Mains aux hanches, ils retiraient vivement les pieds du sol pour s'en frapper violemment les fesses, comme de grands matamores, et ils criaient alternativement vers le Prince :

— O toi, tueur d'ânes!

— Tueur d'ânes!

— O toi, tueur d'ânes!

— Tueur d'ânes!

MARCEL GRIAULE

*Note.* — Les Abyssins me sauront gré, je l'espère, de ne pas avoir donné les noms des personnages principaux de ces scènes, et d'avoir placé celles-ci dans le cadre d'une province lointaine.

# DANS LE JEU DES BALKANS

## (1914-1918)

Un soir de juillet 1914, à huit heures, nous étions sur la terrasse de l'Actaïon, au Phalère. C'était une de ces merveilleuses nuits de l'Attique, lumineuse et sereine. Le restaurant s'animait tandis que, de la plage, un orchestre ambulant grattait, sur les guitares et les mandolines, mélopées archaïques ou mélodies plus ou moins napolitaines; la mer, calme et endormie, s'étendait à perte de vue, à peine sillonnée par les barques attardées; sous les lumières de la jetée, s'allongeaient les ombres des derniers promeneurs. C'était une atmosphère de quiétude, de repos et de bien-être quasi-voluptueux. Et cependant l'orage grondait, mais comme il semblait ne menacer que nos têtes, l'insouciance nous entourait.

Les nouvelles étaient graves que nous apportait M. Fougère, le Directeur de l'École Française, arrivant le dernier des convives attendus. A l'invraisemblable ultimatum de l'Autriche remis le 23 juillet, la Serbie répondait le 25 par l'acceptation de presque toutes les exigences libellées, et pourtant, le même soir, le baron Giesl, ministre d'Autriche en Serbie, déclarait rompues les relations diplomatiques et quittait Belgrade. C'était la guerre voulue, cherchée. L'attentat de Serajevo n'était que le prétexte offert aux ambitieuses visées de François-Joseph et de Guillaume II. Le feu prenait de nouveau dans les Balkans.

Nous étions depuis tant d'années habitués à voir les gouvernements reculer devant la responsabilité d'une conflagration générale, que plusieurs d'entre nous ne pouvaient

croire que l'heure terrible fût arrivée et parlaient encore de la possibilité d'un accord résolu par une conférence ou de la localisation du conflit. Ils se heurtèrent à notre incrédulité que justifiait la situation européenne, et M. Fougère pouvait clore la discussion par ces mots : « Ou la guerre n'aura pas lieu, ou elle sera générale; or comme elle ne peut plus ne pas avoir lieu, elle sera par la force des choses mondiale. Et ceux-ci, ajouta-t-il, en indiquant d'un geste circulaire les gens qui dînaient tranquillement, y entreront de gré ou de force. Comme il faudra que tout le monde danse, nous allons assister à la course aux alliances, chacun des grands groupes belligérants voulant avoir le plus d'atouts possible dans son jeu. »

Quelques jours plus tard, les événements lui donnaient raison. Les Empires Centraux déclaraient la guerre à la Russie et à la France, la violation de la Belgique amenait ce pays et l'Angleterre à nos côtés, le Japon suivait son alliée britannique. La course aux alliances commençait. Nous ne la suivrons que sur l'échiquier des Balkans où le jeu fut fertile en péripéties et en émotions. Jetons un coup d'œil sur le tableau tel qu'il se présente les premiers jours.

De la Turquie entièrement sous la coupe allemande, le baron de Wangenheim répondait. Elle déclarait sa neutralité au début, mais on pressentait que son protecteur germanique n'aurait pas fort à faire pour lui forcer la main.

La Bulgarie, encore sous le coup de sa défaite, n'avait « digéré » ni la punition de sa traîtrise, ni l'abandon de Cavalla aux Grecs. Elle voyait sans déplaisir les Serbes attaqués, et, convaincue de la victoire des Puissances Centrales, elle pensait réclamer sa part du gâteau, comptant bien la prendre elle-même, si l'occasion se présentait. Tout en nous assurant de ses sentiments de sympathie, Ferdinand déclarait à M. de Chevremond que si son cœur le poussait vers nous, l'intérêt de son pays exigeait qu'il fût du côté du vainqueur. « Or, le vainqueur, ajoutait-il, ne peut être que l'Allemand. » Une chose le retenait encore; il ne voulait, ni ne pouvait faire marcher son peuple contre la Russie, à la puissance redoutée. Certes, il serait bien tombé sur le Serbe, mais Venizelos avait affirmé à la Serbie que si, contre l'Autriche,

la Grèce devait rester sur la réserve, en cas d'agression de la Bulgarie, elle se trouverait aux côtés de son alliée.

La Roumanie s'inquiétait de la guerre européenne. Ses sympathies la poussaient vers la France, celles de son roi vers l'Allemagne, ses antipathies contre l'Autriche, sa méfiance et ses rancunes contre la Russie.

En Grèce, le sentiment populaire est nettement en notre faveur, mais on espère bien et on désire vivement ne pas avoir à tirer l'épée du fourreau. Venizelos a foi dans notre victoire qu'il considère comme la seule façon de continuer et d'affermir son œuvre. Le roi, encore hésitant peut-être, est persuadé de la force de l'Allemagne et au fond de lui-même n'ose pas mettre le triomphe de ce pays en doute; enfin, l'État-major, malgré ses protestations amicales à notre égard, est nettement germanophile.

Voici les impressions que nous emportons quand nous mettons le pied sur l'*Atromitos*, bateau qui va nous ramener en France, le 8 août 1914. En résumé, au lever du rideau, nous voyons deux pays dont les peuples nous sont acquis, mais dont les rois ne nous sont pas favorables : la Roumanie et la Grèce; un autre, la Turquie, dont l'attaque est à prévoir, le quatrième, la Bulgarie, qui penche vers l'Allemagne malgré les espérances de notre diplomatie.

Dans ces pays, même dans ceux qui étaient sympathiques à notre cause, pour la majorité l'Allemagne paraissait invincible. Cette opinion, que les débuts de la campagne n'étaient pas faits pour changer, rendait la tâche de nos hommes d'État plus difficile, aussi faut-il savoir d'autant plus gré à Venizelos d'avoir dès le début de septembre exigé et obtenu de Constantin le droit de faire la déclaration suivante :

« La Grèce, se souvenant de ce qu'elle doit aux grandes puissances garantes, ayant une conscience exacte de ses intérêts vitaux, comprend que sa place se trouve aux côtés de l'Entente. Sa participation militaire dans la guerre n'est pas possible, puisqu'elle ne peut intervenir en faveur de la Serbie par crainte du danger bulgare, ni encore moins envoyer des troupes en France, mais elle croit de son devoir de déclarer à l'Entente que si la Turquie entreprenait une guerre contre elle, la Grèce mettrait à la disposition de l'Entente toutes

ses forces de terre et de mer à condition d'être garantie contre une attaque de la Bulgarie. »

A ce moment les Allemands étaient à Compiègne, mais, comme le dira Venizelos plus tard, il voulait que cette déclaration fût faite sans attendre, afin de ne pas laisser supposer, « en cas de défaite allemande, qu'il courait au secours de la victoire ».

En prenant ainsi position, ce ministre non seulement pensait parer au danger turc, mais se mettait aussi en garde contre le danger bulgare. Il se rendait compte du jeu de bascule de Ferdinand auquel des deux côtés on faisait des avances. Il sauvegardait ainsi les droits de son pays si, par hasard, le tzar de Bulgarie, devant un succès de l'Entente, venait se ranger aux côtés de celle-ci; il obligeait l'Entente à venir défendre la Grèce, si la Bulgarie marchait avec les Puissances Centrales[1].

Une dépêche du roi d'Angleterre remercie Constantin de cette déclaration, et l'amiral Karr est chargé par l'Amirauté anglaise de s'entendre avec l'état-major hellénique pour étudier et élaborer un projet d'occupation de la presqu'île de Gallipoli, si l'éventualité visée se produisait.

Et le premier conflit entre le roi de Grèce et son ministre éclate. Constantin dit à l'amiral qu'il n'est d'accord avec Venizelos que sur un point : si la Turquie fait la guerre à la Grèce, il acceptera l'aide de l'Entente. L'amiral se prépare à faire parvenir cette nouvelle à son gouvernement mais Venizelos s'y oppose et écrit au roi que : « Le désir trop vif de ne pas mécontenter l'Allemagne ne pouvait justifier qu'il se dégageât de si cavalière façon. » Il donne sa démission qui n'est d'ailleurs pas acceptée et l'amiral Karr est invité à s'entendre avec l'État-major hellénique qui montre, du reste, une très grande mauvaise volonté.

On a su plus tard que déjà Constantin, en dehors d'une dépêche officielle informant Guillaume II que la Grèce resterait neutre pour le moment, avait expédié, à l'insu de son Président du Conseil, un télégramme dans lequel il promettait au Kaiser de ne rien faire contre ses alliés, sauf dans le cas où ceux-ci l'attaqueraient.

1. Voir Venizelos, *Cinq ans d'histoire grecque* (Berger-Levrault, éditeur).

Ce n'est qu'un prologue, mais il laisse présager les conditions dans lesquelles se dérouleront les affaires helléniques.

Notre action diplomatique encouragée, soutenue, défendue par Venizelos, trouvera toujours dans le roi un adversaire décidé, sous l'influence de sa coterie, à ne rien faire contre l'Allemagne. Ce n'est que contraint et forcé qu'il nous accordera les facilités que nous obtiendrons. Il ne peut, malgré sa propre popularité, se séparer immédiatement de son ministre que l'opinion publique comprend et soutient; il essaiera donc, à travers ses réticences, de persuader l'Entente de ses bonnes dispositions parce que nos flottes sont « très près et le Kaiser très loin ». Mais nous n'aurons gagné la partie que le jour où la volonté de fer, la ténacité réfléchie, l'énergie jamais découragée du Président du Conseil auront, après force avatars, surmonté les obstacles qu'un entêtement, prenant sa base dans la conviction que la fortune ne peut nous sourire, aura accumulés.

Parfois, on ne peut s'empêcher de trouver paradoxale cette volonté de faire marcher quelqu'un qui veut rester neutre et dont on a les moyens coercitifs d'assurer la neutralité. Ce sera l'argument maintes fois répété : « Mais, s'écriera l'intéressé, nous ne sommes ni germanophiles, ni ententophiles, nous sommes tout bonnement grécophiles, et notre intérêt est de ne pas nous jeter dans la bagarre. » — « Eh bien, non, répondra-t-on, votre intérêt est de marcher, et de marcher à nos côtés, et, comme nous sommes soucieux de votre intérêt, nous vous ferons marcher. »

» — Mais pourquoi? »

» — Parce que, traduira Venizelos, il y a le danger bulgare. La Bulgarie, à moins de commettre d'irréparables erreurs, ne peut sortir qu'agrandie de la guerre. Si elle intervient en faveur des Empires Centraux, et si ceux-ci sont vainqueurs, elle se transformera en une Bulgarie colossale. Si elle se joint à l'Entente, celle-ci la récompensera au préjudice de la Turquie et peut-être de la Serbie. Enfin, même si elle reste neutre, la Serbie lui cédera la rive gauche du Vardar, et, en cas de victoire de l'Entente, elle sera largement payée sur la Turquie. Seule la Grèce restera telle qu'elle est, appauvrie par le fait

même du formidable agrandissement de son adversaire balkanique[1]. »

Et l'Entente ajoutera : « Nous, les Puissances garantes, nous voulons l'équilibre dans les Balkans. Pour l'assurer, il nous faut la victoire, aidez-nous donc à la remporter en vous battant avec nous. La victoire de l'Allemagne et de l'Autriche mettra sous leur botte les peuples balkaniques; vous serez de droit ou de fait leurs vassaux. Nous ne pouvons l'admettre. Pour votre libre existence comme pour la sécurité de l'Europe entière, il faut que nous soyons vainqueurs, donc acceptez notre alliance ou nous devrons vous l'imposer. »

Le jeu de Constantin consistera à éluder cette offre, tout en paraissant devoir l'accepter un jour. Pour réussir, il lui faut peu à peu amoindrir Venizelos, persuader son peuple que le refus de se joindre à nous lui évite de faire la guerre (ce qu'il désire au fond), le détacher de nous en lui représentant que nous voulons forcer sa volonté à son détriment, gagner du temps, convaincu qu'il n'y a que bénéfice à temporiser car la fin du conflit arrivera et Guillaume vainqueur lui sera reconnaissant de cette attitude. En même temps, il compte nous enjôler assez par des espérances pour que brutalement nous ne le mettions pas devant un fait accompli. Voilà toute sa politique.

L'homme était de taille à jouer ce rôle. La rude franchise de soldat qu'affectait Constantin, sa cordialité un peu brutale quand il vous fixait de ses yeux au clair regard, le rire sonore qui accompagnait ses paroles, tout cela pouvait n'être que comédie sans finesse, mais comédie enjôleuse pourtant, car s'y laissèrent prendre nos hommes politiques et militaires venus en Grèce, qui, prévenus contre lui, sortaient de leurs audiences en disant : « C'est un brave homme. »

Au fond, ce fut surtout un homme que ses succès balkaniques avaient grisé et dont le kaiser sut chatouiller lourdement mais agréablement l'orgueil. De celui qu'il avait appelé ironiquement le « brillant conscrit de Domoko » lors des revers de 1897, il fit un Feld-Maréchal en 1913 et dans ses dépêches familiales et familières il ne cessait de porter aux nues le

1. Venizelos, *Cinq ans d'histoire grecque.*

génie de son cher « Tino ». Tino ne fut plus alors qu'un instrument dans sa main. Guillaume fut aidé d'ailleurs par la reine Sophie, sa sœur, qui prit sur son mari un empire complet, surtout après sa maladie.

Pour être juste, il faut reconnaître que nous avons facilité la tâche allemande. Nos railleries froissèrent souvent la susceptibilité ombrageuse de Constantin, notre presse, avant la guerre, prenait un malin plaisir à attribuer ses succès de 1913 à notre mission militaire. Nous aurions peut-être pu nous l'attacher en le flattant et même en lui rendant plus facilement justice, car ses qualités étaient indéniables. Nos douches légères mais fréquentes lui furent désagréables et lui firent goûter davantage l'encens que Berlin faisait brûler sous son nez. Lorsqu'à notre départ de Grèce il déclarait à son chambellan que « les Français sont tels que, même si les Allemands les rejettent jusqu'à Paris, ils ne seront pas encore battus », il prouvait par cet hommage rendu à notre pays devant un germanophile notoire qu'il était loin d'avoir pour nous les sentiments qu'il devait témoigner plus tard.

Habilité et clairvoyance furent-elles les qualités maîtresses de l'Entente dans ces multiples et difficiles négociations des Balkans? Il semble que bien souvent nous ayons été surpris par des événements que tout faisait prévoir. Il est vrai, comme disait un de nos diplomates, que ce ne sont pas les hommes qui ont tort, mais les événements.

Ainsi, lorsque le 31 octobre 1914, les Turcs bombardent Odessa et forcent par cela même la France et l'Angleterre à leur déclarer la guerre, n'étions-nous pas en train de négocier un traité de neutralité avec eux, sur la base de l'intégrité territoriale de l'Empire Ottoman?

Et pourtant, un traité germano-turc avait été conclu le 2 août 1914 et complété par un acte additionnel signé le 6 août par lequel l'Allemagne promettait à la Porte ses bons offices auprès de la Bulgarie, une indemnité de guerre à la fin des hostilités et une rectification des frontières orientales asiatiques de l'Empire[1]. Notre diplomatie ignorait-elle cet accord?

1. Lavisse, *Histoire de France contemporaine*, La Grande Guerre, t. IX.

Si elle ne l'ignorait pas, pourquoi avoir laissé le *Goeben* et le *Breslau* franchir librement le 10 août les Dardanelles? Il y avait là un acte d'hostilité ou tout au moins de non-neutralité suffisamment avéré pour poursuivre les deux croiseurs, ce qui était facile. La fable de l'acquisition de deux navires allemands par les Turcs (c'est l'excuse que ceux-ci donnèrent) ne fut racontée que quelques jours après, et, en attendant que le pavillon turc remplaçât les couleurs allemandes, le maintien de la mission militaire allemande, renforcée journellement par des officiers et des spécialistes, l'envoi de matériel, la nomination de Liman von Sanders au commandement en chef de l'armée ottomane, l'incorporation dans celle-ci des réservistes allemands résidant dans l'empire, les réquisitions opérées sur les bateaux français et grecs, étaient autant d'actes qui demandaient autre chose que des protestations.

On pouvait pendant tout le mois d'août franchir les détroits. Agir, c'était réduire la Turquie à l'impuissance, attirer à nous la Grèce et la Bulgarie. Que de sang épargné, que de temps gagné, que d'opérations qui devaient nous coûter si cher évitées!

Enfin voici un facteur nouveau. La Turquie est en guerre à côté des Empires Centraux. Que faire? il faut rouvrir la porte des Dardanelles. On essaiera par les négociations. On essaiera par la force.

Les négociations d'abord. Puisque l'Empire ottoman devient notre ennemi, n'allons-nous pas pouvoir amener à nous ses adversaires héréditaires? ou l'Allemagne ayant cette nouvelle carte dans son jeu ne va-t-elle pas réussir à influencer les autres puissances balkaniques qui verront dans ce succès un nouvel atout pour sa victoire? La chasse aux alliances devient de part et d'autre plus active encore.

En Roumanie, le roi Charles Ier est mort le 10 octobre. Le 3 août 1914, il avait réuni le Conseil de la Couronne, avait révélé un traité d'alliance avec les Empires Centraux et proposé de marcher avec eux. A l'exception de M. Carp, nul n'avait voulu le suivre dans cette voie. La Roumanie restait neutre, tout en réservant sa liberté d'action. On sait que Guillaume II, quand il reçut la dépêche de son ministre lui

annonçant cette décision, écrivit en marge : « Les alliés, même avant la guerre, se détachent de nous comme des pommes pourries. » — Cette neutralité proclamée, tout un groupe d'hommes politiques parmi lesquels il faut citer M. Take Jonesco, M. Costinesco et M. Nicolas Filipesco, personnages des plus importants, préparèrent l'entrée en guerre aux côtés de l'Entente. Au milieu de septembre, M. Bratiano faisait interdire le passage du matériel allemand destiné à la Turquie et négociait avec la Russie une convention de neutralité qui reconnaissait à la Roumanie le droit d'annexer les régions de l'Autriche-Hongrie habitées par les Roumains.

Donc, lorsque le prince Ferdinand de Hohenzollern succéda à son oncle sous le nom de Ferdinand Ier, l'opinion était déjà préparée; la reine Marie très favorable à l'Entente plaidait chaudement notre cause. La victoire de la Marne qui avait empêché la réalisation du plan allemand, lequel consistait à nous écraser rapidement, faisait luire l'espérance de notre victoire finale et les aspirations roumaines se firent jour. Toutefois, l'armée n'étant pas prête, l'expectative seule pouvait être envisagée, mais d'ores et déjà, nous savions que la Roumanie ne marcherait pas contre nous et qu'elle nous rejoindrait un jour. L'Allemagne, dès cette époque, n'espère plus qu'obtenir sa neutralité et négocie dans ce sens.

On s'est un peu étonné que, vu sa déclaration faite en août 1914, la Grèce n'ait pas marché contre la Turquie. Elle paraît l'avoir offert. Une lettre reçue en janvier 1915 d'un personnage bien informé, me disait :

« La Grèce aurait marché, couru même au début. La diplomatie ne l'a pas voulu, craignant de voir l'incendie se propager à la Roumanie et à la Bulgarie. »

Il semble qu'en effet, on ait eu peur que l'entrée en guerre de la Grèce ne déclanchât celle de la Bulgarie dans le camp opposé. On veut s'assurer le concours de celle-ci. « Il nous faut la Bulgarie à tout prix », crie-t-on dans tous les milieux.

Or, à qui avions-nous affaire? Ce portrait du tzar de Bulgarie, retrouvé dans de vieux papiers nous le dira :

— Le maquignon le plus retors, le Scapin le plus fertile en expédients, le Pulcinella le plus rusé de la plus compliquée intrigue italienne, le Mascarille le plus propre à embrouiller

les fils d'une pièce du répertoire, ne peuvent que donner une faible idée de ce monarque qui sut tromper les uns, trahir les autres, les promener de promesses en promesses. Comédien tragique et madré, il a pu s'éclipser au moment de la catastrophe finale et aller cultiver ses roses. Nous pouvons l'imaginer en exil, se promenant au milieu de ses parterres avec sa stambouline ouverte sur son ventre majestueux, penchant sur les corolles parfumées son nez proéminent et riant de ses petits yeux finauds en se disant :

« Les ai-je assez roulés! Les Français, leurs artistes, leurs poètes, leurs peintres, leurs sculpteurs dans ce Paris où l'on me promena triomphalement, les Serbes que mes officiers embrassaient la veille de l'attaque, les Grecs que j'assurais de mes bonnes intentions et à qui je prenais un fort sans coup férir, les Russes à qui je promettais un religieux respect, les Anglais qui croyaient au dernier moment que j'armais en leur faveur, les Roumains à qui je promettais de les laisser entrer tranquillement en campagne et que je prenais par derrière, les Allemands et les Autrichiens que je lâchais juste à temps pour ne pas recevoir les renforts qu'ils m'avaient promis et qui m'auraient obligé à continuer la lutte. Et mon peuple, mon brave peuple que j'ai jeté dans la bagarre en lui faisant croire que je marchais au secours de l'orthodoxie menacée. Ai-je assez bien joué mon rôle? J'ai été battu, c'est vrai, je ne suis plus le tzar de Bulgarie, mais je n'ai pas été chassé, je suis parti volontairement et je jardine à présent comme un grand premier comique retiré des tréteaux, et aucun tribunal international ne songe à me convoquer à sa barre. »

Voici le portrait peu flatté, j'en conviens, du personnage. Sa phrase à Chevremond citée précédemment indique quelle était sa pensée première, mais il lui faut du temps pour entrer en œuvre, et n'y entrer qu'à bon escient. Aussi va-t-il jouer l'irrésolu, tant pour se faire offrir davantage que pour mieux voir dans le jeu de ses interlocuteurs. Il fait des promesses à tous, mais il sait bien dès le début avec qui il marchera car il sait qui peut le payer le plus cher[1]. Cepen-

1. Dès septembre 1914, il avait, paraît-il, signé un traité secret avec l'Autriche.

dant, comme après tout celui-ci peut être battu, il ne faut pas se brouiller tout à fait avec les autres qui le paieront moins, c'est certain, mais qui le récompenseront tout de même de sa neutralité.

Au jeu du plus fort enchérisseur, nous devions certainement avoir le dessous. L'Allemagne pouvait sans crainte lui promettre une large extension et la route vers l'Adriatique, nous, nous ne pouvions sacrifier ni la Serbie, ni la Grèce et nous ne pouvions accorder que des biens sur la Turquie et des reprises en Macédoine, quitte à donner aux Serbes des compensations sur l'Autriche et en Asie Mineure à la Grèce.

Une autorité qualifiée disait en 1915 :

« Il fallait parler ainsi à Ferdinand : « Ou tu marches avec nous, ou tu ne marches pas. Si tu viens à nos côtés, tu auras en Turquie jusqu'à la ligne Enos-Midia, tu reprendras ce que tu as perdu en 1913, tu auras des compensations en Macédoine. (Ce sont les propositions qui lui furent faites.) Si tu refuses, nous passerons chez toi et tu n'auras rien. » Et s'il n'avait pas répondu dans le délai voulu, on passait. Était-ce possible? Oui, au moment où fut décidée l'affaire des Dardanelles. Les forces désignées pour cette opération auraient épaulé l'armée grecque et nos drapeaux flottant à côté de l'étendard serbe alors victorieux auraient certainement jeté l'épée de Brennus dans la balance et fait pencher le plateau en notre faveur. Nous sentant à son côté, les Grecs marchaient contre les Bulgares et Constantin ne pouvait plus résister au désir populaire. Devant cette menace, Ferdinand eût sans doute marché avec nous car c'était la défaite de l'Autriche assurée. Mais cette solution n'a pas été approuvée par nos alliés qui tinrent à n'employer que la persuasion. »

On négocie et on se déclare prêt à faire les plus grandes concessions. Ferdinand attend les offres, mais se garde bien de faire connaître ses prétentions, sauf celle qui ne peut pas être satisfaite : être mis en possession immédiate des territoires qui lui étaient promis. Or, ces territoires appartenaient à la Grèce, à la Serbie et à la Roumanie. Ces États ne pouvaient consentir à la transaction proposée puisque la cession de ces districts ne pouvait coïncider qu'avec l'acquisition de

territoires ennemis. Cette façon de procéder eût dû faire ouvrir les yeux sur l'arrière-pensée du tzar. Il n'en fut rien et la bulgarophilie est de plus en plus en faveur dans les milieux de l'Entente, aussi bien politiques que militaires. — « Il faut tout sacrifier à la Bulgarie » est le leitmotiv quasi général. L'Entente se lance à fond, entraînée d'ailleurs par l'astucieux monarque. Pendant ce temps, du reste, des comitadjis bulgares se permettent de fréquentes incursions en Serbie, mais on ne veut pas y faire attention.

Comme, en janvier 1915, le roi de Bulgarie aurait laissé entendre que la victoire de la Marne, les succès russes et les victoires serbes l'ont cependant impressionné et qu'il serait prêt à imiter la Roumanie, c'est-à-dire, moyennant certains avantages, à demeurer neutre ou même peut-être un jour à nous suivre, l'Entente, et surtout l'Angleterre, s'adresse au Cabinet grec et l'invite à faire de grandes concessions aux Bulgares pour les entraîner. Venizelos propose alors au roi Constantin de céder en compensation des très importantes possessions territoriales en Asie Mineure que l'Entente promet, les districts macédoniens de Chari-Saban, de Drama et de Cavalla. Les pourparlers ne furent d'ailleurs pas entamés, car on apprit à ce moment que la Bulgarie venait de conclure à Vienne et à Berlin un emprunt de 500 millions et que le duc de Guise, chargé officieusement par M. Delcassé d'entraîner son oncle Ferdinand dans notre orbite, avait essuyé un échec complet. La Bulgarie était donc bien décidément orientée vers l'Allemagne. Cela ne découragea pas l'Entente qui continua à négocier avec Sofia, ce qui eut pour résultat de faciliter la propagande allemande en Grèce et d'y rendre notre tâche plus délicate. On continua à miser sur les deux tableaux quand sur l'un on avait déjà perdu; on faillit perdre sur l'autre.

La préoccupation de ressaisir le Détroit est pourtant grande. Un plan est élaboré à Londres, accepté par Paris et l'opération des Dardanelles est décidée.

Le 19 février 1915 les vaisseaux des escadres française et anglaise commencent le bombardement des forts qui en défendent l'entrée sans que les troupes de débarquement soient prêtes et Venizelos se mit en mesure de nous offrir la

coopération de troupes grecques et d'obtenir, pour ce faire, du Roi la mobilisation d'un corps d'armée.

Il va le trouver à Tatoï, lui expose la situation avec son éloquence persuasive, lui présente des arguments si convaincants, si décisifs que Constantin, oubliant la promesse faite par lui au Kaiser, reconnaissant son devoir et frappé de l'émotion patriotique de son ministre, approuve et accepte. « Alors, ça va bien, dit-il, que Dieu nous garde! »

Mais, au sortir du cabinet du Roi, Venizelos vit se dresser devant lui le colonel Jean Metaxas, alors chef intérimaire de l'État-major, qui, lui remettant un pli, lui dit :

« Monsieur le Président, c'est ma démission. Je ne puis pas rester chef de l'État-major du moment qu'on décide une politique que je n'approuve pas. »

La publicité anticipée de cette démission dans les journaux d'Athènes était faite pour ébranler l'opinion publique sous la pression de l'Allemagne (l'attaché militaire allemand ne quittait pas les bureaux de l'État-major). Le Conseil de la Couronne fut convoqué le lendemain.

Les objections pleuvent contre Venizelos, dans l'ensemble le Conseil lui est hostile, le geste du chef d'État-major a produit son effet, la crainte de l'Allemagne plane dans la pièce où sont réunis autour du Roi, figés dans une attitude glaciale, les anciens présidents du Conseil naturellement ennemis du Président actuel et le chef d'État-major lui-même. Il faut remonter le courant, Venizelos attend.

— La Bulgarie est trop menaçante, — dit l'un; — engager des forces contre Constantinople c'est nous mettre à la merci des armées de Ferdinand.

— Nous pouvons à la rigueur admettre la possibilité d'une intervention locale, — dit l'autre, — mais à la condition qu'elle n'implique pas de notre part une adhésion générale à la Triple Entente.

Venizelos sourit et hausse légèrement les épaules.

— Vous savez bien, — reprend un troisième, — que la Russie n'admettra jamais que les troupes grecques entrent à Constantinople; alors, l'expédition devient sans objet.

Ce dernier argument était le plus grave, car on se doutait déjà que Sazonow avait obtenu de façon plus ou moins

catégorique que Constantinople serait cédé à la Russie.

Venizelos parle à son tour; il laisse de côté cette dernière objection, reprend sa thèse, montre le drapeau hellénique flottant en avant-garde vers la cité promise, ouvrant la porte aux Alliés, la Grèce devenant presque le facteur principal de cette opération qui eût brisé la puissance allemande en son point le plus sensible. Et comme il sent son auditoire ébranlé il ajoute :

— Messieurs, vous poussez les hauts cris et vous dites que si j'envoie un corps d'armée, les quatre corps d'armée qui restent ne suffiront pas pour affronter le danger bulgare, eh bien! je ne demande qu'une seule division et j'ai là le rapport du chef d'État-major lui-même disant que cette division peut être envoyée sans danger. Je ne demande donc qu'une seule division pour faire participer la Grèce à cette opération. Concluez. Concluez et voyez si sous l'effet d'une terreur pusillanime vous devez renoncer à assurer la grandeur de votre pays, si vous devez renoncer à l'appui des Puissances qui ont aidé la Grèce à conquérir et à conserver son indépendance, voyez si par votre abstention coupable vous avez le droit de compromettre leur succès et d'aider peut-être au triomphe de l'Autriche et de l'Allemagne qui se proposent ouvertement, vous le savez, si elles ont le dessus dans cette guerre, de créer une grande Bulgarie s'étendant jusqu'à l'Adriatique, une Bulgarie colossale dont les appétits, dont les exigences opprimeront les Balkans? Messieurs, concluez[1].

Alors, Theotokis, ennemi acharné de Venizelos et particulièrement germanophile, et Rhallys se tournant vers le Roi, lui disent :

— Sire, osez, mais osez donc.

Et à Venizelos :

— Monsieur le Président, vous avez le devoir d'aller de l'avant. »

Le Conseil se sépara, tout le monde étant d'accord pour agir. Mais le lendemain, le Roi, sous l'influence des intrigues de palais, demandait à Venizelos sa démission et le remplaçait par Gounaris, un « triplicien » convaincu.

1. Extrait d'un discours prononcé par Venizelos où il relate cette séance.

Cet échec de Venizelos est dû à l'action de l'État-major, lequel, dira ce ministre plus tard, « suivait une politique si essentiellement allemande, qu'elle en arrivait à nier notre essence nationale »; il est dû aussi à des télégrammes comminatoires envoyés par Guillaume à son royal beau-frère.

L'espoir de la prise de Constantinople à cette époque, était-ce une utopie?

Il ressort très nettement du rapport d'une commission d'enquête nommée par la Chambre anglaise pour connaître les causes de l'échec de l'opération des Dardanelles, que, si la Grèce avait marché suivant le plan de Venizelos, l'occupation de Gallipoli eût été l'exploit militaire le plus facile et que moins de 12 jours après la publication du décret de mobilisation d'un corps d'armée hellénique, cette troupe, grâce aux Alliés, débarquait à la péninsule de Gallipoli qui n'était ni gardée, ni défendue, ni fortifiée. Le débarquement aurait eu lieu le 12 ou le 15 mars 1915 et Gallipoli n'a été fortifiée qu'un mois plus tard.

Pour juger de quel effet eût été cette entreprise, il n'y a qu'à voir l'affolement produit dans la ville des Sultans par la simple attaque de la flotte alliée, à peu près vers cette date. Des télégrammes en font foi.

*A Péra, 1er mars 1915, 22 heures.*

Ministère des Affaires étrangères.

On a pris la décision d'abandonner Constantinople. Jour de départ n'est pas encore fixé. L'Ambassadeur des États-Unis m'a communiqué qu'il resterait ici et que l'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie et l'Ambassadeur d'Allemagne n'abandonneraient Constantinople qu'avec les troupes turques.

Signé : TSAMADOS.

*Philippopoli, 2 mars 1915, 20 h. 30.*

Suis informé qu'Ambassadeur d'Autriche à Constantinople a télégraphié Consul Autriche ici prendre soin trouver au plus vite maison à Philippopoli pour sa famille dont arrivée imminente. Communiqué à la Légation de Sofia.

Signé : BARAKLIS.

*Sofia, 7 mars 1915.*

**L'Attaché militaire de Bulgarie à Constantinople ayant demandé à son gouvernement des instructions pour savoir, s'il devait, le cas échéant suivre le gouvernement à Konieh, fut invité à venir ici et à donner verbalement les comptes rendus que la situation comporte.**

Signé : NAOUM[1].

Est-il donc imprudent de soutenir que l'envoi à cette date d'une troupe alliée à Gallipoli et l'occupation de cette région auraient entraîné non seulement la conquête des Détroits mais aussi l'abandon de Constantinople et son occupation par nos troupes? Voilà ce que Venizelos avait vu. Voilà ce qu'il voulait faire.

Au lieu de ce triomphe, l'expédition des Dardanelles n'eut aucun des résultats qu'on avait espérés, malgré la vaillance de nos troupes et de nos flottes. Beaucoup de raisons en sont la cause : secret mal gardé, opérations retardées, action des escadres devançant le débarquement des troupes, enfin on fit tout pour que les Turcs fussent avertis et pussent se mettre sur leurs gardes.

Gounaris a remplacé Venizelos comme Président du Conseil, il se déclare disposé à collaborer avec l'Entente suivant des conditions politiques et militaires qu'il convenait d'arrêter, mais il s'arrange toujours pour que les propositions de l'Entente paraissent insuffisantes et que ses conditions à lui soient inacceptables. C'est naturel, puisqu'il ne veut pas s'engager dans la lutte et d'autre part qu'il veut tenir les Alliés en haleine. C'est la politique royale qui continue. Venizelos gêne encore. La Chambre est dissoute avec l'espoir que la nouvelle sera antivenizeliste.

Mais l'opinion nous est moins favorable et nous faisons le jeu des germanophiles par la crise de bulgarophilie dont nous avons parlé plus haut, qui atteint son paroxysme et qui fut bien la cause principale de notre fausse politique à cette époque dans les Balkans.

Rien ne décourage l'Entente dans son désir de séduire les Bulgares et lorsqu'on veut ouvrir les yeux des aveugles, on est reçu par un : « Vous avez des idées préconçues » qui vous

1. Venizelos, *Cinq ans d'histoire grecque.*

invite au silence. Les propositions se suivent avec une progression invraisemblable. On n'hésite pas à proposer à la Grèce de céder (toujours en lui promettant beaucoup en Asie Mineure, c'est-à-dire la peau de l'ours) la Macédoine orientale à la Bulgarie. Naturellement Gounaris refuse, mais il fait connaître le marché proposé, ce qui met le peuple en défiance contre nous. Quant à la Serbie, on lui demande de laisser les gouvernements alliés fixer les conditions territoriales de la coopération bulgare; Pachitch déclare qu'il est impossible de céder des parties du territoire national. On insiste à plusieurs reprises, on finit par lui arracher le consentement de céder une partie de sa province macédonienne.

Les offres se succèdent à Sofia avec une persistance héroïque sans jamais provoquer de réponse ou d'engagement ferme. Mais l'Entente a confiance, on se demande pourquoi. Inutile d'ajouter que la Cour de Grèce est tenue au courant par Guillaume de toutes ces négociations soi-disant secrètes que Ferdinand lui communique, si bien que la propagande allemande trouve un terrain de plus en plus favorable à Athènes et que Constantin a beau jeu pour dire à son peuple : « Vous voyez, on veut nous sacrifier aux Bulgares, on donne Constantinople[1] à la Russie, qu'irions-nous faire dans la bagarre? »

Nos affaires d'Artois n'ont pas donné ce qu'on espérait, l'opération des Dardanelles traîne en longueur, l'Italie est entrée en jeu, mais reste en position sur le Carso, la Russie a subi des revers, la propagande allemande s'accentue en Grèce où l'État-major ne cache pas ses sentiments d'admiration pour le Kaiser, la Roumanie n'est pas encore en état de se joindre à nous. Ferdinand se tourne vers Guillaume et celui-ci lance en juin à sa sœur, la reine de Grèce, le télégramme sensationnel faisant prévoir l'attaque sur les Serbes et annonçant pour l'automne : « Le coup qui étonnera le monde. »

— Je ne marcherai jamais contre le Russe, père de l'ortho-

1. En mars 1915, le tzar Nicolas avait déclaré aux ambassadeurs de France et d'Angleterre à Pétrograd que la Russie devrait, après la guerre, prendre possession de Constantinople et de la Thrace méridionale, Constantinople pouvant être soumis à un régime spécial où il serait tenu compte des intérêts des autres puissances. Après négociations, cela avait été admis.

doxie, — dit Ferdinand, — et il comble les attachés anglais de délicates attentions.

— Quel que soit le prix, — disent malicieusement les plus fins limiers de l'Entente, — nous « aurons » les Bulgares.

Pourtant les symptômes deviennent de plus en plus alarmants, bien que l'Entente soit convaincue que les mouvements des troupes bulgares indiqués sont dirigés contre la Turquie. Venizelos, revenu au pouvoir le 23 août, demande des explications à Berlin et annonce, avec l'assentiment du Roi, à la Serbie, aux diverses puissances et aux Empires Centraux, que jamais il ne tolérerait une agression de la Bulgarie contre la Serbie; msis, par l'intermédiaire de son épouse et du fameux baron Schenck, Constantin avait depuis longtemps déclaré à Guillaume et à ses alliés que le traité d'alliance avec la Serbie ne l'intéressait plus et qu'il laisserait la Bulgarie libre d'agir comme elle le voudrait. De ce côté Ferdinand étant rassuré, les Autrichiens et les Allemands étant massés au nord de la Serbie, la proie sera facile à saisir; il est temps de jeter bas le masque.

Le 14 septembre 1915, le traité turco-bulgare est publié; le 22 septembre, l'Entente stupéfaite apprend que la Bulgarie mobilise. C'est les larmes aux yeux que le Roi se sépare de nos représentants en maudissant la fatalité et en faisant de telles réserves sentimentales qu'un attaché anglais en passant à Rome télégraphie à son Gouvernement qu'il pourrait bien se faire que la Bulgarie ait pris les armes en notre faveur (*sic*).

La Serbie, voyant l'orage grossir, n'a qu'un moyen de l'éviter; c'est d'attaquer immédiatement la Bulgarie et de la surprendre en pleine préparation. C'est son projet. Elle s'en ouvre à Constantin dès que l'agression bulgare est à prévoir, mais celui-ci répond : « Il ne faut pas que les Serbes attaquent les Bulgares car notre alliance est défensive; s'ils attaquent, ne serons-nous pas obligés de les aider dans cette guerre? »

La Serbie se tourne alors vers les Puissances qui lui répondent qu'elle ne doit pas devancer la Bulgarie car elle risquerait de perdre l'alliance grecque. Les Puissances ne voulaient pas d'un prétexte qui permettrait à Constantin de se dérober, mais en empêchant la Serbie de prévenir l'attaque bulgare, on assura son anéantissement.

La Bulgarie mobilise. Venizelos soumet au Roi le décret de mobilisation générale.

— Ah! vous savez, — dit celui-ci, — je ne veux pas que nous aidions la Serbie parce que l'Allemagne va vaincre et que je ne veux pas être battu.

Le Ministre insiste, dénombre les fortes chances de succès qu'ont les armées grecques d'arriver jusqu'à Sofia.

Le Roi répondait toujours :

— Je ne veux pas prendre part à la guerre. Nous serions battus par l'Allemagne.

Venizelos lui ayant fait remarquer que, par les élections du 13 juin, le peuple a approuvé sa politique qui est de ne pas permettre à la Bulgarie d'écraser la Serbie, que, lui, le Roi, ne peut donc s'écarter de cette politique à moins de supprimer la Constitution, celui-ci déclare que lorsqu'il s'agit de questions extérieures, de grandes questions nationales, il était seul responsable devant Dieu. Venizelos donne sa démission. Le Roi ne l'accepte pas et il signe le décret de mobilisation, tout en se disant que la Bulgarie n'attaquera peut-être pas la Serbie.

Mais l'État-major entre en lice. Il fait proclamer par la voie de la presse que, tandis que le Roi voulait la mobilisation pour la défense du pays, le Ministre la voulait pour forcer à la guerre. Venizelos accourt chez le Roi et obtient de lui le communiqué suivant : « La Couronne s'est trouvée d'accord avec le Gouvernement responsable, non seulement en ce qui concerne l'appel à la mobilisation, mais aussi pour ce qui est de la politique de l'avenir. » C'était proclamer l'accord complet mais, par sa voie secrète, Constantin rassurait sur ses intentions l'Allemagne, laquelle rassurait à son tour la Bulgarie.

L'État-major soulève une nouvelle objection : « Il est convenu, dit-il, qu'en cas de guerre avec les Bulgares, les Serbes doivent fournir aux Grecs 150 000 hommes; or, ils ne le pourront pas puisque la plus grande partie de leurs forces sera engagée contre les troupes austro-allemandes, donc le traité tombe par cela même. » Venizelos propose au Roi de demander ces 150 000 hommes à la France et à l'Angleterre; le Roi accepte.

Le Ministre, sorti du Palais vers six heures un quart, prie

par téléphone les Ministres de l'Entente de venir le voir d'urgence. Dès qu'ils sont réunis, il leur annonce que le décret de mobilisation est signé, qu'il sera publié le soir même mais que, pour sa conduite ultérieure à tenir, il est nécessaire qu'il sache si les Puissances seraient disposées à remplacer les 150 000 hommes que devait fournir la Serbie, ce qu'elle ne pouvait faire actuellement. Les Ministres télégraphièrent immédiatement à leurs Gouvernements.

A 8 h. 15 Mercati, le Maréchal de la Cour, se précipite chez le Président du Conseil.

— Je viens de la part du Roi vous dire de ne pas faire la démarche convenue auprès de l'Entente.

— La démarche est déjà faite, — lui répond le Ministre, — du reste l'opinion du Roi ne m'eût pas empêché de la faire parce qu'en ma qualité de gouvernant responsable, j'ai besoin de savoir si les Puissances sont disposées à m'accorder leur concours.

Quarante-huit heures après arrivait la réponse des Puissances disant qu'elles donnaient les troupes demandées et elles fixaient les délais dans lesquels ces troupes arriveraient.

A la communication de cette réponse, le Roi s'écria : « Je vous prie de déclarer aux Ministres que tant que la Bulgarie n'attaque pas la Serbie, ces troupes ne doivent pas être envoyées, car leur arrivée sur le territoire grec constituerait une violation de la neutralité, puisqu'il est encore possible que la Bulgarie n'attaque pas la Serbie. » Venizelos communiqua ce désir du Roi aux Ministres qui télégraphièrent dans ce sens, mais les Gouvernements répondirent que le départ des troupes était ordonné et que celles-ci étaient déjà parties.

— Du reste, — ajoutaient les Puissances, — du moment que vous déclarez qu'au cas où la Bulgarie attaquerait la Serbie vous contre-attaqueriez la Bulgarie, nous ne voyons pas pourquoi l'arrivée des troupes de secours doit être retardée. Nous assumons à ce sujet toute responsabilité.

— C'est très juste, — dit Venizelos aux Ministres, — seulement comme il existe la question de la neutralité, je vous fais savoir que je suis obligé de protester pour la forme contre le débarquement des troupes comme contre un acte constituant une violation de territoire.

— Très bien, — répondirent-ils, — vous protesterez, mais nous espérons que votre attitude sera amicale.

— Très amicale, — répliqua Venizelos, — non seulement vous ne vous trouverez pas en pays hostile, mais nous vous accorderons toutes les facilités possibles de débarquement, de cantonnement, etc...

Quand il rendit compte de cette conversation au Roi, celui-ci insista pour que la protestation fût très énergique. Venizelos s'y engagea, mais jusqu'à un certain point seulement, car, disait-il, « étant donné ce qu'elle dissimulera il ne faut pas forcer la note[1] ».

Venizelos semble donc avoir partie gagnée.

COLONEL E. HERBILLON

(*A suivre.*)

1. Venizelos, *Cinq ans d'histoire grecque.*

# POÈMES

*Le Pays.*

Regardons, pleins d'ivresse et dorant nos visages
Au vent qui parcourt les coteaux,
Les monts d'azur et d'or bâtir au paysage
Des horizons monumentaux.

C'est là-bas la sonore et divine Italie,
Le bonheur limpide et léger;
Mais contemplons ce soir la campagne aux grands plis,
Où luit mon village étagé.

Car voici la maison, le mur avec son lierre,
Le jardin garni d'espaliers,
Où sont les ossements des bêtes familières
Aux yeux pas encore oubliés.

Voici l'étroite église au dôme étincelant,
La route et le sentier du puits,
Et sur les bords de mes chemins pierreux et blancs,
L'osier, l'aubépine ou le buis.

L'avenir désastreux va rendre au sol rustique
Ce qui jadis en fut tiré,
Les murs de ces maisons, de leur église antique,
Du jardin tranquille et doré.

Mais plus tard, sous un ciel qui mire aux eaux chantantes
Des jours de rire et de rumeur,
Un peuple ardent et fort voudra sculpter la pente,
Étager gradin sur gradin,
Pour mener des combats où dormaient les demeures,
Des jeux où rêvaient les jardins.

Et l'ombre ayant gravi les gradins fraîchissants
Et recouvert les cris des pâtres,
Ces monts où Lamartine erra fougueux et beau,
Puis solitaire et vieillissant,
Et qui gardent encor dans leur chaos bleuâtre
Sa maison, ses pas, son tombeau,
Vont respirer, songeurs près du puissant théâtre,
Sa ferveur ainsi qu'un encens.

Un peuple aux jours joyeux d'ivresse et d'abondance
Viendra sans nombre aux soirs d'été;
Nos corps seront un peu du sable où sont les danses,
Du calme où le chœur va chanter.

Mais moi je vous aurai d'avance appartenu,
Peuple élu, saisons infinies,
Par l'ardeur, par le mal d'un pays inconnu,
Et seul, vers la fin des soirées,
Avant vous, j'aurai bu sur le coteau doré
L'orgueil, le songe et l'harmonie!

*Prière.*

Lorsqu'aux soirs cristallins et profonds des journées,
L'on sent faiblir, mollir, sur les prairies,
Les vents et les soleils qui promènent les ombres,
Les cloches des châteaux appellent pour dîner,
Là-bas, et les troupeaux sont groupés aux barrières,
Et dans les champs, dans les vergers, plus bruyamment,
L'automne fruit par fruit s'abat dans l'herbe humide.

***

Dieu calme et bon qu'on loue en ces pays d'ombrages,
Seigneur des angélus, des morts, des oraisons,
Dieu chrétien, laissez-moi bien longtemps les orages,
L'air sonore et et l'éclat brasillant des maisons,
Les chemins aveuglants, les étés qui font rage,
Le cirque indésertable enclos par l'horizon.

Laissez-moi les grands jours, les grands cieux rayés d'ailes,
L'eau puissante et tranquille
Qui brise son écume et ses vols d'hirondelles
Aux rochers des presqu'îles,
Les arches de métal sur les piliers de pierre,
Le cri des remorqueurs,
Les trains qui brusquement font battre les paupières
Et sursauter le cœur,
Et lorsque s'arrondit sur la lumière égale
L'azur illimité,
Lorsqu'au plus chaud du jour s'enfièvrent les cigales,
Le passage orageux, bourdonnant, musical,
D'un avion dans l'été !

Laissez-moi, sous les nuits, détournant mes regards
Du feuillage et du ciel,
Entendre les rumeurs confuses de la gare
Dans le vent torrentiel,
Et voir la ville ardente aux places embrasées,
La ville au sol brûlant,
Qui lance et qui reçoit ainsi que des fusées
Les trains étincelants!

Et puis, pour me punir d'avoir chéri la terre
D'un cœur trop acharné,
Fermez vos sommeillants paradis à mon âme,
Et faites de ces champs, pour moi, votre damné,
L'enfer profond et sourd de la mélancolie.
Renvoyez-moi, Seigneur, pour vivre encore,
Aux beaux soirs reposés et tristes des prairies,
Où dans l'ombre on entend les fruits mûrs choir des branches,
Et les cloches sonner !

*Découragement.*

Écoute : aux vergers, aux jardins,
L'on taille aujourd'hui les arbustes;
Voilà qu'il est venu soudain,
Le printemps agreste et robuste.

Les soirs plus rêveurs se prolongent;
On entend rire en l'air doré.
Mais nous, las du rire et des songes,
Dans cette ample et calme soirée,

Laissons vers la mort bienheureuse
Nous précéder nos rêveries,
Ainsi que vers la nuit fleurie
Nos lentes ombres amoureuses.

*Le Gel.*

Nous nous rappellerons cet hiver azuré,
Ce calme, et sous les cieux brusquement éclaircis,
Le gel étincelant, transparent et sonore
Tenant les champs déserts et les chemins durcis.

Jamais n'auront surgi d'un plus net horizon,
Au seuil des jours sans brume et des nuits étoilées,
La lune éblouissante et le pâle soleil
Luisant sur les flaques gelées.

Les ornières des chars et les pas dans la boue,
Les pas serrés, mêlés, des blancs troupeaux rebelles,
Et la plus humble empreinte au bord des humbles routes,
On les eût dits gravés dans un marbre éternel.

Quand mouraient, sans langueur et sans mélancolie,
Ces jours de long silence et de limpidité,
Les durs chemins sonnaient sous notre marche heureuse
Mieux qu'aux plus beaux retours par les plus clairs étés.

Parfois, venus du nord, des vols de fins nuages
Filaient au long des nuits sur l'azur vaste et clair,
Si purs, si transparents qu'ils pâlissaient à peine
Les astres éclatants d'hiver.

Quand le dégel tardif, un jour, sur les chemins
Fit la terre à nouveau sourde et molle et mouillée,
La rumeur retrouvée de l'eau sur les collines,
L'air tiédi, l'horizon noyé,
Déjà, dans la douceur d'un mourant février,
Disaient l'impur printemps, les mois où l'on écoute
L'averse encor craintive aux lentes, larges gouttes,
Comme un pas, dans les fleurs, qui s'approche et recule,
Rôder par le jardin, furtive, au crépuscule.

CHARLES MASSONNE

# LE THÉÂTRE

M. Ferdinand Brückner : *Les Races*, traduction de madame Renée Cave (Théâtre de l'Œuvre). — Marivaux : *La double inconstance* (Comédie-Française). — Madame J. de Zogheb : *La Joueuse* (Studio des Champs-Élysées).

Le Théâtre de l'Œuvre, poursuivant sa glorieuse destinée, nous donne, avec *les Races* de M. Ferdinand Brückner, une pièce remarquable et qu'il faut avoir vue.

*Les Races* font suite à un autre ouvrage fameux du même auteur : *le Mal de la Jeunesse*, lequel remporta, l'on s'en souvient, il y a deux ans, dans la même salle, sous la conduite déjà de M. Raymond Rouleau, alors co-directeur de la troupe bruxelloise du *Marais*, un triomphe extraordinaire. Non qu'il y ait, d'une pièce à l'autre, un lien extérieur, un rapport quelconque, dû au développement de l'intrigue et à la composition. La liaison est plus profonde : c'est dans la réalité même qu'il la faut chercher, dans l'enchaînement historique des deux époques successives dont les deux drames sont les miroirs.

M. Brückner est de nationalité autrichienne. Un auteur autrichien a donc réussi, par deux fois, au théâtre, une synthèse du temps présent, assez vaste pour englober les inquiétudes et les réactions de groupes humains considérables, assez vivante scéniquement pour éviter les dangers de l'abstraction et pour émouvoir. Il est vrai que la matière que M. Brückner avait sous les yeux en Allemagne, était, de par l'excès même de sa fermentation, infiniment plus propre à fournir des

sujets de drames sociaux que les rythmes modérés de la vie française dans le même moment. Nous commençons seulement à sortir du sommeil. La victoire nous avait anesthésiés, parce que nous l'avons tout de suite gâchée, parce que, cessant de considérer les grands devoirs qu'elle nous imposait, nous n'avons vu en elle que l'annonciation grossièrement matérielle d'une ère de facilité.

Pendant que nous dormions, l'Allemagne, elle, a connu les deux extrêmes : l'abîme du désespoir et les sursauts forcenés de l'espérance, le nihilisme absolu et la contagion prodigieuse d'un mysticisme, d'un fanatisme nouveau. Ce sont ces deux aspects opposés, mais unis par un engrenage d'événements obscurs, que M. Brückner a su peindre magistralement, dans le cadre pourtant resserré d'une action dramatique.

Les deux ouvrages qui se font pendant ont néanmoins un caractère différent. Il semble que le premier, *le Mal de la Jeunesse*, ait présenté un intérêt d'universalité plus marqué, alors que le second, *les Races*, demeure l'expression d'un phénomène plus spécifiquement allemand. Peut-être n'est-ce là qu'une apparence. Toujours est-il que, dans les années qui suivirent la guerre, le trouble dont souffrait la jeunesse n'était pas limité à l'Allemagne, mais commun aux jeunesses de tous les pays. Il était seulement plus profond, plus désolé en Allemagne, parce qu'il y régnait comme une conséquence de la défaite, alors qu'il ne se montrait, chez nous, que comme une suite des fatigues de la guerre, compensées en partie par les avantages — et les illusions — de la victoire. Quoi qu'il en soit, même chez les peuples victorieux, ce trouble existait bien réellement. C'est l'époque où l'on disait volontiers des jeunes esprits qu'ils étaient « désaxés ». Rien donc d'étonnant à ce que *le Mal de la Jeunesse* ait trouvé dans le public français un écho immédiat : nous y vîmes une peinture assombrie d'un déséquilibre moral que nous n'avions certes pas connu à ce point mais que nous *reconnaissions* pourtant. *Les Races* nous offrent, au contraire, le spectacle d'un bouleversement qui nous reste étranger. Je répète que ce n'est peut-être là qu'une vue trompeuse. Il se peut que nous nous apercevions, un jour prochain, avec effarement, que nous étions intéressés à cette formidable aventure, et comme tenus en réserve pour y

prendre finalement une part tragique. Mais, pour l'instant, il ne s'agit, à nos yeux, que d'un drame qui se passe *chez le voisin*. Le succès que l'ouvrage vient d'obtenir en France n'en est que plus flatteur pour M. Brückner. Il prouve que le dramaturge a réussi à secouer notre indifférence, parce que c'est le propre de son talent d'élargir sans cesse le débat, de se référer constamment non au particulier, mais au général, et pour tout dire, au fond humain.

Si nous en croyions Keyserling, nous serions entrés dans un âge volcanique, où les forces que le philosophe-prophète nomme « telluriques » se déchaînent de toutes parts. Le mouvement national-socialiste, en Allemagne, serait un cataclysme de cette nature. L'image que M. Brückner nous en offre à la scène est prise d'un certain biais. On pourrait concevoir une évocation du nazisme d'inspiration purement hitlérienne ou, comme ils disent, aryenne. Ce ne serait alors qu'un long cri d'enthousiasme; et le genre littéraire qui conviendrait le mieux à cette manifestation éruptive serait celui de l'épopée, de l'ode — ou du pœan. Mais le théâtre vit de conflits. M. Brückner devait donc être amené fatalement, par les lois mêmes de son art, à composer sa peinture sous l'aspect d'une opposition, d'une lutte d'intérêts, de sentiments, d'idées. Or, un des conflits les plus aigus auxquels le nazisme se soit heurté — ou que sa doctrine lui commandait de susciter pour le résoudre brutalement — a été la question juive. Sans doute M. Brückner avait des raisons personnelles d'être ému par ce côté du débat, mais, en lui prêtant une attention ardente, il ne s'attachait point à un simple épisode : il touchait au fond du procès. Le problème des races, en effet, est à la base de l'hitlérisme.

Moins ramassée que *le Mal de la Jeunesse*, l'œuvre nouvelle comporte une série de tableaux. Cette division s'explique par le fait que des scènes qu'on peut appeler descriptives, s'y entrelacent à une intrigue particulière. Mais l'entrecroisement est opéré de main de maître. L'ensemble se déroule dans un mouvement rapide, et c'est au sein de ce rythme, que la concentration dramatique parvient à se créer.

L'action a pour théâtre une petite ville universitaire.

Un étudiant en médecine, Karlanner, naguère buveur et

débauché, mais que l'influence d'une jeune fille juive, Hélène, dont il est l'amant, a ramené au travail, est sur le point de terminer ses études. Cependant, la fièvre hitlérienne a gagné le milieu des écoles. Karlanner, jusqu'ici, est demeuré en dehors de cette agitation, et c'est précisément ce que lui reproche un de ses amis, Tessow, enrégimenté dans les troupes d'un troisième étudiant, Rosloh, autour duquel se sont groupés tous les hitlériens de l'Université. La pièce débute par une scène, entre Karlanner et Tessow, qui est une des plus fortes de l'ouvrage. Une des plus émouvantes, en outre, quoique l'objet en soit une discussion de principes, la confrontation de deux thèses. Mais c'est le ton du dialogue, ici, qui émeut. Jamais l'expression « idéologie passionnée », que Barrès affectionnait, ne trouva une application plus topique. Il faut dire aussi que M. Brückner a le don de faire parler les jeunes gens. La flamme qui, chez eux, réchauffe les débats les plus théoriques, cette ardeur qu'ils apportent dans l'affirmation et la négation, ces brûlures qu'ils ressentent dans le doute, tout cela, qui éclate ou couve sous l'appareil des mots, l'auteur nous le rend sensible. Déjà, dans *le Mal de la Jeunesse*, la tendance des jeunes dévoyés à systématiser leur désordre, avait, par sa sincérité, par sa naïveté, quelque chose de poignant. Certes, la tendance à transformer les exigences ou les déformations de l'instinct en système du monde, la préoccupation cosmique, est plus propre à l'Allemand qu'au Français. Mais n'est-ce pas une vérité commune à tous les peuples cultivés, que les constructions intellectuelles, dans les jeunes cerveaux, correspondent à des élans de l'âme, ou à de douloureux replis : elles ne sont point pur constat, comme chez les vieillards, qu'une longue expérience a déçus, c'est-à-dire flétris, elles sont joie ou souffrance. Karlanner prend à témoins les divinités de la veille : Liberté, Tolérance, Respect de l'individu. Tessow en appelle aux idoles du jour : Discipline, Soumission totale à l'autorité, Absorption des idéaux particuliers dans l'enthousiasme des masses, volontairement pliées au service de l'Empire. Mais la querelle serait didactique, si elle se poursuivait, entre les deux garçons, sur le terrain des généralités. Derrière tous les arguments de Karlanner, son camarade s'applique, s'acharne à dépister l'influence d'Hélène,

la Juive. De celle-ci Tessow ne nie pas les vertus personnelles. Il est même prêt à reconnaître dans le message d'Israël un certain ordre de grandeur. Il répète seulement ce que ses nouveaux maîtres lui ont appris : que ce message est en contradiction absolue avec les destinées de l'Allemagne, et donc que le devoir de l'Allemagne est de le rejeter.

On connaît la suite, que je résumerai brièvement. Karlanner — comme beaucoup de libéraux, hélas! — est faible. Les objurgations de Tessow, le magnétisme violent qui se dégage des manifestations hitlériennes, ont eu vite raison de sa résistance : il rompt avec sa maîtresse, et bientôt s'enrôle sous la bannière de Rosloh, l'agitateur. Mais Karlanner n'inspire au chef brutal qu'une confiance limitée. Peut-être l'antipathie de Rosloh à l'égard de Karlanner a-t-elle pour raison profonde la supériorité intellectuelle de celui-ci, que Rosloh jalouse. Chez un subordonné, l'esprit critique, l'intelligence lucide, sont des dangers, presque des crimes déjà, quand c'est l'obéissance passive qui est la loi du troupeau. Pour éprouver Karlanner, Rosloh lui confie d'abord la mission de procéder, avec quelques chemises brunes, à l'arrestation d'un de ses camarades d'Université, le Juif Siegelmann. Le traitement abominable qu'on fait subir à ce malheureux, et auquel Karlanner lui-même a participé, laisse dans l'âme du nouvel adepte un souvenir dont il ne peut se délivrer. Ce fléchissement n'échappe point au cruel Rosloh. C'est alors qu'il ordonne à Karlanner d'arrêter son ancienne maîtresse. Mais, au lieu d'arrêter Hélène, Karlanner la prévient qu'elle est menacée. Elle réussit à s'enfuir. Cependant, l'ordre de Rosloh n'était qu'un piège. Il a laissé partir Hélène, par ménagement envers le père de celle-ci, le riche industriel Marx, lequel fournit des fonds au nazisme, achetant ainsi, à prix d'or, l'autorisation de rester en Allemagne, où sont ses affaires, sans être inquiété. L'essentiel pour Rosloh était de perdre son ennemi. Karlanner, d'ailleurs, ne fut pas sans flairer la surveillance dont il était l'objet. Sa « trahison » accomplie, il erre d'abord sans but, puis renonce à se cacher. Pris au gîte par quelques chemises brunes, il se laisse entraîner au dehors, pour une promenade, de laquelle il sait qu'il ne reviendra pas.

La silhouette de Rosloh est dessinée en quelques traits

simples qui suffisent à la camper solidement, le personnage étant exempt, sinon de feinte, à tout le moins de complications, et sommaire en ses ruses comme en ses duretés. Karlanner, Tessow, nous l'avons dit, ont la chaleur, le frémissement de la vie. De même le type de Marx, l'Israélite qui se déclare plus Allemand que Juif, non point seulement parce que c'est son intérêt, mais parce qu'il le pense sincèrement; ce type-là, nullement rare, est très bien observé. La figure la moins frappante est celle d'Hélène. Je la trouve un peu floue. Cette jeune femme n'a rien d'une Judith ni d'une Déborah. Encore qu'on nous dise qu'elle prend, dans la coulisse, une part active à la lutte contre le nazisme, et bien que Hélène refuse de prêter l'oreille aux conseils de prudence que lui donne son père, l'antique feu, dans son âme, est bien vacillant, bien court. M. Brückner a-t-il voulu nous laisser entendre que les Juives d'aujourd'hui n'avaient nulle vocation au martyre? Mais, entre tous les héros du drame, le plus saisissant, le plus ressemblant, selon moi, c'est encore Siegelmann, l'intellectuel Juif qui retrouve, dans les persécutions subies, la voie même de sa race, les directions propres à l'héroïsme hébraïque, lequel consiste moins à dominer qu'à endurer. Là où l'Hébreu, en effet, reste incomparable, là où il ne peut être égalé par personne, c'est dans sa faculté de pouvoir souffrir indéfiniment sans mourir. Plus on humilie Siegelmann, plus il triomphe. Ah! certes, toutes les vanités nationales exaspérées, hurlantes, paraissent grossières, donc faibles, mesquines, momentanées, en comparaison de cet orgueil, qui a derrière lui l'expérience des siècles, et devant lui tout l'avenir. Les premières sont la rumeur d'une époque, l'autre participe de l'éternité.

Assurément l'on peut regretter, avec Jacques Copeau, que M. Brückner n'ait pas traité son sujet sous une forme théâtrale qui eût été une transposition stylisée de l'événement, au lieu d'en être la simple transcription immédiate. Mais peut-être cette transposition n'est-elle possible que lorsqu'un auteur est assez éloigné d'un fait historique pour en reconstruire librement toutes les perspectives. Comment oserions-nous reprocher à M. Brückner de n'avoir pu, à peine sorti du tumulte, échapper à l'obsession de sa réalité, de sa proxi-

mité terribles? Au reste, M. Brückner lui-même nous a donné de la stylisation dont parle Copeau, un modèle dans son *Elisabeth d'Angleterre*, car alors il était libre[1].

Il n'est que juste d'associer au succès de l'auteur la traductrice de l'ouvrage, qui a surmonté, dans sa tâche, toutes les difficultés d'un texte où la pensée et l'émotion entremêlent et parfois confondent leurs nuances.

L'interprétation est excellente, parce qu'elle est jeune et homogène, deux qualités dont elle est redevable au metteur en scène. M. Raymond Rouleau a su choisir ses acteurs et imprimer à leur jeu un mouvement passionné qui emporte le spectacle. M. Rouleau ne s'attarde pas à des recherches picturales, encore qu'il soit fort capable de composer des tableaux, quand le pittoresque est en situation, quand il a un sens : exemple, la scène de la brasserie, le soir des élections. Mais la caractéristique éminente de M. Rouleau, c'est qu'il s'attache surtout à dégager l'esprit général d'une œuvre, ce qui revient à dire que, pour la servir, il commence par s'effacer devant elle. Ce renoncement apparent trouve bientôt sa récompense. Au lieu de triompher en des à-côtés, dans le détail, le metteur en scène remporte la victoire dans l'ensemble, sur toute la ligne.

Félicitons particulièrement madame Tania Balachova (Hélène), MM. Raymond Maurel (Karlanner), Roger Maxime (Tessow), Julien Bertheau (Siegelmann), Jacques Berlioz (Marx) et M. Raymond Rouleau lui-même dans le rôle de Rosloh.

***

Après Brückner, Marivaux! quel contraste! C'était à la Comédie Française, où l'on donnait *La double inconstance*. Il me semblait voir des ombres parées, se mouvant, sur un fond

1. M'est-il permis de rappeler que j'ai tenté, dans *Tsar Lénine*, de couler l'expression dramatique d'un vaste événement historique contemporain dans la forme d'un « mistère », mêlant le rêve à la réalité, et les personnages vivants aux figures symboliques? Mais, si j'avais été Russe, l'aurais-je pu? L'événement, qui était encore tout près de moi dans le temps, était loin de moi par la distance, et par son caractère de phénomène extérieur, étranger à moi, Français. D'où le recul nécessaire à la transposition. Bref, j'étais libre.

de verdure, dans une grande glace de Venise, ou dans une eau magique : l'eau du fleuve Léthé. A ce jeu de reflets correspondait un dialogue amorti, comme un écho lointain.

Sauf en deux ou trois chefs-d'œuvre, Marivaux ne passe pas la rampe. Certes, on a plaisir à l'écouter, mais il y faut une attention soutenue. Il y a des textes classiques dont tous les mots font balle : Molière presque tout entier. Marivaux, pour le goûter, ou simplement pour l'entendre, on doit aller au-devant de lui. C'est à l'esprit du spectateur qu'incombe l'effort de franchir, semble-t-il, de la salle à la scène, la distance. Les mots, là-bas, comme des volants, décrivent des courbes gracieuses. Si vous n'êtes ni assez prompt ni assez habile pour les rattraper dans l'air, ils retomberont mollement, liège et plumes, sans franchir leur cercle enchanté. La preuve en est que le public riait un peu trop fort, comme soulagé soudain d'une fatigue, ou tiré d'une douce somnolence, chaque fois que Arlequin glissait dans la fine controverse amoureuse quelque réflexion gourmande : « Allons faire collation, cela amuse... » ou bien : « Ah! morbleu! qu'on a apporté de friandes drogues! Que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées! » Il est vrai que M. Bertin a des intonations fort drôles, qu'il souligne plaisamment en se passant la main sur l'estomac. Tout de même, il n'y a pas là de quoi s'esclaffer. Rire bruyamment à du Marivaux, c'est montrer qu'on n'y comprend goutte; c'est avouer qu'on est heureux de se raccrocher à une réplique, enfin concrète, voire un peu grosse, parce qu'on avait perdu le fil du débat.

Marivaux, dans *La double inconstance*, a-t-il eu raison d'emprunter à la Comédie italienne les apparences d'Arlequin pour incarner un villageois? A l'époque, ce fut peut-être une trouvaille. Aujourd'hui, cette liberté me laisse perplexe. J'entends bien que nous sommes ici dans un cadre irréel, un domaine féerique. En prêtant au fiancé de Sylvia l'habit, le bicorne, le masque et la batte d'Arlequin, l'auteur dépouillait l'amant rustique d'un excès de lourdeur campagnarde qui eût gêné le divertissement. Là est le bénéfice de la convention. Mais comme, d'autre part, Marivaux met parfois dans la bouche du personnage des traits de nature qui sentent le village; comme, surtout, psychologiquement, il lui laisse,

derrière ses ruses, un fond d'ingénuité, de candeur, ce sont là des caractères qui ne s'accordent pas avec l'impudence de l'Arlequin traditionnel. Trompé par l'habit bigarré, ou ne pouvant me distraire complètement de ce qu'il représentait à mes yeux, j'étais enclin à chercher dans les répliques, de l'étrange rustre des profondeurs de cynisme que l'auteur n'y avait point mises.

La pièce est jouée dans un trop grand espace où les acteurs semblent perdus. N'aurait-on pu rétrécir le cadre de la scène?

L'interprétation ne mérite que des éloges. Mademoiselle Madeleine Renaud (Sylvia), est délicieuse. Elle joue au naturel, avec les variations les plus délicates. Mademoiselle Véra Korène (Flaminia) montre un style très pur. Arlequin, c'est M. Pierre Bertin. Ce comédien m'enchante dans tous ses rôles : il est véridique dans la fantaisie, gracieux dans la vérité. Louons encore M. Guilhène (le Prince), M. Georges Le Roy (un seigneur) et M. Dubosc (Trivelin).

***

*La Joueuse*, de madame J. de Zogheb, peut offrir aux amateurs de comparaisons une curieuse réplique « parisienne » (dans le mauvais sens du mot : « cosmopolite » serait plus juste) au *Mal de la Jeunesse*. Mais l'inquiétude de l'héroïne, ici, est plus comique que cosmique. Son insatisfaction demeure l'expression très spéciale d'une psychologie — si j'ose dire — toute personnelle.

Nous sommes de ceux qui regrettent que le côté physique de l'amour, qui est une chose si grave, ait fait rarement l'objet d'études sérieuses dans la grande littérature. Car il est bien entendu, n'est-ce pas? que les descriptions du naturalisme, et à plus forte raison les enfantillages de la grivoiserie, ne nous apprennent rien. Mais le théâtre ne me semble pas un lieu favorable aux recherches de ce genre. En outre, c'est ravaler l'amour physique et plus généralement la sensualité, que de les confondre avec le détraquement.

FRANÇOIS PORCHÉ

# A TRAVERS QUELQUES EXPOSITIONS

Avant de parler de quelques expositions récentes, il est impossible de ne pas dire un mot d'un événement fort heureux pour l'art : l'ouverture au musée du Louvre de toute une série de salles nouvelles : Égypte, Antiquités gréco-romaines, Sculpture du Moyen Age et de la Renaissance, Primitifs italiens, Peinture française du XIXe siècle. J'ai eu l'occasion d'exposer ici l'an dernier le grand plan de transformation du Louvre conçu par le directeur des Musées Nationaux, M. Henri Verne, et de dire le bien qu'il en fallait penser. M. Verne vient de publier lui-même une brochure à ce sujet : on y trouvera des images et des plans qui expliquent clairement ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire. Et chacun peut juger aujourd'hui des premiers effets de cette entreprise à longue échéance, mais nécessaire, car notre Musée National, un des plus riches du monde, était aussi — avouons-le — un des moins agréables à visiter.

Les parties récemment installées vaudront aux projets en cours l'approbation générale. Il se peut que tel détail plaise plus ou moins — s'il fallait contenter tout le monde on ne ferait rien; — nul ne contestera que, dans l'ensemble, grâce au concours de l'architecte et des différents conservateurs, la présentation des œuvres d'art dans les salles nouvelles ne soit claire, spacieuse et logique. La différence entre ces salles et les anciennes frappera le visiteur le moins sensible. Aussi n'acceptera-t-on plus désormais avec la même résignation désabusée le mauvais éclairage et la monotonie de

la grande galerie, l'encombrement des salles de sculpture ou de peinture non encore modifiées : il y en a qui, vues de l'escalier de la Victoire de Samothrace, blanc et nu, n'engagent pas à y entrer. Ce qui a été fait prouve que le Louvre, tout « palais » qu'il est, peut être aménagé en musée moderne. Espérons que le temps aidant, il le sera un jour tout entier. L'argent dépensé ne l'aura pas été en vain.

***

Février et mars ont vu s'ouvrir et se fermer un assez grand nombre d'expositions. Plusieurs méritent d'être retenues pour l'enseignement qu'elles ont apporté.

M. François Carnot, directeur de la Manufacture des Gobelins, a eu l'heureuse idée de nous montrer dans cette maison consacrée à la tapisserie depuis Henri IV, les plus lointains ancêtres de l'art qu'on y pratique : morceaux datant approximativement du IIIe au XIIe siècle de notre ère. On sait que l'usage du métier de tapissier date de la plus haute antiquité, mais ni les tapisseries de Babylone — ni celle de Pénélope — n'ont été conservées. Il a fallu, pour que des spécimens de cet art viennent jusqu'à nous qu'ils fussent à l'abri dans des tombeaux et des tombeaux d'une parfaite sécheresse. C'est le cas de l'Égypte. Aussi la plupart des échantillons anciens proviennent-ils de ce pays : les fouilles d'Achmim et d'Antinoé en ont livré un grand nombre; on en découvrira sûrement d'autres.

Dans l'instructive préface que M. Pfister a écrite pour le catalogue, il explique que c'est seulement au IIIe siècle que l'Égypte, devenue romaine, a renoncé à la momification et qu'elle a enterré les morts dans leurs vêtements. « En même temps, probablement sous l'influence de la Syrie, les modes ont changé; à la place des tuniques très simples représentées au IIe siècle sur les portraits du Fayoum, apparaissent des vêtements richements décorés. » Comme la plupart des morceaux mis au jour sont des parties de robes, on a pris l'habitude de dater les plus anciennes tapisseries trouvées en Égypte du IIIe siècle : ce sont des carrés ou des bandes, généralement tissés en laine violette sur une toile de lin servant

de chaîne; les motifs sont des ornements et des figures de style gréco-romain ou, pour conserver l'appellation traditionnelle, hellénistique. Le décor est d'un dessin élégant et pur, l'exécution des plus délicates. Peu à peu, des influences venues d'Asie et particulièrement de la Perse, dont la civilisation connut un nouvel éclat depuis les premières années du IIIe siècle jusqu'au VIIe, sous les princes sassanides, ont introduit des personnages stylisés, des fleurs et des feuilles rigides, des couleurs variées et éclatantes : cette innovation commence de se faire sentir au milieu du IVe siècle. Le décor hellénistique lui-même, qui subsiste, se modifie dans le sens d'une coloration plus riche, mais aussi d'une déformation des types originels. Ceux-ci prennent une sorte de lourdeur caractéristique de l'art dit « copte » : personnages trapus, à tête large, à gros yeux, qui s'accompagnent de scènes empruntées à la vie du Nil — le « voile de Sabine » (Musée Guimet) en est un des types les plus connus. Bien que le christianisme existât en Égypte avant cette époque, les sujets chrétiens ne se multiplient que vers la fin du Ve siècle; ils survivent quelque temps à l'invasion arabe, au VIIe siècle.

Ainsi résumée, l'histoire de la tapisserie d'Égypte est fort claire. Malheureusement les choses ne sont pas aussi simples qu'il paraît d'abord. Les observations ci-dessus s'appliquent assez exactement aux vêtements, tissés selon toute vraisemblance au voisinage des lieux où on les a retrouvés. Mais valent-elles pour les tentures et les tapis en laine bouclée dont quelques morceaux nous sont parvenus? C'est beaucoup moins sûr. L'admirable fragment aux poissons (Musée des tissus de Lyon), d'une exécution très fine avec des rouges, des verts et des bleus d'une exquise harmonie, est d'un beau style antique; rien ne prouve qu'il ne soit pas antérieur au IIIe siècle ni même qu'il ait été fait en Égypte. Dès qu'il ne s'agit plus de vêtements, on peut bien avoir enfermé dans les tombes des étoffes plus anciennes et de provenance étrangère. Celle-ci, en tout cas — et l'on trouverait d'autres exemples — prouve que la polychromie n'est pas d'origine persane. Ce qui l'est, c'est la nature de l'ornement à partir d'une certaine date et probablement la vivacité des tons.

Quant à la persistance des thèmes hellénistiques auprès des

thèmes asiatiques, elle a été fort longue : un morceau hellénistique peut être d'époque tardive. Toute l'histoire de l'art byzantin (dont l'art égyptien, jusqu'à la conquête arabe, n'est qu'une branche) montre la continuité des deux courants, parfois mêlés, parfois séparés. Ne trouve-t-on pas dans un livre qui n'a rien de profane comme le célèbre *Psautier* du XIe siècle de la Nationale, des figures tout antiques, alors que d'autres manuscrits contemporains sont entièrement orientaux? Le triomphe de l'Islam ne suffit pas à changer les choses : il reste beaucoup d'éléments gréco-romains dans les mosaïques exécutées à la grande mosquée de Damas.

On comprend dès lors combien il est encore difficile d'écrire l'histoire de « la tapisserie d'Orient de haute époque ». Du moins l'exposition des Gobelins permet-elle de distinguer des groupes définis et de pressentir la naissance de la tapisserie occidentale aussi bien dans telles bordures de feuillages et de fruits appartenant à divers musées que dans des fragments de style sassanide comme la bande à sujets de chasse de la collection Kélékian.

On y voit aussi à quoi aboutit dans l'art purement musulman la technique copte. Je dis à quoi aboutit, car nous n'avons guère de pièces qui marquent la transition. La date des tissus que nous possédons, sauf dans le cas où une inscription la fixe, est fort incertaine. Elles sont couramment attribuées à l'époque des sultans fatimides (qui ont régné du début du Xe siècle à la fin du XIIe), mais il y en a d'antérieures et certainement de postérieures. Le décor se compose de délicates bandes en couleur, parfois rehaussées d'or, ornées de caractères réels ou stylisés, mêlés à des figures d'animaux et d'oiseaux. L'imagination des artisans arabes apporte une étonnante diversité à des motifs en apparence aussi monotones.

Mais, si ces tissus sont encore de la tapisserie par la technique, ils ne le sont pas au sens où nous entendons aujourd'hui ce mot. Les ancêtres des tapisseries d'Occident, il ne faut plus les chercher en Égypte passé le VIIIe siècle.

***

Le musée des Arts Décoratifs a offert, au début de l'année, l'hospitalité à la « Compagnie des Bibliophiles de l'Automobile

Club », pour présenter l'édition de *l'Odyssée* qu'elle a fait exécuter par F.-L. Schmied, livre somptueux tiré sur peau de vélin, imprimé avec des caractères spécialement fondus et orné d'illustrations en couleurs, or et argent. Schmied exposait en même temps, un groupement de ses œuvres qui a permis à ses admirateurs de mieux apprécier la diversité de son talent. Tout le monde connaît son habileté de graveur, et la plupart des volumes qu'il a produits ont déjà été exposés. Mais il était fort intéressant de les trouver réunis : on a vu quelle ingéniosité il apporte à présenter un texte de la façon qui lui paraît la plus expressive, quelles harmonies il invente dans chaque cas pour mieux traduire le sentiment qu'il veut dégager. De 1924 — où il a produit *Daphné* de Vigny et *les Climats* de madame de Noailles — à 1933 qui a vu paraître les *Paysages méditerranéens* de Paul Morand — il a fait plus de quarante livres, qui compteront parmi les plus originaux de notre époque : ils s'éloignent en effet considérablement de la conception traditionnelle, tout en conservant les qualités d'un « livre », où texte et illustrations doivent s'accorder pour former des pages typographiques.

Cet ensemble était accompagné de quelques peintures rapportées de voyages au Maroc et dans des pays dont les artistes n'ont pas souvent l'occasion de nous donner des interprétations, Haïti, Guyane hollandaise, Venezuela, ainsi que d'émaux de très grande dimension exécutés sur fonte dans une technique entièrement nouvelle due à M. Laurent Monnier, maître de forges du Jura. Ces plaques monumentales, avec leurs partis francs et leurs couleurs profondes, peuvent composer un puissant décor architectural.

Dans les salles du Pavillon de Marsan, à Schmied a succédé l'Exposition de *l'Estampe japonaise moderne et ses origines.* Les œuvres qu'on y a vues n'étaient connues jusqu'ici qu'au Japon : c'est M. de Billy, ancien ambassadeur de France à Tokio, qui a pris l'initiative de nous les révéler; la Société des peintres-graveurs japonais à réalisé son idée.

Pour les collectionneurs européens d'estampes japonaises, l'histoire de ces estampes s'arrêtait au milieu du siècle dernier, avec Hokusaï et Hiroshighé. Nous savons maintenant

que cette opinion était fausse. L'influence de l'Europe, si forte au Japon, depuis les dernières années du XIXe siècle, a sans doute modifié l'art japonais. Elle ne lui a pas enlevé son caractère national. Ainsi que l'écrit M. Hasegawa, l'un des principaux organisateurs de l'exposition, « l'esprit moderne s'exprime parfois par des méthodes traditionnelles, tandis que d'autres fois l'esprit traditionnel s'exprime par des méthodes occidentales ».

La technique de la gravure sur bois en couleurs, telle que la pratiquaient les maîtres du XVIIIe siècle n'a pas déchu. Rien de plus délicat, de plus raffiné que les tirages des peintres-graveurs contemporains. Quant à l'interprétation, si un ou deux artistes imitent un peu trop habilement les dernières modes parisiennes, il y en a bien davantage qui transposent nos enseignements dans un sentiment tout japonais. Les nus de Goyo, les paysages de Yamagoutchi, les scènes de théâtre de Kawanishi, les insectes dans les plantes de contes de fées de Fouroukawa, les pointes-sèches aussi de Hasegawa, pour ne citer que quelques noms, ont de quoi satisfaire les amateurs d'estampes anciennes les plus difficiles.

Une rétrospective très instructive explique comment a progressé l'influence de l'Europe : d'abord, au XVIIIe siècle, par des gravures dont quelques artistes ont tout de suite copié la perspective linéaire; puis par le contact direct avec les Occidentaux (dont une série de pièces presque populaires nous montrent de bien amusantes silhouettes) dans les ports libres de Nagasaki et de Yokohama, enfin par l'introduction dans le pays, désormais ouvert aux étrangers, de tous les progrès matériels empruntés à l'Europe et à l'Amérique. Kioyitchika (1847-1915) reflète mieux qu'aucun peintre l'état d'esprit que ce changement radical amena dans l'art : il voulut pratiquer à la fois la peinture à l'huile et la photographie et, à la perspective linéaire, ajouta l'usage inédit des ombres. Beaucoup de ses œuvres sont charmantes. Si, à côté de lui, d'autres se montrent déroutés d'un premier contact avec la nouveauté, les ouvrages des graveurs d'aujourd'hui prouvent que le trouble n'était dû qu'à un effort d'adaptation trop brusque : ils ont assimilé ce qui leur était assimilable et peuvent, à leur tour, nous apprendre bien des choses.

***

M. Raymond Escholier, auquel est confiée depuis peu la direction du Petit Palais, y a tout de suite apporté la vie au moyen d'expositions modernes qui inaugurent une série. Tandis qu'à l'étage principal il a installé des ensembles d'Odilon Redon, de Paul Signac et du céramiste Chaplet, à l'étage au-dessous, les salles ont été données au « Premier groupe des Artistes de ce temps ». Ce groupe, qu'un autre remplacera dans quelques jours, comprend les peintres Dufresne, Friesz, H. de Waroquier et Ceria, le sculpteur Despiau, les graveurs Laboureur et Frelaut et, pour l'art décoratif, Decœur, Bastard et Marie-Louise Sue. Ces noms suffisent à indiquer la qualité de l'exposition. Je ne saurais l'étudier en détail. On connaît l'élégante simplicité des meubles de Marie-Louise Sue. On sait comment Marinot unit, dans ses verreries faites de robes de cristal superposées et vigoureusement taillées, le précieux à la puissance. Nul n'ignore que les grès de grand feu de Decœur, par la pureté des formes, la qualité de la matière, la délicatesse des émaux, sont peut-être les plus beaux de notre temps. Les bustes de Despiau, fruit d'une longue observation et d'un travail obstiné, semblent néanmoins atteindre sans effort la grandeur et la sobriété; s'il stylise, c'est sans sacrifier l'accent individuel; ses nus sont amples et paisibles.

Je suis gêné par ce que les toiles exposées par Dufresne ont d'inachevé et d'allusif; la construction m'en paraît surtout décorative. Mais j'en admire le lyrisme et l'éclat. Waroquier a fait jadis des paysages d'une austérité presque tragique; même note sévère dans ses gravures — œuvres qui frappent et émeuvent. Il me semble que, dans ces derniers temps, la manière de sentir est plus directe et la main s'est assouplie. Ses pointes-sèches ont une fraîcheur, une aération nouvelle; ses peintures — paysages ou nus, — sans rien perdre de leur ferme armature, ont plus de liberté consentie. Friesz, depuis la grande et confuse composition sur la Guerre qu'il remontre au Petit Palais, a heureusement évolué : ses paysages du Midi expriment à la fois le relief vigoureux d'un pays nettement charpenté et l'éclat de sa lumière; l'eau glauque et lumi-

neuse de ses vues d'Honfleur communique à celles-ci je ne sais quelle fluidité, quelle senteur marine; un nu de femme couchée auprès d'une fontaine est beau. Quant à Céria, il est de la descendance de Corot. Rien de plus finement senti que les rapports de la pierre aux lointains, aux ciels dans ses vues du Midi et de Paris. Un paysage de Savoie sous la neige est à la fois délicat et fort : aucune affectation, une soumission à la nature qui procure un singulier repos.

Frelaut, quand il ne pense pas trop à Rembrandt, rend avec une sincérité qui convainc sa campagne bretonne. J'aime les longues étendues coupées de rangées d'arbres aux branches dénudées. Laboureur est un buriniste d'une étonnante habileté. Et il a bien de l'esprit. Ce qu'il y avait d'un peu trop visiblement arbitraire dans ses figures a disparu; il leur garde juste assez de déformation pour les faire rentrer dans le style de ses compositions. Les paysages de la Brière ont une pénétrante poésie. Une planche comme *l'Entomologiste* donne autant de plaisir par la répartition des valeurs que par l'ingénieux arrangement des lignes, le détail des insectes et des plantes.

L'œuvre d'Odilon Redon avait fait en 1926 l'objet d'une exposition au Pavillon de Marsan. L'exposition actuelle est belle, mais moins complète, car, depuis lors, plusieurs tableaux très importants sont passés à l'étranger. Redon est très admiré hors de France; on a justement observé qu'« il est mieux goûté dans les pays du Nord où la nature peu clémente oblige l'homme à se confiner chez lui et à développer sa vie intérieure ».

Il occupe, en effet, une place à part dans l'art français de la fin du XIXe siècle. « J'ai fait, écrivait-il lui-même, un art selon moi seul. Je l'ai fait avec les yeux ouverts sur les merveilles du monde visible et, quoi qu'on en ait pu dire, avec le souci constant d'obéir aux lois du naturel et de la vie. » La réalité qu'il avait bien observée n'était cependant pour lui que le point de départ du rêve.

On n'est pas surpris d'apprendre qu'il fut influencé dans sa jeunesse par le graveur Bresdin, par un naturaliste, Clavaud, qui l'initia au monde végétal et par Delacroix, dont jusqu'à la fin de sa vie on retrouve le souvenir. Mais l'individualité

de sa vision, son détachement du succès, sa concentration d'esprit, ont donné à son œuvre une remarquable unité : gravures, peintures, pastels, lithographies, tout se tient parce que tout l'exprime lui-même. Quand il reste près de son objet, un halo de mystère donne à la vérité une rare poésie. Parfois le symbole qui occupait sa pensée est trop complexe ou trop difficile à exprimer plastiquement pour nous atteindre : Redon est ces jours-là obscur et manque le but. Même alors il ne laisse pas d'émouvoir par le féerique agencement des taches colorées. Quand il parvient à se traduire complètement sur le papier, la pierre ou la toile, il a de quoi enchanter tous ceux qui admettent que l'art aille au-delà du réel. Il frappe l'imagination au point qu'il faut pour obtenir en nous une résonance profonde.

N'en n'attendons pas tout à fait autant de Signac, malgré son talent. On ne peut qu'admirer sa fidélité aux convictions de sa jeunesse. On ne peut qu'aimer les paysages purs et vibrants qu'au sortir de quelques essais impressionnistes, il a peints sous l'influence directe de Seurat : les *Éboulis à Cassis*, par exemple, ou les *Balises à Saint-Briac*, qui datent de 1889 et 1890. Il a été entièrement conquis par le « divisionnisme » de Seurat dont il s'est fait le théoricien et dont il a tiré d'abord un poétique parti. A ses peintures plus récentes je suis moins accessible parce qu'elles sont plus systématiques : qu'il s'agisse de Stamboul, de Venise, d'Avignon, de la Rochelle, tout est rendu par des touches juxtaposées pareillement, où dominent les verts et les roses. L'effet, toujours décoratif, n'est pas sans monotonie et ces couleurs, dites complémentaires, ne recomposent, pour moi, ni les formes, ni la lumière. Combien je préfère les aquarelles et la sensibilité qu'elles révèlent!

***

La Bibliothèque Nationale et le Musée de l'Orangerie célèbrent concurremment Daumier. Rue de Richelieu, lithographies et bois; aux Tuileries, peintures, aquarelles et dessins.

Si la véritable grandeur de Daumier a été quelque temps méconnue, elle n'est plus aujourd'hui contestée. L'Europe

et l'Amérique se sont à ce point disputé ses ouvrages que beaucoup des plus beaux tableaux ont quitté la France; les dessins les ont suivis. Cela rendait assez difficile l'exposition qui vient d'ouvrir. Il y manque quelques grandes œuvres — tel beau *Don Quichotte, les Émigrants*, par exemple —, mais assez de collectionneurs et de musées ont répondu à l'appel pour que l'ensemble donne de Daumier une idée très exacte.

Pour les lithographies, la difficulté était au contraire de faire un tri. Sur quatre mille, M. P.-A. Lemoisne et M. Jean Laran en ont choisi quelque trois cents, des plus belles ou des plus rares. M. Laran, qui connaît à fond l'œuvre du maître, les a classées chronologiquement, de sorte qu'on peut sous peine étudier l'évolution de l'artiste. Les premières, de 1822, sont d'un enfant de quinze ans, bien doué; quand la Révolution de 1830 lança définitivement Daumier dans la caricature, son métier était encore timide et ressemblait à celui de Charlet, mais en trois ans, avec une rapidité surprenante, tout a changé. Daumier a trouvé son style propre. On peut croire, comme le suggère M. Laran, que les pettis bustes qu'il a modelés avant de tracer sur la pierre ses saisissantes charges d'hommes politiques de la Monarchie de Juillet, ont dégagé chez lui le sens de la forme, qu'il avait inné. Ces portraits, les célèbres pièces satiriques contre Louis-Philippe, exécutées entre 1832 et 1835, ont une puissance qu'il n'a point dépassée. On a cependant tort de dire que ses lithographies déclinent à mesure qu'il avance en âge. Dans le gagne-pain quotidien, il y a nécessairement des travaux de facture, mais si l'on se donne la peine de choisir et de choisir de bonnes épreuves, on s'aperçoit que l'emploi du blanc, du noir et du gris est, à toutes époques, merveilleux, que le crayon se fait de plus en plus libre et hardi, que le sens de la construction s'affirme sans cesse davantage. N'eût-il pas été, après tout, surprenant que rien n'ait passé dans ses lithographies de ce qu'on admire dans ses dessins et ses peintures, lesquelles datent surtout des trente dernières années de sa vie?

Si fort que je goûte certains tableaux, ce qui m'émeut le plus chez Daumier c'est le dessin : son ampleur, et pour employer le mot de Baudelaire (qui l'a si bien compris) sa certitude, sa géniale faculté de sentir la forme pour elle-même

et de l'accuser sans effort. Daumier ne dessinait pas d'après nature mais d'après les images que lui fournissaient une continuelle observation et une mémoire infaillible. Aussi est-il moins exact que vrai, de cette vérité qui transcende le réel. Ses croquis le montrent au travail. Une image hante son esprit, il essaie de la fixer. Parfois le coup de crayon est net, précis, décisif; le plus souvent ce sont des traits fins qui s'entrelacent comme un réseau autour de la forme, et qui progressivement l'embrassent; quand elle s'est à ses yeux affirmée, quelques traits vigoureux, des taches de lavis, lui donnent le dernier accent et la font vivre. Habitué à travailler sur ses souvenirs, il pense par images, d'où la puissance évocative de ses figures. Aucun dessin d'après nature n'atteint à cette sorte de grandeur romantique. On comprend par quoi il a fait penser à Michel-Ange.

Mais cette manière de travailler a ses dangers. Il arrive à Daumier de forcer la note. Le rire devient rictus, le geste déclamation. Et le jour où l'artiste n'est pas porté par son sujet, il tombe plus facilement dans un graphisme machinal. Le défaut de Daumier, si humain dans sa façon de sentir, est de cesser de l'être en outrant l'expression. Cet excès me gâte non les dessins de premier jet mais ceux qu'il a poussés trop loin et certaines toiles. Peut-être avait-il l'intuition qu'au delà d'un certain point d'achèvement, il perdait de sa force. Baudelaire parle de la difficulté qu'il avait à finir. Gigoux nous apprend que « quand un tableau ne venait pas, il le laissait en chemin ».

Il faut dire aussi que, lorsqu'il s'agit de peinture, on le voit souvent gêné par le métier. M. Claude-Roger Marx n'a pas tort d'écrire dans sa pénétrante introduction au catalogue que « c'est un grand peintre auquel le temps a manqué ». Il a peine à se faire une technique qui lui convienne; il la cherche dans les moyens les plus divers. Toujours, il y a en dessous un dessin très arrêté, une sorte d'extrait de ses études préliminaires; mais ensuite ce sont tantôt d'épais empâtements — dont il tire d'ailleurs un magnifique parti comme dans *le Drame* du Musée de Munich —, tantôt de minces couches successives prudemment posées et colorées et superficiellement par du glacis — comme dans *l'Amateur d'estampes* de la collection Doucet, un de ses tableaux les plus trans-

parents et les plus parfaits. Et il parcourt tout l'entre-deux.

Il serait intéressant de comparer avec cet *Amateur d'estampes* les autres versions du même sujet, très belles aussi, appartenant à madame Esnault-Pelterie et au Petit Palais. Cela nous éclairerait sur ses préoccupations, peut-être aussi sur la chronologie de ses peintures, qui reste à faire. Je ne sais si, grâce à la réunion de l'Orangerie, avec les renseignements fournis par le style des lithographies qu'on peut consulter non loin de là, on ne parviendrait pas à quelques précisions. Mais il n'est pas possible d'aborder cette question difficile sans une étude approfondie.

Ce que les deux expositions font ressortir immédiatement à tous les yeux, c'est d'abord la « qualité » personnelle non seulement de l'artiste mais de l'homme : sa complète sincérité envers les autres et lui-même, son désintéressement, son amour de son art, cette généreuse indignation tempérée de bons sens qui le fait partir en guerre contre les abus, les bassesses, les ridicules et dont on peut reconnaître en Don Quichotte et Sancho, qui lui tinrent à cœur, le pittoresque symbole. Elles montrent clairement aussi que Daumier, en dépit des sujets qu'il traite, est tout le contraire d'un réaliste; la moindre figure est haussée sur un plan supérieur à la vie quotidienne. François Forsa qui lui a consacré, l'an dernier, un beau livre, justement nuancé, l'a défini avec clairvoyance : « Il fut, ce caricaturiste du petit bourgeois Louis-Philippe, un « Baroque » — entendez un contemporain de Puget — ressuscité en plein XIXe siècle. Et parmi les grands animateurs de formes et de couleurs de son temps, il est le seul peut-être qui puisse être considéré comme le représentant du romantisme en peinture, le frère de Hugo, de Lamennais et de Michelet. »

PAUL ALFASSA

# LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Relire des articles, et après vingt ans! On ne s'y risque pas sans inquiétude. « Ce qu'il y a d'agréable dans notre métier, disait Capus, c'est que tout le monde a oublié le lendemain ce que nous avons dit la veille. » En quoi le public me paraît fort sage; et je craignais de l'être moins en ouvrant ce tome VII de la *Chronique de la Grande Guerre*[1], où sont réunis les articles écrits par Barrès à la fin de 1915 et au début de 1916. Vaine appréhension! Ces pages sont vivantes comme au premier jour.

Ce sont les articles militaires qui apparaissent les moins solides. Avec la meilleure volonté du monde, le bourrage de crâne y passe toute mesure. La première chronique sur la bataille de Verdun, commencée le 21 février, est du 25. On lit avec stupeur cette appréciation des premiers jours de la lutte. Les Allemands « voulaient se développer sur quarante kilomètres; nos tirs de barrage les ont arrêtés en bien des points. Nous nous sommes repliés méthodiquement sur des positions plus fortes parce que nous le voulions ainsi sans avoir dépensé ni même employé nos plus grandes ressources. Chez eux, des régiments entiers ont été déjà détruits, tandis que nous supportons des pertes de beaucoup inférieures. Ainsi nous avons le droit d'attendre la fin de cette bataille avec les meilleures espérances ».

Barrès publiait ces lignes incroyables le jour même où le fort de Douaumont était pris par l'ennemi. Il crut d'abord que

1. Plon.

le communiqué allemand était un mensonge, ou du moins une imprudence, et que le fort avait été repris. Un ami de Genève le confirma dans cette illusion. « Ce matin, écrivait le Genevois, on commentait ici en termes ironiques et méprisants l'imprudente légèreté avec laquelle un grand état-major peut annoncer *urbi et orbi* qu'un fort de France se trouve solidement entre les mains de ses soldats à l'heure même où ils en sont chassés. » — Hélas! c'était le communiqué allemand qui avait raison. Quand il fallut le reconnaître, Barrès s'évertua à prouver que la prise du fort n'avait aucune importance. « Que devient, dit-il, le 24e brandebourgeois[1] abandonné dans les débris bouleversés du fort de Douaumont, quand, sous notre contre-attaque, l'ennemi dut évacuer? Que deviennent ces centaines d'hommes encerclés et qui s'abritent dans des montagnes de cadavres? C'est une flaque d'eau qui survit à l'orage, une flaque rougie de sang, laissée là-haut par l'immense flot montant qui faillit tout submerger. On admire l'insolence des communiqués allemands, qui disent qu'ils tiennent le point où ils sont tenus. C'est jouer sur les mots. Les Brandebourgeois sont à Douaumont, d'une présence précaire, périlleuse, inefficace, sacrifiée. Qu'ils soient plus ou moins tôt prisonniers, c'est secondaire. *Ils ne comptent plus.* »

Ils comptaient encore, puisqu'on ne réussit pas à les chasser le 22 mai, et qu'ils restèrent à Douaumont huit mois, jusqu'en octobre. On se demande quel officier illusionniste donnait à Barrès ces renseignements extravagants. Car il est évident qu'il n'a rien inventé de ces raisonnements, mêlés d'ailleurs des meilleurs conseils à l'opinion. On comprend mieux les efforts qu'il fait pour persuader aux Français que l'Allemagne est à bout de souffle. Il cite d'ailleurs beaucoup de faits véritables, communiqués sans doute par le deuxième bureau. Enfin il faut tenir compte de l'état d'esprit qui est celui de la guerre. Tout ce qui est Français devient cher, sacré, admirable. Tout ce qui est Allemand devient méprisable et odieux.

1. Il a écrit « le 24e brandebourgeois », comme s'il s'agissait d'un corps d'armée, d'ailleurs imaginaire. Il veut parler évidemment du 24e régiment, qui avait été nommé par le communiqué allemand. En fait la force des assaillants du fort était d'une compagnie, et ils n'avaient trouvé comme défenseurs qu'une corvée de territoriaux et une dizaine d'artilleurs.

Après dix-huit ans écoulés, on lit parfois ces invectives — dont quelques-unes restent parfaitement méritées — avec un peu de gêne.

Il a voulu que ses chroniques fussent le monument de la grandeur morale de la France en armes. Il a recueilli tous les traits de cet héroïsme quotidien que l'Histoire aux yeux lointains n'aperçoit pas. Quand il l'a pu, il a esquissé des biographies, celle de Guiard, celle de Driant. « Enfants qui vous battez avec allégresse, écrivait-il, territoriaux vaillants sous le poids des soucis domestiques, familles qui portez fièrement l'angoisse et parfois la mort, vous êtes une révélation pour les étrangers qui ne savaient pas la sainteté du cœur intact de la France. » De cet héroïsme, ses pages sont encore éclairées. Il a tendu à la patrie douloureuse le miroir où elle a vu sa plus belle image. Pour composer cette image, il a trouvé quelques-unes des plus belles phrases qu'il ait jamais écrites. Entendez l'hymne qu'il chante aux jeunes écrivains tués à l'ennemi. « Ils aimaient la solitude, les beaux vers, la musique et la gloire. Quand le tocsin sonna, ils quittèrent sans hésiter ce concert dans le jardin pour courir au devoir de tous, à la simple utilité. Ils ajournaient la beauté, délaissaient la poésie, et croyaient ouvrir une parenthèse dans leur vie; mais la muse les suivait; aussitôt que l'un d'eux glisse à terre, elle saisit le héros dans ses bras divins et l'emporte au milieu des constellations. Devenus le noyau solide d'un nuage en feu, nos amis s'éloignent en appelant nos rêveries. C'est un culte qui commence. »

En même temps, ses chroniques sont des actes. Il essayait de faire reporter sur la veuve et les parents du mort son droit de vote. Il protestait contre la tutelle morale de l'État sur les orphelins de guerre. Dans la conduite même de la guerre, il demandait le resserrement du blocus allemand, et le contingentement des exportations alliées chez les neutres, qui les repassaient à l'Allemagne. Une ardente admiration pour les combattants lui faisait imaginer, dans l'après-guerre, une France pénétrée de leur esprit : « Chez eux, dit-il, les cordes de l'honneur et de la volonté viennent d'être touchées d'une telle manière qu'elles ne s'arrêteront plus de vibrer et donneront le ton à la pensée religieuse et politique, aux arts,

à l'action, à la vie totale. Ils vont revenir avec un pouvoir spirituel. Ils dépossèderont d'un accord spontané, pacifiquement, ceux qu'ils viennent de sauver. « Qui vous a faits chefs? » leur diront avec effroi les puissants d'hier. Ils répondront : « La délégation des morts, nos compagnons de bataille. »

En vérité, il est bon de relire ces pages; on retrouve la clé de quelques idées actuelles. De ce pouvoir pris par les anciens combattants, Barrès compte qu'ils feront usage pour réformer la Constitution. Voici les grandes lignes du nouveau statut qu'ils donneront à la France : « Il n'est pas douteux qu'à la paix le problème sera de modifier la Constitution, c'est-à-dire de renforcer l'autorité du chef de l'État, de choisir plus volontiers les ministres en dehors du Parlement, de restreindre l'autorité parlementaire et de modifier le mode électoral. » Ces lignes ont-elles été écrites en 1916, ou hier?

Otez du livre les erreurs qui sont les défauts d'optique de la guerre, et que chacun a commises. Otez même cette admiration si naturelle pour les combattants, qui les idéalise plus que la vraisemblance ne le permet. « L'envie, affirme l'écrivain, est inconnue dans les unités du front. » Dieu le veuille! Doutez même, si vous le voulez, de la clairvoyance politique conférée par le baptême du feu. Cette chronique restera, selon le vœu de Barrès lui-même, une magnifique anthologie, et sinon une psychologie de la guerre, du moins un poème de la croisade. Entre tant de belles pages, en voici une. Gabriele d'Annunzio venait d'être blessé aux yeux, Barrès lui télégraphie, le 1er mars 1916 : « Dites-nous que vos yeux, au service de votre génie, continueront de puiser des images dans la beauté du monde. La barbarie serait trop heureuse de détruire un regard faiseur de chefs-d'œuvre. » D'Annunzio répondit par une phrase romaine : « Ne vous inquiétez pas de mes yeux, mon frère, mais sauvez la beauté du monde pour les yeux nouveaux. »

***

Puisque nous parlons des livres de guerre, comment ne pas rappeler au lecteur un livre exceptionnellement bien informé et bien fait, qu'il a lu ici même, et qui est le plus

émouvant des romans d'aventure : *La guerre sous les mers*[1], de M. Delage. C'est un combat pathétique entre l'audace allemande et la ténacité anglaise.

Au début de la guerre, tandis que la France avait 77 sous-marins et la Grande-Bretagne 55, l'Allemagne n'en avait que 38. Personne au surplus ne pensait que le sous-marin pût être mieux qu'une arme de petite guerre, comme la mine ou la torpille. Du moins pouvait-il servir à rendre à l'Angleterre blocus pour blocus. Un mémoire remis à Tirpitz en 1914, par un officier de l'Inspection nouvellement créée, affirmait que le blocus serait réalisé si les sous-marins tenaient 48 postes sur la côte anglaise. Mais pour tenir 48 postes, il faut 222 unités qui se relaient.

La première expérience fut faite dès le troisième jour de la guerre. 10 sous-marins allemands quittèrent Heligoland le 6 août, à l'aube. Le 8, l'*U-15* aperçut trois bâtiments de ligne anglais et décocha une torpille au *Monarch*. Aussi une escadre anglaise de croiseurs légers passa à la contre-attaque. L'*U-15*, surpris par le *Birmingham*, fut bombardé à bout portant, coupé en deux et coulé. L'*U-13* sauta sur une mine. En somme cette première sortie était un échec. L'Allemagne n'insista pas, et n'employa plus le sous-marin qu'à des missions individuelles. Le 5 septembre, le *Pathfinder*, conduisant une flottille de destroyers, reçut tout à coup une torpille sous sa cheminée avant. L'étrave fut enveloppée de flammes et le bateau sombra avec 250 hommes. On n'avait vu aucun adversaire, aucun sillage. Le coup avait été fait par l'*U-21*, commandé par Hersing. — Le 22 septembre, un sous-marin minuscule, l'*U-9*, commandé par un tout jeune officier, Otto Weddingen, rencontra en ligne de file une escadre de vieux cuirassés, qui, confiants dans le gros temps, s'avançaient paresseusement à dix nœuds. Il plaça une torpille à l'*Aboukir*, qui chavira en 25 minutes. Le *Hogue*, qui était accouru, frappé de deux torpilles, sombra en 10 minutes. Le *Cressy* coula en un quart d'heure. Total, 62 officiers et 1 073 hommes par le fond. Weddingen devint un héros populaire. Le 15 octobre, il coula encore, quoique plus difficilement, le grand croiseur *Hawke*. D'autre part l'*U-17* avait coulé le

1. Grasset.

premier bateau de commerce, le *Glitra*. Jellicoe ne trouva plus que la Grande Flotte britannique fût en sûreté à Scapa Flow, et il l'amena à Lough Scilly, dans le nord de l'Irlande. En arrivant, une unité magnifique, l'*Audacious*, toucha une mine et coula.

Le 7 novembre, l'Amirauté allemande proposa au Chancelier la guerre au commerce anglais et français, comme mesure de représailles. « Le fait, disait-il, que l'Angleterre essaye d'employer tous les moyens pour nous anéantir économiquement, nous invite à recourir, pour notre part, à des moyens plus rigoureux dans la guerre au commerce. Un succès particulier paraît réservé au blocus des côtes ennemies par sous-marin. » Les deux adversaires s'accusaient réciproquement de violer le droit international, les Anglais en affamant l'Allemagne, les Allemands en coulant des non-belligérants et des neutres. Tirpitz résumait ainsi la situation, le 22 décembre 1914, devant un journaliste américain : « On a espéré aux bords de la Tamise, nous faire toucher terre en agitant le spectre de la famine. Mais nous autres, Allemands, pouvons, si nous voulons, jouer le même jeu, encercler l'Angleterre, torpiller tous les navires, anglais et alliés de l'Angleterre, et couper ce pays de la plus grande partie de ses importations... L'Angleterre serait en quelques semaines au bord de la famine. »

Une fois maîtres de la côte flamande, les Allemands y établirent une base. La chasse avait pris tout de suite un caractère atroce. Le 26 octobre, l'*U-24*, commandant Schneider, torpilla un paquebot français, l'*Amiral-Gantheaume*, chargé de 2 500 réfugiés belges. « Ce fut, écrit M. Delage, le début d'une longue série de forfaits abominables, qui ternirent l'honneur de trop de sous-mariniers allemands. » — Enfin l'année 1914 s'acheva par la destruction du *Formidable*, surpris par l'*U-24*, qui frôla toute la journée du 31 décembre la flotte sans défiance. Le tableau de l'année était d'un cuirassé, quatre grands croiseurs, un petit, un porte-avions, une canonnière, un sous-marin, et onze steamers de commerce, ceux-ci disparus sans le moindre avertissement de leurs bourreaux.

En somme, cette année 1914 est une année d'expériences. On a tâtonné sans doctrines précises de part ni d'autre. Il en sera autrement en 1915. Le 4 février, von Pohl, qui commande la Flotte de Haute Mer, arrache à l'empereur, au moment

où il traverse en vedette le port de Wilhelmshaven, l'ordre de commencer le 18 la guerre sous-marine. Tout navire rencontré dans les eaux qui entourent les Iles Britanniques sera détruit, fût-il neutre, quel que soit le danger de couler avec lui l'équipage et les passagers. Seule une bande de 30 milles, sur les côtes de Hollande, reste libre. C'est le blocus de l'Angleterre. L'ordre fut accueilli en Allemagne avec une joie sauvage. Le gouvernement de Londres répliqua le 8 : « Ce n'est rien moins qu'un acte de piraterie que de détruire un navire portant un équipage non combattant, ainsi qu'une cargaison. »

Quatre sous-marins commencèrent aussitôt le massacre. En même temps les Alliés prirent les premières mesures de défense. Ils réorganisèrent les patrouilles, mouillèrent des champs de mines, tendirent des filets, dont l'Amirauté commande un millier de milles. L'*U-8*, ayant quitté Zeebrugge le 4 mars, fut aperçu, pris au filet, bombardé. Le 18 mars, Weddingen, ayant rencontré la Grande Flotte, envoya une torpille au *Neptune* et le manqua. Avant qu'il ait pu plonger, le *Dreadnought* était sur lui et l'écrasait « tel un pachyderme piétinant un crapaud ».

L'Amérique, qui avait eu deux bateaux coulés, le *W. P. Frye* et le *Medea*, ne prenait cependant point parti. Elle déniait à l'Angleterre le droit que celle-ci s'arrogeait, d'arborer le pavillon neutre. Mais la prétention de l'Allemagne de couler les bateaux américains surpris dans la zone anglaise lui paraissait « une injustifiable violation du droit des neutres ». Le colonel House, ami et conseiller du président Wilson, caressait le projet de faire renoncer l'Allemagne à l'emploi du submersible, et l'Angleterre à l'emploi du blocus. Ainsi les mers seraient libres. Seules les munitions et les armes resteraient contrebande de guerre. Pour assurer ce principe de la liberté des mers, une Ligue des nations serait créée : toutes s'uniraient pour châtier le peuple qui violerait ses engagements.

House fit une tournée en Europe pour prêcher ces idées. Le 7 mai, il était reçu par George V. Le soir, il dînait à l'ambassade des États-Unis quand on apporta une dépêche : le *Lusitania* avait été torpillé sur les côtes sud de l'Irlande. Cette fois le coup n'avait pas été médité. Schwieger, commandant de l'*U-20*, qui devait être exécré par des millions d'hommes,

était de vieille famille berlinoise, blond, les yeux bleus, séduisant. Il naviguait en plongée quand il entendit au-dessus de lui un bâtiment de guerre, qui s'éloigna. Il remonta alors en surface, et vit un vapeur qui marchait sur lui. Il plongea pour l'attaquer, et à 400 mètres, lâcha sa torpille. Il entendit deux explosions, et un gigantesque bateau s'effondra. A travers le périscope, il reconnut le *Lusitania*. Il n'avait pas eu le soupçon de ce qu'il avait fait. C'est à la lecture des journaux qu'il comprit l'horreur de la catastrophe, et quelle haine il avait déchaînée contre l'Allemagne. Le colonel House se rembarqua le 30 mai : « Je suis arrivé, avouait-il, à la conclusion que la guerre avec l'Allemagne est inévitable. »

C'est ainsi que les plus grands événements de la guerre, le blocus de l'Allemagne, ses offres de paix, le ravitaillement de l'Angleterre, l'entrée de l'Amérique dans la lutte, l'idée de la Société des Nations, tout est lié à la guerre sous-marine. On lit avec émotion le récit des tergiversations de l'Allemagne, de sa résolution enfin en janvier 1917 de faire le blocus sans restrictions, des destructions barbares comme des assassinats, des angoisses des Alliés, enfin de la lutte aux mille péripéties dans laquelle le sous-marin a fini par avoir le dessous, — de chasseur devenu gibier.

***

M. Marcel Jouhandeau, qui excelle à peindre les extrêmes complications du sentiment chez des personnages en apparence très simples, nous donne cette fois une collection de traits, de mots et d'aventures, recueillis dans la petite ville de Chaminadour, laquelle donne son nom à l'ouvrage[1]. Ces récits, dont quelques-uns sont fort gaillards, ces portraits dont beaucoup sont discrètement atroces, font lever devant nous tout un petit monde de gens de métier, marchands, employés, paysans, qui ont l'air bien tranquille et qui sont naïvement affreux. Laubier qui joue, selon qu'on le lui demande, de la clarinette ou de l'accordéon dans les noces, et qui a deux maîtresses, veut vendre le fonds d'un restaurant tenu par sa femme Emma et qui les fait vivre. Comme Emma a caché le contrat sans lequel vendre est impossible,

1. Gallimard.

il lui donne deux coups de couteau, après quoi il va servir les clients, guilleret, adroit, aimant son métier, goûtant son bonheur domestique. Une voiture d'ambulance vient chercher la blessée. Ses enfants le renient, on l'arrête, et le soir il se pend dans sa prison.

Cet échantillon d'humanité moyenne fixe à peu près le ton. Évidemment, le livre est un peu amer. Rosalinde, la servante dévouée du vieux curé, l'a suivi dans son village, quand, à soixante-huit ans, il a été mis à la retraite d'office. On n'entend plus parler d'eux que bien longtemps après, par une lettre anonyme. On va voir le prêtre, et on trouve un moribond couvert de vermine et de plaies sur un grabat. La fidèle Rosalinde a déménagé tout ce qu'il possédait. Il est vrai qu'il suffit de peu de choses pour changer nos destins. On panse le prêtre, on le conduit dans un hôpital bien clair. Véronique Pincengrain, qui a été sa paroissienne, lui rappelle un cantique qu'il avait composé. Il s'en souvient bien. Il s'était jeté à l'harmonium, saisi par l'inspiration, à trois heures du matin. Il fredonne quelques notes, tombe en extase et meurt. — Un autre vieux prêtre, l'abbé de Closmesnil, qui instruit les enfants de Marie, souffre persécution de son curé, le brutal abbé Turcaret. Mots sournois, pièges, et une dernière brutalité : « Qu'il m'embête, celui-là, avec ses politesses! » dit le curé. L'abbé de Closmesnil, « blessé à mort, baise sa chasuble, la revêt, se dirige vers l'autel, mais pris de vertige à l'offertoire, il tombe pour ne plus se relever, et qui, après l'avoir tué, achèvera sa messe? Turcaret. » L'ouvrage est plein de ces coups de poignard. Les Neboux, qui sont pauvres, ont commandé pour la grand-mère Céline un enterrement de cinquième classe. Olympe, leur sœur, qui est riche et de mauvaise vie, leur fait honte : la morte ne méritait-elle pas plus d'honneur? « Ainsi, conclut M. Jouhandeau, les Neboux qui se sont plus qu'à demi ruinés pour l'empêcher de mourir se ruineront tout à fait pour rendre à la morte l'honneur qu'elle mérite et la vanité d'Olympe est satisfaite. Tout le monde croit que c'est elle qui paie les frais d'hôpital et d'enterrement. » — Il y a dans ces récits ramassés, un souvenir et un écho de la façon d'écrire de La Bruyère.

HENRY BIDOU

# PARMI LES LIVRES

**Mein Kampf (Mon Combat)**, par **Adolf Hitler**, traduction intégrale par J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettes.

Dans la préface de son livre, Hitler écrivait : « Je ne m'adresse pas ici à des étrangers, mais à ces partisans du mouvement qui lui sont acquis de cœur et dont l'esprit cherche maintenant une explication plus approfondie. Je n'ignore point que c'est par la parole plus que par des livres qu'on gagne les hommes... Il n'en est pas moins vrai qu'une doctrine ne peut sauvegarder son unité et son uniformité que si elle a été fixée par écrit, une fois pour toutes. Ces deux volumes seront les pierres que j'apporte à l'édifice commun. » C'est précisément parce qu'il le destinait à ses partisans, qu'il le réservait à l'usage exclusif de l'Allemagne, que Hitler, jusqu'à ces derniers temps, s'est opposé à ce que son livre fût traduit. Si, tout récemment, il a autorisé l'édition à Milan de la traduction italienne, il a toujours, malgré des demandes répétées, maintenu son interdiction d'une traduction française.

Aussi la pensée du Führer, qui anime le parti national-socialiste et, depuis 1933, le Reich entier, — sa personnalité même étaient-elles mal connues en France. Un résumé de *Mein Kampf*, dû à M. Combes de Patris, que nous avions signalé ici même (n° du 1er octobre 1932) avait paru en 1932 sous ce titre : *Que veut Hitler?* ainsi qu'un portrait plutôt malveillant, *Hitler*, de MM. Tourly et Lvovsky; Hitler n'était pas encore pris au sérieux; il n'avait pas encore réussi. Malgré ses succès électoraux croissants, ses chances semblaient douteuses. Il restait aux yeux de tous le peintre en bâtiment, l'homme inculte, le « caporal autrichien », comme disait récemment un économiste et Pierre Mac Orlan pouvait écrire : « Hitler, en fait, n'existe pas. » Du reste le public français, fort de sa propre et longue expérience, et croyant s'y connaître en hommes politiques, savait bien que, viendrait-il à triompher, il oublierait

vite son programme. Or Hitler a triomphé, le voilà chancelier; et contre toutes prévisions, il réalise son programme, même dans les parties les plus étranges aux yeux des démocrates occidentaux; il frappe les Juifs; et ce que Bismarck n'avait pu faire, il abat le marxisme, il unifie l'Allemagne. Du même coup, *Mein Kampf* prend une singulière valeur; ce qui n'était regardé que comme rêveries mérite maintenant un examen approfondi : les imaginations d'un prisonnier sont devenues la loi, la doctrine de l'Allemagne nouvelle. Il y a désormais danger pour les voisins de l'Allemagne à ignorer cette loi.

C'est ce qu'ont pensé les promoteurs de cette édition. Ils ont délibérément violé les lois internationales qui protègent la propriété littéraire et sans l'assentiment de la maison Franz Eher, de Munich, propriétaire de *Mein Kampf*, ils ont fait faire et édité la traduction française du livre du Führer. Allant au-devant des objections et des blâmes qui n'ont pas manqué de se produire, même dans la presse française (dans *Comœdia* par exemple), ils ont affirmé « que les paroles et les écrits publics d'un homme public appartenaient au public », que *Mein Kampf*, distribué dans le Reich largement et gratuitement, « avait beaucoup plus le caractère d'un manifeste électoral que celui d'une production littéraire »; qu'au surplus l'auteur ne subissait de ce fait aucun dommage matériel, puisqu'il ne tirait aucun avantage commercial de son œuvre. Prétendant réagir qu'au nom de l'intérêt suprême du pays, ils ont pris à leur compte la vigoureuse déclaration du ministre nazi Frick : « Pour les nationaux-socialistes, le droit c'est ce que veut le peuple allemand. L'injustice, c'est ce qui lui porte dommage. » La maison Eher a du reste réagi sans tarder, et vient de saisir du préjudice qui lui était porté les autorités françaises. Il sera curieux de voir l'esprit qui inspirera la sentence du tribunal compétent, et s'il se conformera à la lettre des conventions juridiques, ou s'il se laissera convaincre par les arguments des traducteurs français.

***

Les traducteurs ont utilisé l'édition allemande de 1933. Ils l'ont utilisée intégralement, en s'abstenant « d'ajouter au texte une annotation ou un commentaire quelconques ». Les deux volumes allemands ont été condensés en un seul volume in-8°, 687 pages de petit texte. Voilà un lourd morceau, pensera-t-on, et d'une digestion terriblement difficile : a-t-on assez parlé, à propos de ce livre, de « longueurs, de redites et de lourdes démonstrations ». Eh bien, il n'en est rien, et peu de livres sont d'une lecture plus attachante :

la traduction est aisée, coulante, fidèle, et garde toute la saveur du texte original; les problèmes soulevés touchent au passé immédiat et à l'avenir de l'Europe; mais surtout on découvre non un auteur, mais un homme, qui, à chaque page, à chaque paragraphe, affirme son tempérament, son caractère, ses passions; une curieuse sorte d'autodidacte, qui a réfléchi personnellement sur tout, faisant table rase des opinions reçues, un esprit systématique et logicien : de là ce livre curieux, qui tient à la fois des mémoires, de l'autobiographie, et du traité de science politique; le récit de la vie de l'auteur étant surtout celui de la genèse de ses opinions, de son système, et cette genèse s'expliquant, s'illustrant par de larges exposés, de vastes tableaux d'ensemble. Ce mélange se fait tout naturellement, sans fatiguer l'attention, comme s'il était l'effet d'une savante composition. Le ton est celui d'un exposé oral, l'expression directe, véhémente et souvent brutale, furieuse et injurieuse. Le contraste est si grand entre les pages médiocres que l'on pensait parcourir, et ces accents savoureux et personnels, que l'impression — toutes réserves faites sur le fond de la doctrine — est favorable, et plus même, sans doute, qu'il ne conviendrait. A ce plaisir tout esthétique s'ajoute une satisfaction, celle d'apprendre ce que pense, tout voile diplomatique écarté, le chef présent de l'Allemagne. Et l'on comprend alors les interdictions de traduction. Car si chaque Français savait ce que sont devenues dans le cerveau de Hitler, donc dans le cerveau de l'Allemagne, les doctrines pangermanistes, déjà bien effrayantes, il procéderait aussitôt à une révision de valeurs qui aurait, dans le régime intérieur de la France, de grandes conséquences. Non que la France soit spécialement attaquée dans ce livre : quelques pages seulement, et sur des thèmes tellement connus. Mais c'est la *Weltanschauung* de Hitler, sa conception de l'Univers, qui est pour les démocraties de l'Ouest, comme pour les systèmes socialistes de l'Est, plus encore pour eux peut-être, une menace redoutable.

Hitler a écrit son livre, au moins la plus grande partie, en 1924, dans la prison de Landsberg-am-Lech, après le jugement du tribunal populaire de Munich qui suivit sa tentation d'insurrection.

La première partie, le premier volume de l'édition allemande, va de l'enfance, des années 1890, au 24 février 1920, date de la première grande réunion nationale-socialiste; la deuxième va jusqu'à l'occupation française de la Ruhr, et jusqu'au 9 novembre 1923, date de la dissolution, dans sa quatrième année d'existence, du parti ouvrier allemand national-socialiste, et de l'exécution de seize de ses meilleurs militants.

***

A son lieu de naissance, à la région où il passa les premiers temps de sa vie, Hitler doit son patriotisme allemand, son sens de la Grande Allemagne. Autrichien, il naît en Autriche, mais juste, et comme par « une heureuse prédestination », à Braunau-am-Inn, « à la frontière de ces deux États allemands dont la nouvelle fusion nous apparaît comme la tâche essentielle de notre vie, à poursuivre par tous les moyens »; car *le même sang appartient au même empire.* Il suit peu après les cours de la *Realschule* (lycée moderne) de Linz, où il découvre son aptitude pour le dessin, mais aussi son amour de la Grande Allemagne, et qu'il apprend à combattre pour sa race dans cette marche de l'Est du germanisme contre les nationalités slaves de l'Empire Habsbourgeois. « On quêta pour la Marche du Sud et la Ligue scolaire, et l'esprit enthousiasmé par les bluets et les couleurs noir, rouge et or, nous poussions des *Heil!* au lieu de l'hymne impérial, nous entonnions, malgré avis et punitions, notre cher *Deutschland über alles.* » Dès quinze ans, il séparait patriotisme dynastique et nationalisme de race. Ces convictions étaient renforcées par l'enseignement de son professeur, le docteur Poetsch, qui lui donnait le goût et le sens de l'histoire; — elle devait le marquer profondément — le désir non d'apprendre des dates et des faits inutiles, mais de comprendre les causes déterminantes des événements. Dès quinze ans, il était déjà convaincu *que le salut du germanisme avait pour condition l'anéantissement de l'Autriche, qu'il n'y a aucun rapport entre le sentiment national et la fidélité à une dynastie, et surtout que la maison des Habsbourg ferait le malheur de la nation allemande.* A quinze ans, l'Autrichien Hitler est déjà Allemand.

Quelques années plus tard, devenu orphelin, il connaît à Vienne une terrible existence, tombe, faute de ressources, au rang de manœuvre et d'ouvrier auxiliaire. « Je remercie cette époque de m'avoir rendu dur et capable d'être dur. Plus encore, je lui suis reconnaissant de m'avoir détaché du néant de la vie facile, d'avoir extrait d'un nid délicat un enfant trop choyé, de l'avoir jeté malgré lui dans le monde de la misère et de l'indigence, et de lui avoir fait ainsi connaître ceux pour qui il devait combattre plus tard. » Cinq ans, manœuvre, puis petit peintre, il vit avec la faim comme fidèle compagne, lisant et ruminant, élaborant l'essentiel de sa pensée. Devenu prolétaire, il perd « les œillères de sa trop étroite éducation de petit bourgeois ». Il connaît l'effroyable insécurité du salaire quotidien. Il devient peuple et il le restera. Déjà national, il devient socialiste. Mais il découvre en même temps et apprend à haïr la social-démocratie, parce qu'elle est antinationale et amorale. Il le dit, et,

par deux fois, « sous peine de dégringoler d'un échafaudage », est chassé du chantier par la terreur rouge. Et il tire pour son usage ultérieur cette conclusion : « *La terreur sur le chantier, à l'usine, au lieu de réunion et à l'occasion des meetings, aura toujours un plein succès tant qu'une terreur égale ne lui barrera pas la route.* »

Recherchant pourquoi le parti social-démocrate était, avec un tel fanatisme, antinational, il constate que c'est parce qu'un clan le dirige qui n'a — et pour cause — aucun sens de la patrie et de la nation, le clan juif; les auteurs de toutes les brochures, presque tous les chefs, députés, chefs de syndicats, agitateurs, étaient juifs : « Je n'oublierai jamais les noms d'Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc.). » Jamais pourtant du vivant de son père le nom de juif n'avait été prononcé dans la maison familiale. « Le digne homme aurait considéré comme arriérés des gens qui auraient prononcé ce nom sur un certain ton. » Il ne soupçonnait pas lui-même alors « qu'il pût y avoir des adversaires systématiques des Juifs ». Une seule année à Vienne le transforma totalement. Il croit dès lors voir chez les Juifs une duplicité permanente, qui leur fait prêcher — pour les autres — progrès, libertés et lumières, et conserver pour eux-mêmes, en secret, « un étroit particularisme social », qui leur fait se présenter comme une communauté religieuse, alors qu'ils sont et se savent être un peuple. Aussi, national et socialiste, il devient du même coup et de ce fait antimarxiste et antisémite.

Son séjour à Vienne lui apprit encore bien d'autres choses, car, dans cette capitale d'un empire en décomposition, où se heurtaient les nationalités ennemies en voie d'émancipation, il put débrouiller ses conceptions de l'État, de la germanisation, de la race, et au spectacle lamentable du *Reichsrat*, il sentit naître en lui pour le parlementarisme « le plus vif sentiment de répulsion ».

Fixé à partir de 1912 en Allemagne, son coup d'œil politique s'aiguise, et lui qui de Vienne voyait l'Allemagne « comme un colosse inébranlable », commençait à être envahi de « doutes amers » sur le sort prochain du Reich, lié à un « état momie », dévoré de matérialisme et de marxisme, et assez fou, à la veille d'un conflit mondial, pour faire naître la méfiance de l'Angleterre.

Quand vint la guerre, cette guerre, dit-il, « nullement imposée aux masses, mais au contraire voulue par tout un peuple », il est mûri et en pleine possession de ses idées. Il sollicite et obtient du roi Louis III de Bavière l'autorisation de s'engager dans un régiment bavarois. De ses campagnes, il ne dit rien, mais il étudie la décomposition du moral au front et à l'arrière, et il dégage de ses observations s'inspirant de l'exemple britannique, une théorie de la propagande qui est celle qui dirige à l'heure présente le ministre Gœbbel.

La naissance du parti, après 1920, est sommairement exposée, et à mesure que le livre s'avance, les développements dogmatiques prennent une place de plus en plus importante. Ils permettent d'avoir une idée d'ensemble sur ce que doit être, sur ce que va être l'état national-socialiste.

***

L'État doit être homogène. Son homogénéité doit venir de la race, race aryenne, mieux : race germanique : race, et non langue. Et Hitler s'emporte contre les politiciens du XIXe siècle, qui croyaient germaniser en imposant, par force ou raison, l'usage de la langue allemande : ainsi, dit-il par dérision, il serait possible par la pratique linguistique de faire un Allemand d'un nègre ou d'un Chinois. On ne germanise pas les hommes, puisque les caractères raciaux sont indélébiles, mais le sol, en y fixant de purs Allemands.

Hitler est du reste parfaitement informé des objections banales faites au racisme. Oui, l'Allemagne est pleine d'hybrides, de métis. Mais on favorisera la reproduction des éléments supérieurs, on interdira la reproduction des éléments tarés. « La génération des pleutres se plaindra... que je porte la main sur les droits sacro-saints de l'homme. » Or « un État raciste doit avant tout faire sortir le mariage de l'abaissement où l'a plongé une continuelle adultération de la race, et rétablir la sainteté d'une institution destinée à créer des êtres à l'image du Seigneur, et non des monstres qui tiennent le milieu entre l'homme et le singe ». « L'État doit intervenir (en ces matières) comme ayant le dépôt d'un avenir de milliers d'années, auprès duquel les désirs et l'égoïsme de l'individu sont tenus pour rien. » L'État raciste améliorera la race suivant les méthodes des éleveurs de chiens ou de chevaux. « Le lamentable troupeau des petits bourgeois d'aujourd'hui ne pourra jamais comprendre cela. »

Les enfants nés dans ces conditions ne seront pas bourrés de connaissances « à coup de pompe ». Hitler fait une critique de la surcharge des programmes dont le Conseil supérieur de l'Instruction publique pourrait tirer parti. On en fera d'abord des corps sains; « il est de l'intérêt de la nation que se trouvent les plus beaux corps pour faire don à la race d'une plus belle beauté ». Un costume sportif mettra la beauté physique à l'honneur; ainsi tant de jeunes filles ne se laisseront plus « séduire par de repoussants bâtards juifs aux jambes torses ». — Ensuite seulement viendra la culture de l'esprit : mais d'abord la culture de la volonté et du caractère, puis les acquisitions de l'esprit, au premier rang desquelles l'histoire, mais transformée et synthétisée. — Puis les jeunes gens

entreront dans l'armée : c'est par là seulement qu'ils pourront obtenir le *diplôme de citoyen*, c'est-à-dire la possibilité d'exercer un emploi public, et le *certificat de santé*, c'est-à-dire le droit au mariage.

L'État n'existe pas pour lui-même; il n'existe que comme moyen, pour donner à la race sa plénitude d'expansion. Il doit à cette population ainsi sélectionnée un maximum de bonheur : la vie saine sur une terre saine, l'espace. « Seul un espace suffisant sur cette terre assure à un peuple la liberté de l'existence ». En raison du nombre de la population allemande, de son accroissement, même actuellement, et ou le territoire laissé au Reich par les traités, il y a impossibilité à atteindre ces conditions normales d'existence. Quelles voies doivent être suivies? Les partis nationalistes, certains « onctueux bourgeois » donnent comme but à la nation la réparation de l'injustice de 1918, le retour aux frontières de 1914. Quelle stupidité, dit Hitler : car « même si on l'obtenait, le résultat serait tellement misérable, que, vrai Dieu, il ne vaudrait pas la peine de mettre en enjeu le sang du peuple ». « Les frontières de 1914 sont sans valeur pour la nation allemande. » Elles ne constitueraient ni la sauvegarde du passé, ni une force pour l'avenir. Le but réel, c'est d' « assurer au peuple allemand le territoire qui lui revient en ce monde ». Le territoire gagné absoudra les hommes d'État du sang versé. Qu'on ne dise pas qu'une conquête pareille est une atteinte aux droits de l'humanité! Reprenant et systématisant le géographe Ratzel, l'écrivain Friedrich Lange, il dit : « Les limites des États sont le fait des hommes et sont changées par eux. »

Quel doit être ce territoire et où doit se faire ce peuplement? Hitler répudie la politique coloniale et maritime de Guillaume II, conquête de territoires inutilisables pour le peuplement, et géographiquement soumis à la domination navale anglaise. Il médite sur l'histoire allemande, et y trouve trois succès seulement; la colonisation de la marche de l'Est (Œsterreich, Autriche) par les Baïouvares (Bavarois); la conquête et la pénétration des territoires à l'est de l'Elbe et jusqu'à la Baltique orientale; l'organisation de l'État prussien comme cellule organique de l'État allemand. Il faut donc revenir en arrière, à six cents ans vers le passé, arrêter « l'éternelle marche des Germains vers le Sud et l'Ouest de l'Europe », rejeter les regards « vers l'Est. Nous mettons terme à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre, et nous inaugurons la politique territoriale d'avenir ». Le but, c'est la Russie et les États baltes, dont les intellectuels ont été anéantis, qui sont en proie au Juif, et que le Juif ne saurait organiser, puisqu'il est « ferment de décomposition ».

Étant donnée cette base de la politique nationale-socialiste, rien

vers l'Ouest, tout vers l'Est, les dirigeants nazis se croient fondés à protester de leur désir de paix et d'amitié avec la France — mais si la France les laisse faire et ne contrarie en rien leurs desseins —. L'avenir de notre politique extérieure se trouve « dans une politique de l'Est, au sens d'acquisition de la glèbe nécessaire à notre peuple allemand », cette acquisition qui en fera un État, dans cent ans, de 250 millions d'habitants. « Mais comme il faut en avoir la force, et que l'ennemi mortel de notre peuple, la France, nous étrangle impitoyablement, il faut prendre sur nous de faire tous les sacrifices susceptibles de contribuer à annihiler les tendances de la France à l'hégémonie ». Au reste le testament politique de la nation allemande doit être le suivant : « ne permettez jamais que se forment en Europe deux puissances continentales. Dans toute tentative d'organiser aux frontières de l'Allemagne une deuxième puissance militaire..., voyez une attaque contre l'Allemagne : si (cet État) résiste, détruisez-le ».

Pour cela il faut des alliés. Il ne faut pas, comme en 1914, s'attacher à un « cadavre pourri » comme l'Autriche, mais à un jeune État national florissant et à la grande puissance mondiale, à l'Italie et à l'Angleterre. « L'ennemi mortel de notre pays, la France, tomberait ainsi dans l'isolement. » Ainsi, avant de marcher vers l'Est, un règlement de comptes avec elle serait possible, et par la suite, les frontières ouest du Reich définitivement assurées.

Et le livre se termine ainsi, raciste avant tout : « Un État qui, à une époque de contamination de races, veille jalousement à la conservation des meilleurs éléments de la sienne, doit devenir un jour le maître de la terre. »

***

Peut-être y a-t-il autant de raisons de répandre *Mein Kampf* en France qu'en Allemagne : comme un stimulant d'abord, comme un sévère rappel à ce que nous ne songeons pas à faire en matière d'hygiène sociale et d'enseignement, de colonisation intérieure, de naturalisation, par paresse, routine ou faux libéralisme; — comme signal d'alarme surtout. Puissent des Français se rappeler que, tant qu'ils n'auront que 470 000 kilomètres carrés pour faire vivre 65 000 000 d'hommes, les dirigeants allemands ne pourront admettre de *statu quo*, l'immobilisation du monde, des frontières, au coup de baguette magique des traités de 1919.

JEAN POIRIER

# CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. André Cornu, député des Côtes-du-Nord, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre revue du 1er janvier un article intitulé *Le Crédit Agricole* signé Adolphe Javal, où je suis mis en cause pages 77 et 78.

J'ai l'honneur de vous prier, conformément à la loi, de bien vouloir insérer la réponse du Député de la 2e circonscription de Saint-Brieuc, haut fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur, président de la Caisse régionale de Crédit Agricole Mutuel des Côtes-du-Nord.

La Caisse avait un directeur engagé en 1921 qui, depuis longtemps, ne donnait pas satisfaction. Dès 1924, il était jugé insuffisant par l'Administrateur délégué, la presque totalité du Conseil et les Inspecteurs de la Caisse Nationale.

Ce directeur parvint alors à faire exclure du Conseil les administrateurs qui critiquaient sa gestion et à les faire remplacer par quelques amis personnels qui lui firent entière confiance jusqu'au jour où ils s'aperçurent, à leur tour, des erreurs qu'il commettait.

Ce sont les mêmes personnes qui, le 25 décembre 1932, m'ont désigné, à la quasi-unanimité, pour faire partie du Conseil d'administration et en être le Président.

La première mission qui me fut confiée fut d'inviter le directeur qui, estimait-on, surtout, n'avait pas su conserver à la Caisse son caractère de mutuelle, à remettre sa démission.

Désireux aussi, à raison de sa situation de famille, de ne pas le mettre dans l'impossibilité de trouver un autre emploi, le Conseil d'Administration crut devoir lui délivrer une lettre d'anormale bienveillance.

Prenant acte de ce document et arguant par ailleurs des éloges dont il avait été l'objet alors qu'il avait la confiance des membres du Conseil d'Administration qu'il y avait fait entrer, le directeur obtint du Tribunal civil de Saint-Brieuc, une indemnité, inférieure

d'ailleurs à celle que le Conseil d'Administration lui avait proposée en l'invitant à se démettre de ses fonctions.

Depuis, hélas, notre Conseil d'Administration a dû constater une série de très importants détournements commis, depuis 1928, par un secrétaire de caisse, et imputable pour partie à un contrôle insuffisant.

Cette absence de surveillance, qui s'explique d'autant moins que ce secrétaire était en relations constantes avec le directeur, coûte à nos caisses locales ou à leurs secrétaires, près d'un demi-million.

Vous pourriez utilement compléter votre documentation sur la question du licenciement de l'ancien directeur, tant près de la Caisse Nationale que près du Conseil d'administration de la Caisse du département des Côtes-du-Nord.

J'ajoute que notre Caisse ne fait et ne fera qu'une politique, celle de l'entr'aide mutualiste des agriculteurs.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur,

ANDRÉ CORNU

Nous avons communiqué la lettre de M. Cornu à notre collaborateur M. Adolphe Javal. Voici sa réponse :

M. Cornu évoque deux affaires tout à fait différentes, je répondrai surtout par des citations.

1° *Affaire Jouet.*

Extrait du jugement rendu le 4 juillet 1933 par le Tribunal de Saint-Brieuc :

« Attendu que Jouet était directeur de la Caisse régionale depuis « le 5 septembre 1915.

« Attendu que le 24 janvier 1933 Cornu notifie congé à Jouet pour « le 1er février 1933 et lui fait sommation d'avoir à quitter les lieux « et à remettre les clefs et tous documents au nouveau directeur « nommé provisoirement.

« Attendu qu'il ne saurait être sérieusement soutenu que Jouet « ait commis des fautes lourdes pouvant justifier une telle mesure.

« Attendu que le Tribunal estime qu'il est équitable d'allouer à « Jouet, en dehors de l'indemnité d'une année de salaire prévue au « contrat en cas de rupture, une seconde indemnité de 25 000 francs, « tant pour le préjudice moral qu'il a subi que pour lui permettre « de vivre en attendant qu'il puisse trouver une autre situation.

« Condamne la Caisse Régionale aux dépens qui comprendront « tous droits et amendes fiscales et ce, au besoin, à titre de supplé- « ment de dommages-intérêts. »

Extrait de *l'Ouest-Éclair* du 7 mars 1934 :

« M. Cornu fit appel du jugement rendu en faveur de M. Jouet. « Or — et c'est bien ce qu'il y a de plus curieux — ayant consulté « d'urgence un autre avocat, également député, M. Cornu était « obligé, la veille de l'audience en Cour de Rennes, de se désister « purement et simplement. »

2° *Affaire Le Cardinal.*

Les journaux de la Région annonçaient, en grandes manchettes, le 12 septembre 1933, l'arrestation de M. Le Cardinal, agent d'affaires et secrétaire de la Caisse locale de Crédit agricole de Quintin, sous l'inculpation de détournements au préjudice de la Caisse.

Je n'ai fait aucune allusion à cette affaire dans mon article de la *Revue de Paris*. Je ne la connaissais pas lorsque j'ai remis mon manuscrit. Elle a éclaté sept mois après la révocation de M. Jouet et n'a donc pas pu être invoquée à son procès. J'accepte cependant de suivre M. Cornu sur ce nouveau terrain.

Extrait du *Nouvelliste* de Bretagne des 12 et 15 septembre 1933 :

« M. Le Cardinal s'était surtout signalé, pendant la dernière « période électorale, comme l'agent le plus actif, le plus remuant, « le plus hardi de M. André Cornu.

« M. Le Cardinal joua un grand rôle dans les changements opérés « il y a quelques mois dans la direction de la Caisse Régionale. Il « contribua puissamment à l'élection, d'ailleurs illégale, de M. André « Cornu, comme président de la Caisse régionale de Saint-Brieuc.

« C'est la politique qui a perdu Le Cardinal. M. Cornu en fit « un grand homme. Par son intermédiaire furent distribués... »

J'ai signalé les dangers de la collusion entre le Crédit agricole et la politique. J'ai donné comme exemple la Caisse des Côtes-du-Nord.

La lettre de M. Cornu prouve que l'exemple était bien choisi.

ADOLPHE JAVAL

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

# LE MARCHÉ FINANCIER

*La Bourse ne parvient pas à s'évader des soucis qui l'enserrent.*

*L'autre semaine c'était l'effondrement de l'action* Citroën. *Ces jours-ci ce fut le réveil des différends internationaux qui sommeillaient. Et puis il y a surtout, la continuation des scandales intérieurs.*

*Dans le fracas des épisodes alertant, de jour en jour, l'opinion publique, l'œuvre lente de la restauration budgétaire poursuivie par le Gouvernement passe inaperçue.*

*On vient de nous annoncer que les grandes lignes du plan instituant quatre milliards d'économies sont établies et que les décrets le réalisant pourront paraître avant la fin du mois ou au plus tard, dans les premiers jours d'avril. Là-dessus les Rentes, aujourd'hui, ont encore baissé. Le marché est veule.*

*Ne désespérons pas, cependant, de l'avenir. Depuis des mois la spéculation tourne pour ainsi dire en rond : des opérateurs sans grande envergure dont le souci est de s'assurer, si possible, la « quotidienne », échangent entre eux de modestes gains ou pertes devant l'indifférence obstinée des capitaux de placement.*

*La dernière liquidation a été, il est vrai, plus sévère que d'habitude. Ses victimes ne sont point découragées et cherchent déjà leur revanche. Mais ces jeux de cirque n'intéressent plus la galerie. Celle-ci attend du nouveau. D'où lui viendra-t-il?*

*A d'autres époques, dans des périodes de crise, quand nos valeurs nationales abîmées par les événements étaient momentanément contraintes au recueillement, c'étaient les valeurs étrangères qui venaient opportunément sauver la situation en ramenant de l'activité, de l'allant, sur le marché. Ce fut le cas il y a quarante ans, notamment, avec les Mines d'Or; il y a trente ans, avec les Industrielles russes; au lendemain de la guerre, encore, avec les Pétroles.*

*Aujourd'hui, ce secours fait défaut, soit à cause de la législation restrictive, soit aussi parce que les valeurs étrangères sont, comme les nôtres, éprouvées par la crise. Il semble donc que nous ne puissions, cette fois, compter que sur nous-mêmes.*

*C'est l'importance de la thésaurisation notoirement accumulée depuis trois ou quatre ans qui fournira la solution.*

*On l'estime, d'après les calculs les plus autorisés, à une quarantaine de milliards. Cette énorme masse qui représente la moitié des billets émis par la Banque ne peut demeurer indéfiniment inactive et improductive. L'immobilisation dictée d'abord par un sentiment de prudence, s'est étendue, dans la suite, sous l'influence de la peur de l'avenir. L'unique remède raisonnable et efficient paraît résider dans un retour à la confiance. Nous n'en sommes pas les seuls maîtres en ce qui concerne les événements extérieurs. Pour ce qui dépend des événements intérieurs, cela dépend, pour l'instant, des décisions du Gouvernement. Il est désirable que celui-ci puisse ne plus tarder à passer à l'action. Bientôt, nous serons fixés.*

*Dans les meilleures conditions à envisager, le retour à la confiance ne sera point instantané, ni même rapide. Ce ne serait point, du reste, à souhaiter, car l'apport sur le marché d'une importante part des capitaux thésaurisés conduirait vite à un autre genre de catastrophe. Il est vraisemblable que nos fonds publics seront légitimement les premiers à bénéficier d'une amélioration de l'atmosphère boursière. Quelques-unes de nos grandes valeurs industrielles pourront être entraînées par le courant; cependant, ici, la modicité des revenus actuels, qui n'ont guère de chance de s'élever sensiblement d'ici au moins deux ou trois ans, freinera, sans doute, l'ascension des cours. Or, dans l'avenir comme par le passé, ce sera encore la progression des cours que rechercheront les capitaux de placement. Il n'y aura guère que les valeurs nouvelles qui pourront être en mesure de satisfaire à ce désir. Le tout sera de les bien choisir et de n'en présenter sur le marché que si elles joignent, à d'attrayantes possibilités, des qualités intrinsèques réellement sérieuses. Souhaitons que, les premiers, les intermédiaires sachent le comprendre.*

*A Londres, l'activité des affaires boursières est considérablement plus grande qu'à Paris. Les capitaux affluent sur le marché soutenant sans défaillance, malgré de temps à autre un peu de ralentissement, non seulement les Mines d'Or, mais aussi les fonds publics et nombre de valeurs industrielles.*

ANDRÉ PLY
*de la Banque de l'Union industrielle française.*

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).